

Service de la mise en valeur du territoire et du patrimoine
Division du patrimoine et de la toponymie

Évaluation du patrimoine urbain

Ville de Montréal

Arrondissement de Ville-Marie -24

5 mai 2004

TABLE DES MATIÈRES

1.	Cadre méthodologique.....	2
1.1	Introduction.....	2
1.2	Le cadre bâti d'intérêt patrimonial	3
1.2.1	Approche, étapes et résultats	3
1.2.2	Critères de sélection	5
1.3	Les tracés fondateurs d'intérêt patrimonial	8
1.4	Le patrimoine archéologique	8
1.4.1	Le caractère spécifique de ce patrimoine	8
1.4.2	La démarche générale d'acquisition de connaissance et de conservation.....	10
1.4.3	L'approche méthodologique et l'identification du patrimoine archéologique au Plan d'urbanisme.....	11
1.5	Nouvelles perspectives	14
2.	Historique.....	14
3.	Évaluation du patrimoine urbain.....	25
3.1	Mise en situation	25
3.2	Résultat de l'analyse	26
3.2.1	Les tracés fondateurs d'intérêt patrimonial	26
3.2.2	Le cadre bâti d'intérêt patrimonial.....	28
a.	Les secteurs de valeur patrimoniale exceptionnelle	28
b.	Les secteurs de valeur patrimoniale intéressante.....	50
c.	Les ensembles urbains d'intérêt	54
d.	Les ensembles industriels d'intérêt.....	54
e.	Les immeubles de valeur patrimoniale exceptionnelle	55
3.2.3	Le patrimoine archéologique.....	65
a.	Les secteurs d'intérêt archéologique à fort potentiel	67
b.	Les secteurs d'intérêt archéologique	74
c.	Les sites archéologiques	74
d.	Les cimetières anciens de Montréal	93
e.	Les biens culturels à statut	93
4.	Bibliographie	93
5.	Annexes (voir cartes à la fin du document).....	99
5.1	Carte de l'île de Montréal, André Jobin, 1834, BNQ	99
5.2	Carte synthèse : évaluation du patrimoine urbain	99
5.3	Carte synthèse du patrimoine archéologique.....	99

Avant-propos

Ce repérage du patrimoine urbain est réalisé dans le cadre de la préparation du Plan d'urbanisme de la Ville de Montréal qui doit être adopté par le Conseil municipal d'ici le 31 décembre 2004.

Le chapitre 2 de la première partie du Plan d'urbanisme développe différentes orientations d'aménagement pour Montréal et comprend une section sur le patrimoine bâti, archéologique et naturel. Le repérage des secteurs et bâtiments d'intérêt patrimonial et des secteurs d'intérêt archéologique permet d'atteindre l'objectif de conservation énoncé dans le Plan.

La Division du patrimoine et de la toponymie a préparé ces Cahiers d'arrondissements qui présentent la méthodologie de travail, un bref historique de chacun des arrondissements, les résultats complets du repérage du patrimoine bâti et archéologique, les justifications des choix des secteurs et une bibliographie. Ces cahiers constituent un document de référence qui accompagne le Plan d'urbanisme.

Cette première diffusion sur le Web présente de façon préliminaire les principaux résultats du repérage. La diffusion complète et finale sera disponible au début de l'été 2004.

Ce repérage a été mené par la Division du patrimoine et de la toponymie en collaboration avec la Division des politiques et du plan d'urbanisme du Service de la mise en valeur du territoire et du patrimoine, de janvier 2003 à mai 2004.

Les Cahiers d'arrondissement s'adressent d'abord aux citoyens et aux gestionnaires des arrondissements afin de les sensibiliser à l'importance de conserver le patrimoine de leur localité et de les aider à avoir une meilleure compréhension du territoire et développer des outils de gestion et de contrôle appropriés pour assurer la conservation de leur patrimoine urbain.

C'est la première fois qu'on entreprend un tel travail pour les 27 arrondissements de l'île. Ceci implique la découverte de nouveaux territoires et l'établissement de collaborations avec les arrondissements de Montréal. Ceci implique aussi une harmonisation des visions et des représentations que certains arrondissements ont de leur patrimoine. Par exemple, dans certains cas, seul le patrimoine du régime français était privilégié; ailleurs, on n'avait jamais considéré que le parc immobilier plus récent pouvait avoir une valeur patrimoniale. Ce repérage, en vue du Plan d'urbanisme, constitue donc une chance unique de faire converger des visions différentes et de considérer le patrimoine de l'ensemble des arrondissements de Montréal dans une même perspective.

1. Cadre méthodologique

1.1 Introduction

Le patrimoine urbain montréalais ne se limite pas à une addition de bâtiments individuels de grand intérêt. Il se compose de traces héritées des époques passées sous forme de tracés de rues, de paysages, de constructions, d'éléments naturels, de vestiges archéologiques ou de vues exceptionnelles. Le patrimoine urbain forme

l'environnement dans lequel nous vivons aujourd'hui et chacune de ses composantes entretient des relations complexes avec les autres. Ainsi, un bâtiment contribue à la qualité et l'identité d'un lieu, et inversement, certaines qualités qui lui sont extérieures rehaussent son attrait. Par exemple, la présence d'une église et d'une école autour d'un parc ajoutent à son intérêt; un aménagement paysager particulier, tel un écrin, peut contribuer à rehausser la valeur patrimoniale d'un bâtiment; une habitation plutôt modeste peut se trouver dans un secteur qui présente de belles qualités d'ensemble (homogénéité, couvert végétal, etc.); des rues peuvent présenter des vues exceptionnelles sur un élément naturel ou construit. La nature multidimensionnelle du patrimoine urbain fait qu'on ne peut considérer qu'une seule de ses composantes isolément. Ainsi, l'ancienneté, le potentiel d'évocation historique, la qualité architecturale, l'harmonie et les qualités visuelles, la présence d'éléments naturels, le tracé des rues, le potentiel ou l'intérêt archéologique sont autant de facteurs que nous avons pris en compte afin de jeter les bases d'une meilleure intégration du patrimoine aux problématiques urbaines.

Ce cadre méthodologique se divise en trois parties. La première explique l'approche et les critères employés pour le cadre bâti d'intérêt patrimonial, la seconde, ce que nous entendons par la notion de tracés fondateurs d'intérêt patrimonial et la troisième expose les critères utilisés pour le patrimoine archéologique.

1.2 Le cadre bâti d'intérêt patrimonial

1.2.1 Approche, étapes et résultats

L'approche choisie pour la sélection des bâtiments et secteurs s'appuie sur la notion de paysage urbain développée par Kevin Lynch. Ainsi, le territoire se découvre à partir de l'intérieur et non à vol d'oiseau (en plan). Il se compose d'une succession de séquences visuelles expérimentées le long d'un parcours.

Cette approche, basée sur l'expérience spatiale, comporte au moins deux implications. La première marque notre préférence à considérer les bâtiments exceptionnels ou intéressants dans leur contexte plutôt que comme des objets isolés. La seconde est que les limites des secteurs sélectionnés sont déterminées par les limites du champ visuel. Ceci implique que ces limites ne seront pas arbitrairement placées au centre des rues mais plutôt au fond des lots afin d'englober toutes les composantes du champ visuel.

Même si elle est réalisée pour tout le territoire de la ville de Montréal, la sélection et la qualification des bâtiments et secteurs patrimoniaux peuvent contribuer à faire ressortir la spécificité des arrondissements. En effet, Montréal est composée de différents territoires qui possèdent une identité et une histoire qui leur sont propres et qui méritent d'être reconnues. Nous avons pris le parti de choisir l'arrondissement comme échelle d'observation du territoire afin de faire ressortir ces spécificités locales. Ainsi, par exemple, les arrondissements qui ont connu un développement plus récent sont également considérés et les particularités de leur patrimoine sont reconnues.

Ce repérage basé sur l'expérience spatiale prend largement appui sur un travail d'observation sur le terrain. Cependant, il n'aurait pu être réalisé sans un processus continu d'aller retour entre ces visites et l'étude de sources documentaires. Ainsi, bien qu'on ne puisse pas parler d'un processus linéaire, les étapes suivies par la Division du patrimoine et de la toponymie étaient les suivantes :

- 1) Préparation de critères de sélection.
- 2) Rencontre avec chacun des 27 arrondissements pour exposer la démarche et les critères de sélection.
- 3) Visite du territoire de chacun des arrondissements avec les professionnels concernés.
- 4) Recherche et étude de la documentation existante sur chacun des arrondissements :
 - inventaires, études patrimoniales, études typomorphologiques, monographies, dépouillement de périodiques, bases de données (Service des immeubles, Communauté urbaine de Montréal, Fondation du patrimoine religieux, etc.);
 - cartographie ancienne et photos aériennes.
- 5) Collecte d'informations thématiques.
 - inventaires (les églises, les écoles, etc.), dépouillement de périodiques (le patrimoine moderne, etc.);
 - consultation d'une expertise particulière en patrimoine industriel.
- 6) Élaboration d'un historique et d'une bibliographie pour chacun des arrondissements.
- 7) Analyse de la documentation et identification préliminaire des territoires et immeubles d'intérêt pour chacun des arrondissements.
- 8) Travail sur le terrain : repérage en voiture et à pied avec la collaboration de certains arrondissements.
- 9) Photographies et report des données spatiales sur des cartes.
- 10) Harmonisation aux frontières des arrondissements.
- 11) Catégorisation des secteurs et immeubles d'intérêt patrimonial (exceptionnels et intéressants).
- 12) Rédaction de courts textes résumant l'intérêt patrimonial de chacun des secteurs sélectionnés.
- 13) Préparation des cartes et listes finales.
- 14) Identification de quelques bâtiments et secteurs d'intérêt patrimonial exceptionnel qui se démarquent à l'échelle montréalaise (les incontournables).

Tout au long des différentes étapes du projet, les résultats du travail ont été bonifiés par les connaissances des professionnels des arrondissements et de divers comités rattachés à la préparation du Plan d'urbanisme.

Les résultats du travail de repérage du patrimoine urbain se présentent sous la forme de listes de bâtiments et de cartes définissant des secteurs d'intérêt. Il est important de comprendre que ces deux éléments ne peuvent être dissociés l'un de l'autre. Ils sont complémentaires. Ainsi, on a inclus dans les listes tous les bâtiments exceptionnels de chacun des arrondissements, mais il était impossible d'inclure tous les bâtiments intéressants vu leur trop grand nombre. Nous nous sommes donc limités à nommer de façon individuelle tous les bâtiments qualifiés d'intéressants qui se trouvaient à l'extérieur de secteurs d'intérêt. Ces deux outils doivent donc être interprétés en complémentarité.

L'échéancier de réalisation du Plan d'urbanisme, les expertises de l'équipe de la Division du patrimoine et de la toponymie, ainsi que l'état des connaissances actuelles sur les différents bâtiments et lieux d'intérêt ont été déterminants quant à la méthodologie adoptée. Ces impondérables ont constitué un défi de taille pour réussir à

constituer ce document qui est, somme toute, une base solide sur laquelle on pourra amorcer une réflexion plus poussée sur la protection du patrimoine montréalais.

1.2.2 Critères de sélection

a. Les secteurs et les immeubles d'intérêt patrimonial

Les secteurs d'intérêt patrimonial

Les secteurs d'intérêt patrimonial ont été sélectionnés sur la base des critères suivants :ⁱ

- leur capacité de témoigner d'un thème ou d'un événement historique;
- leur qualité architecturale (forme, usage, technologie constructive);
- leur participation à la qualité de la vie urbaine et du paysage.

À titre d'exemple, on identifie le noyau originel d'un village, un pôle d'activité lié à la concentration d'équipements collectifs, un quartier ouvrier du début du siècle, etc. Cette notion de patrimoine est englobante et correspond aux nouvelles tendances véhiculées par les chartes internationales en conservation.

Tous les secteurs identifiés ont ensuite été qualifiés comme suit :ⁱⁱ

- Exceptionnels : secteurs ayant conservé leurs qualités au niveau des aménagements urbains, des implantations de bâtiments, de la géographie et des paysages et qui regroupent des suites architecturales, des alignements de bâtiments d'intérêt patrimonial, des zones unifiées par une fonction ou une typologie architecturale. Les ensembles de cette catégorie ont subi relativement peu de perturbations et présentent un caractère d'harmonie formelle et fonctionnelle. De plus, ils sont souvent reconnus comme des témoins historiques importants.
- Intéressants : ensembles renfermant plusieurs bâtiments et certaines caractéristiques environnementales présentant un intérêt patrimonial. Cependant, ce sont des ensembles dont la trame urbaine peut avoir été partiellement modifiée, qui ont parfois connu un certain nombre de perturbations et qui peuvent comprendre des constructions peu intégrées à l'ensemble. Certaines zones sont parfois dans un état moins satisfaisant sur le plan architectural ou environnemental mais pourraient présenter un intérêt si une action de mise en valeur était entreprise.

Dans tous les cas, l'échelle de comparaison pour cette qualification est l'arrondissement, c'est-à-dire que nous avons identifié les secteurs exceptionnels et intéressants pour l'arrondissement. Ceci fait ressortir la spécificité de chacun d'eux. Lorsqu'un secteur se révèle avoir une importance à l'échelle montréalaise, on pourra recommander sa protection par le biais de la Loi sur les biens culturels en procédant à la constitution d'un site du patrimoine.ⁱⁱⁱ

Les immeubles d'intérêt patrimonial

Les immeubles d'intérêt patrimonial ont été sélectionnés sur la base des critères suivants :^{iv}

- leur capacité de témoigner d'un thème ou d'un événement historique;
- leur qualité architecturale (forme, usage, technologie constructive);
- leur participation à la qualité de la vie urbaine et du paysage.

Cette notion de patrimoine est englobante et correspond aux nouvelles tendances véhiculées par les chartes internationales en conservation. Outre l'architecture monumentale, elle inclut donc l'architecture vernaculaire, le patrimoine moderne, le patrimoine industriel, etc.

Dans les cas du patrimoine moderne et du patrimoine industriel, nous avons jugé utile d'utiliser des critères spécifiquement adaptés à ces réalités.

Patrimoine moderne : Des bâtiments peuvent être considérés comme faisant partie du patrimoine moderne s'ils ont été construits entre 1930 et 1975 et qu'ils illustrent les caractéristiques de cette époque au niveau :^v

- des conditions sociales, économiques et politiques changeantes;
- des progrès technologiques rapides;
- des nouvelles façons d'exprimer les formes et de répondre aux besoins fonctionnels.

Patrimoine industriel : Le patrimoine industriel commande aussi une adaptation des critères en usage pour reconnaître sa spécificité, notamment quant à la primauté de la fonction sur l'esthétique architecturale ainsi que son lien particulier avec la trame urbaine. Les critères utilisés sont les suivants :^{vi}

- la valeur historique et sociale d'une industrie dans le développement de l'arrondissement, de la ville ou même de la province et du pays;
- l'intégrité du complexe (ancienneté, évolution architecturale, évolution technologique) ;
- le processus de production particulier;
- le lien avec les voies de transport;
- le lien avec le développement des quartiers ouvriers;
- l'insertion dans le paysage urbain.

Finalement, tous les immeubles d'intérêt patrimonial ont été qualifiés comme suit :^{vii}

- Exceptionnels : un bâtiment ancien par rapport aux autres bâtiments de l'arrondissement construits pour les mêmes fins et/ou qui affiche des caractéristiques inhabituelles ou remarquables au niveau de son architecture par rapport à ses comparables et qui n'a pas subi de modifications extérieures importantes. De plus, il agit souvent comme un point de repère ou est reconnu comme un témoin historique important.
- Intéressants : un bâtiment qui n'est pas nécessairement plus ancien que les autres construits pour les mêmes fins dans l'arrondissement, qui affiche certaines caractéristiques inhabituelles ou remarquables par rapport à ses

comparables mais dans une moindre mesure que la catégorie précédente et qui peut avoir subi quelques modifications.

Comme dans le cas des secteurs d'intérêt patrimonial, l'échelle de comparaison pour ce travail de qualification est l'arrondissement, c'est-à-dire que nous avons identifié les bâtiments exceptionnels et intéressants pour l'arrondissement, ce qui fait ressortir la spécificité de chacun d'eux. Lorsqu'un bâtiment se révèle avoir une importance à l'échelle montréalaise, on pourra recommander sa protection par le biais de la Loi sur les biens culturels par la citation.

Notions nouvelles

Les ensembles urbains d'intérêt : Le Plan d'urbanisme reconnaît l'intérêt de certains développements résidentiels d'après-guerre qui composent une part importante du patrimoine des banlieues montréalaises en créant une catégorie appelée Ensemble urbain d'intérêt. On y retrouve, entre autres, des ensembles homogènes de bungalows, des secteurs de maisons qui adoptent le modèle développé par la Wartime Housing Limited ou des exemples des premières coopératives d'habitation. Ce repérage est exploratoire et vise à introduire cette notion dans le Plan en la reliant pour une première fois à des préoccupations de conservation du patrimoine. Ces ensembles urbains d'intérêt ont été sélectionnés lorsqu'ils présentent les qualités suivantes :

- ensemble représentatif des nouvelles façons d'habiter qui sont apparues pendant la Seconde Guerre mondiale;
- ensemble représentatif du boom démographique et du développement de la banlieue après la Seconde Guerre mondiale;
- projets d'ensemble présentant une certaine homogénéité au niveau des caractéristiques architecturales.

Les ensembles industriels d'intérêt : Le Plan d'urbanisme signale l'importance du patrimoine industriel montréalais en créant une catégorie particulière que sont les Ensembles industriels d'intérêt. Cette catégorie est d'autant plus justifiée que le regard posé sur ces sites est différent à cause de leur taille et de leur complexité, de la primauté de leur fonction sur l'esthétique architecturale ainsi que leur lien particulier avec la trame urbaine.

De plus, les ensembles industriels d'intérêt offrent des possibilités de mise en valeur nombreuses et variées. Elles peuvent inclure autant la restauration que l'interprétation du lieu. Cette diversité d'interventions possibles commande une excellente connaissance des lieux et activités de production. Actuellement, l'état de la connaissance sur le sujet est malheureusement trop souvent embryonnaire. L'amélioration de cette connaissance est pourtant nécessaire pour permettre des interventions éclairées et même innovatrices afin que s'inscrive pleinement ce patrimoine dans la vie urbaine contemporaine.

Le critère qui prévaut à la sélection des ensembles industriels d'intérêt est le regroupement particulièrement complexe de bâtiments industriels, structures de génie civil, machines, instruments, outils et équipements divers appartenant à une seule ou plusieurs compagnies.

1.3 Les tracés fondateurs d'intérêt patrimonial

Sur l'île de Montréal, l'organisation du territoire montréalais peut, dans certains cas, remonter au XVII^e siècle. De cette organisation naissent les voies de circulation qui sont souvent les traces les plus anciennes du Montréal agricole qui prévalait avant l'urbanisation. En effet, dès 1663, les sulpiciens deviennent seigneurs de l'île de Montréal. Ils planifient alors le territoire pour l'ouvrir à la colonisation. Pour cela, l'île est divisée en côtes. Chaque côte, dénommée par les sulpiciens, désigne un ensemble de terres qui peut compter quelques dizaines de concessions et qui représente une unité de territoire. Les terres individuelles sont des bandes parallèles étroites et longues. Pour chaque côte est prévu l'emplacement d'un chemin. Ceci donne une idée du mode d'occupation du sol du système seigneurial mis en place sous le régime français. Ce système des côtes constitue la structure de base du peuplement de l'île sur laquelle s'appuiera tout développement postérieur.

À cause de l'insularité de la seigneurie de Montréal et de la présence du mont Royal, ce système de côtes présente toutefois une organisation originale. En effet, si dans la vallée du Saint-Laurent les côtes intérieures sont parallèles au fleuve, cela n'est pas nécessairement le cas à Montréal. C'est ainsi que, sur l'ensemble de l'île, le réseau routier qui dessert ces côtes présente une configuration propre. Ce réseau primitif, clairement illustré sur la carte de Jobin de 1834, constitue l'ensemble des tracés fondateurs qui serviront par la suite d'épine dorsale au développement des quartiers. Grâce à cette carte, on comprend bien la structure du réseau des chemins à son apogée, à l'époque où l'île de Montréal est encore très fortement rurale.

Aujourd'hui, plusieurs de ces chemins sont transformés en autoroutes et boulevards, d'autres ont conservé un potentiel évocateur du Montréal rural ancien, et quelques-uns se sont fortement urbanisés.

Parmi ces tracés fondateurs, nous avons sélectionné les tronçons qui présentent un intérêt patrimonial parce qu'ils relient toujours des bâtiments parmi les plus anciens de Montréal ou qu'ils sont bordés de bâtiments d'intérêt patrimonial. Ces tracés servent en quelque sorte de fil conducteur pour la compréhension du territoire. Ils permettent, entre autres, d'expliquer la présence d'un paysage rural ou de bâtiments anciens d'intérêt patrimonial qui apparaissent autrement un peu perdus dans la trame urbaine actuelle. En reliant différents éléments isolés, ces tronçons leur confèrent une importance accrue.

1.4 Le patrimoine archéologique

1.4.1 Le caractère spécifique de ce patrimoine

Le patrimoine archéologique est « *la partie de notre patrimoine matériel pour laquelle les méthodes de l'archéologie fournissent les connaissances de base. Le patrimoine archéologique englobe toutes les traces de l'existence humaine et concerne les lieux où se sont exercées les activités humaines quelles qu'elles soient, les structures et les vestiges abandonnés de toutes sortes, en surface, en sous-sol ou sous les eaux, ainsi que le matériel qui leur est associé. Le patrimoine archéologique est une richesse culturelle fragile et non renouvelable* » (Extrait de la Charte pour la protection et la gestion du patrimoine archéologique, ICAHM, ICOMOS International, 1990).

La notion de patrimoine archéologique se rattache d'abord à un lieu physique, le site archéologique, qui correspond à tout espace dont le sous-sol recèle des vestiges d'occupation ancienne – ouvrages et constructions de tout type, objets témoins et tout autre élément matériel issu de l'action humaine. Le caractère enfoui des sites archéologiques fait que, contrairement à d'autres catégories de biens patrimoniaux, ce patrimoine constitue une ressource dont il est difficile de dresser rapidement un inventaire exhaustif. De nombreux sites, de natures diverses et de toutes époques, restent ainsi à découvrir sur le territoire de l'île de Montréal. Toute tentative de cerner la réalité du patrimoine archéologique ne pourra donc constituer qu'un exercice partiel de mise à jour des connaissances acquises. Cette part d'inconnu explique l'extrême vulnérabilité de ce patrimoine et les difficultés particulières d'en assurer la protection face aux exigences modernes du développement urbain.

Un second aspect important concerne la nature du patrimoine archéologique en tant qu'objet de connaissance. L'archéologie constitue une discipline dont une des missions est l'étude des sociétés passées par le biais des vestiges matériels que ces sociétés ont laissés derrière elles. Il s'agit, de plus, de la seule discipline qui traite dans le temps et l'espace de l'évolution de l'ensemble des sociétés humaines. Sa contribution apparaît unique notamment en ce qui concerne la longue trajectoire suivie par l'humanité avant l'apparition de l'écriture. L'archéologie s'intéresse à toutes les sociétés, sans égard à leur origine ou à leur forme d'organisation, qu'elles soient, comme en Amérique, de souche autochtone, européenne ou autre.

À l'échelle de l'île de Montréal

L'archipel de Montréal comprend trois nappes d'eau importantes, trois canaux d'écoulement, une vingtaine de rapides, trois cents îles dont deux majeures, Montréal et Jésus, et plus de mille kilomètres de rives. Montréal se veut également le point de rencontre de trois grandes voies fluviales – le Saint-Laurent qui donne accès à l'Atlantique et aux Grands Lacs, le Richelieu d'où il est possible d'atteindre l'Hudson et l'état de New York, ainsi que l'Outaouais qui ouvre la porte vers l'ouest et le nord. L'importance de l'île de Montréal pour les Amérindiens s'explique tout particulièrement par cette localisation à la confluence et à proximité de plusieurs cours d'eau. Ces axes hydrographiques sont les routes traditionnelles de commerce au cours de la préhistoire et au début de la période historique. De plus, l'île de Montréal, la plus grande de l'archipel, comporte des terrasses de quinze, trente et cinquante mètres d'élévation ou même plus, en référence au mont Royal. Ces terres ont pu accueillir des populations humaines depuis 8 000 ans avant aujourd'hui, si l'on se fie aux plus anciennes découvertes archéologiques effectuées dans la vallée du Saint-Laurent.

À ce jour, la plus ancienne manifestation humaine recensée sur l'île de Montréal date de la fin de la période Archaïque, entre 5 000 et 4 000 ans avant aujourd'hui. Cette occupation par les Amérindiens, au cours des périodes préhistorique et de contact, est un volet unique du passé de l'île de Montréal.

Pour la période historique, la documentation et les cartes anciennes fournissent des éléments interprétatifs valables, à partir de premières chroniques du XVI^e siècle jusqu'à nos jours. Ils sont cependant souvent muets sur les différents aspects des modes de vie de certaines époques et de certains groupes et individus et sur l'emplacement exact et l'organisation spatiale de plusieurs lieux d'exploitation et d'habitation, à l'exemple des avant-postes de Ville-Marie. Ils se taisent parfois volontairement et, en d'autres

occasions, ils ne font état que des préoccupations des classes dirigeantes, des autorités, de l'élite... L'archéologie pare à ces lacunes car elle étudie les traces concrètes laissées par les différents occupants. En milieu urbain, l'archéologie étudie l'évolution de la forme urbaine et des formes concrètes, dans l'espace et dans le temps, pour idéalement accéder aux fondements de la culture.

Les recherches archéologiques menées à ce jour, sur l'île de Montréal, documentent une longue séquence d'occupation s'étirant sur plusieurs millénaires, associée à la présence de groupes d'horizons culturels et temporels fort diversifiés : campement amérindien, halte, carrière préhistorique pour l'extraction de la pierre, lieu de sépultures amérindiennes, noyau initial de Ville-Marie, lieux de fondation, forts et missions, bourgs anciens, moulin seigneurial, lieux de culte, cimetières catholiques, protestants et juifs, complexes institutionnels, anciens faubourgs, villas, marchés publics, dépotoirs, complexes agricoles, complexes industriels, ouvrages de génie civil, etc., et les formes du paysage ancien de l'île de Montréal : terrasses, collines, ruisseaux, rivières, lacs, tourbières.

1.4.2 La démarche générale d'acquisition de connaissance et de conservation

Le site archéologique constitue le fondement concret de la démarche de conservation et de mise en valeur du patrimoine archéologique. La valeur intrinsèque du site archéologique, tout comme l'intérêt de procéder à son investigation, doivent être évalués en fonction de critères relatifs à sa signification, et non pas essentiellement relever de considérations portant sur la grande ancienneté du site ou sur le caractère plus ou moins monumental des vestiges qu'il recèle.

En milieu urbain ou aménagé de longue date, la démarche suivie consiste, par le biais de l'analyse des cartes anciennes, des documents d'archives, des données environnementales et des données archéologiques acquises, à caractériser la séquence d'occupation et le processus d'aménagement du territoire. Il s'agit de confronter les caractéristiques géographiques aux caractéristiques culturelles des sociétés ayant habité ou ayant pu habiter un territoire, et de comprendre dans quelle mesure les réoccupations successives ont structuré le milieu d'origine et ont pu affecter les vestiges des occupations anciennes. Cette étape est celle de l'étude de potentiel archéologique. La seconde étape consiste, en fonction des résultats de l'étude de potentiel archéologique, à procéder à une évaluation sur le terrain afin de vérifier la localisation précise, la nature et le degré d'intégrité des ressources archéologiques en place. Il s'agit de l'inventaire archéologique réalisé au moyen de forages, sondages et tranchées exploratoires.

Selon la nature des découvertes effectuées lors de l'inventaire archéologique, plusieurs avenues sont à envisager dépendamment des valeurs scientifiques, didactiques et symboliques – sentiment d'appartenance, affirmation de l'identité – du site archéologique et du contexte. Dans le cas d'un site archéologique d'un grand intérêt, il pourra être nécessaire d'assurer prioritairement sa conservation in situ. Une réserve archéologique est souvent garante de l'avenir de la mise en valeur du patrimoine archéologique. La plupart des interventions archéologiques à Montréal surviennent dans le cadre de projets d'aménagement du territoire. Ainsi, les mesures de protection du patrimoine archéologique peuvent impliquer la conservation intégrale in situ de certains vestiges, la mise en valeur in situ de vestiges, la relocalisation du projet d'aménagement, une modification du projet d'aménagement ou encore une fouille

archéologique préventive sur les sites d'intérêt de façon à assurer la récupération maximale d'information.

La majorité des sites archéologiques de l'île de Montréal se trouvent dans des espaces multiples – sous-sol de bâtiment, terrain vacant, rue, squares, place, parc, parc nature – souvent menacés par des réaménagements, de nouvelles constructions et une modernisation des services publics souterrains. L'intégration de ce patrimoine dans les programmes de régénération du tissu urbain de Montréal devient donc prioritaire. Ainsi, la reconnaissance du patrimoine archéologique au sein du Plan d'urbanisme de Montréal, permettra de prévenir l'interférence négative avec les usages actuels de la ville et assurera la protection et la mise en valeur de vestiges et de sites archéologiques d'un grand intérêt pour l'histoire de Montréal.

1.4.3 L'approche méthodologique et l'identification du patrimoine archéologique au Plan d'urbanisme

En lien avec la confection du Plan d'urbanisme, une étude des sites archéologiques recensés en date de 2003 et des secteurs d'intérêt archéologique, a été réalisée par la Ville de Montréal. Cette étude constitue un niveau de réflexion qui s'étend à la partie montréalaise de l'archipel de Montréal et qui comprend l'île de Montréal mais aussi l'île des Soeurs, l'île aux Hérons, l'île aux Chèvres, l'île Dorval et autres. Ce faisant, elle assure une vision d'ensemble du territoire et met en perspective les espaces urbanisés où le patrimoine archéologique nécessite des mesures de protection. Pour comprendre la portée de la démarche, il est nécessaire de rappeler que seule une infime quantité des sites archéologiques sur l'île de Montréal, sont connus.

L'étude menée s'est attardée, dans un premier temps, à localiser précisément et à évaluer les sites archéologiques déjà recensés et inscrits à l'Inventaire des sites archéologiques du Québec. Dans un second temps, à qualifier, à localiser et à prioriser des secteurs d'intérêt archéologique.

Les sites archéologiques recensés

Le site archéologique est le lieu où sont concentrés des témoins matériels en contexte – biens immobiliers et mobiliers incluant les artefacts et les écofacts.

Au Québec, en vertu de la Loi sur les Biens culturels, tout site archéologique découvert est codifié, le code Borden, et est inscrit à l'Inventaire des sites archéologiques du Québec. Le code Borden réfère à un système d'enregistrement des sites archéologiques utilisé à l'échelle du Canada. Au Québec, le ministère de la Culture et des Communications qui a la responsabilité de tenir l'Inventaire des sites archéologiques du Québec, attribue les codes Borden. Ce système permet de localiser un site archéologique d'après sa position géographique, longitude et latitude (exemple BjFj-), et successivement selon l'ordre des découvertes archéologiques (exemple BjFj-1).

La Ville de Montréal a ainsi enrichi le Répertoire informatisé des sites archéologiques recensés, des données à l'échelle de l'île de Montréal. Les 191 sites archéologiques recensés en date de l'année 2003, ont été caractérisés individuellement. Les critères utilisés pour cette évaluation sont :

- l'état de conservation physique du site et de son environnement immédiat considérant que plusieurs sites archéologiques recensés ont été détruits lors de travaux d'excavation ou ont fait l'objet de fouilles archéologiques;
- la qualité documentaire des couches et des vestiges archéologiques, leur représentativité, leur unicité, leur ancienneté et, dans certains cas, leur capacité d'évocation.

Deux catégories ont été distinguées : les sites archéologiques intègres qui doivent être protégés et les sites archéologiques altérés qui ne nécessitent aucune mesure de protection. Tous ces sites ont été cartographiés incluant les sites archéologiques altérés car ces derniers sont révélateurs du potentiel archéologique d'un milieu spécifique.

Les biens culturels à statut

La notion de bien culturel intègre, d'une part, les sites archéologiques classés et les biens archéologiques classés et, d'autre part, les sites historiques classés et les monuments historiques classés ou reconnus, l'arrondissement historique du Vieux-Montréal, l'arrondissement historique et naturel du Mont-Royal, l'arrondissement naturel de Saraguay, les monuments cités et les sites du patrimoine. Tous ces biens ont fait l'objet d'un examen à partir de la documentation disponible afin d'en déterminer l'intérêt archéologique et, en conséquence, la nécessité de protection du patrimoine archéologique. Seuls les grands ensembles à statut ont été cartographiés, les autres biens ont été listés par arrondissement.

Les secteurs d'intérêt archéologique à fort potentiel et les secteurs d'intérêt archéologique

Le secteur d'intérêt archéologique est un territoire susceptible de renfermer des sites et des vestiges archéologiques des périodes préhistorique, de contact et historique, eu égard à ses caractéristiques géomorphologique, biophysique, archéologique et historique.

Le secteur d'intérêt archéologique à fort potentiel est un territoire dont l'évaluation du contexte biophysique, des caractéristiques géomorphologiques, archéologiques et historiques, démontre un fort potentiel à receler des vestiges archéologiques. La qualité de préservation du milieu physique, la densité des témoins archéologiques en sous-sol et/ou hors-sol et leur capacité à contribuer à la connaissance, constituent des facteurs qui rehaussent le niveau d'intérêt accordé à un endroit particulier. Le secteur d'intérêt archéologique « à fort potentiel » est un territoire où des mesures de protection des sites archéologiques potentiels sont nécessaires.

Le secteur d'intérêt archéologique est un territoire où des études plus poussées doivent être réalisées afin d'évaluer précisément la qualité de préservation du milieu physique. La probabilité de découverte de témoins archéologiques demeure difficile à évaluer si l'on considère l'environnement et son niveau de perturbation moderne. Ainsi, la collaboration des citoyens est nécessaire afin de communiquer toute découverte de vestiges dans les secteurs d'intérêt archéologique.

L'identification des secteurs qui présentent un intérêt archéologique constitue une étape préalable à la protection des témoins archéologiques potentiels, pour chacun des

27 arrondissements de l'île de Montréal. Cet exercice, qui est d'ailleurs une première sur le territoire montréalais, est basé sur l'examen et l'évaluation de multiples sources pour documenter les aspects environnementaux et culturels de ces territoires. Cette étape permet également d'identifier les milieux qui doivent dans l'avenir faire l'objet d'une étude de potentiel et d'un inventaire archéologique.

Les secteurs ont été ciblés en fonction :

- du cadre biophysique et des qualités d'accueil d'un territoire pour des populations, depuis plusieurs millénaires; ce cadre a été documenté à partir des études géologiques et géomorphologiques ainsi que par l'examen des cartes topographiques et des photographies aériennes anciennes afin de déterminer la proximité d'un axe de communication hydrographique ou terrestre, l'élévation des terrasses, les types de dépôts de surface, les concentrations de ressources alimentaires, de même que l'approvisionnement en eau potable et autres;
- du contexte historique et de l'urbanisme moderne pour déterminer leur capacité à fonder un lieu de nature archéologique et à le préserver; ces contextes ont été documentés à partir des monographies historiques et par l'examen des cartes des XVII^e, XVIII^e, XIX^e et XX^e siècles et des photographies aériennes de 1947, 1948 et 1949, également à partir des études sur les parcs nature de l'île de Montréal, les propriétés institutionnelles, les biens culturels à statut et les lieux historiques nationaux à l'exemple du canal de Lachine;
- du contexte archéologique documenté à partir de l'Inventaire des sites archéologiques du Québec de même que dans les publications, les rapports inédits, les relevés de découvertes; des copies de ces études sont maintenant disponibles au Centre de documentation de la Direction du développement urbain; le Répertoire de ces ouvrages peut être consulté sur le Web de la Ville de Montréal – Patrimoine archéologique.

L'analyse des caractéristiques des sites archéologiques connus permet d'identifier des constantes qui influencent le choix des emplacements en fonction des cultures et des périodes et d'élaborer des modèles archéologiques prédictifs. C'est ainsi que l'on constate, sites archéologiques à l'appui, que les groupes amérindiens de la période préhistorique et les premiers colons français choisissent approximativement les mêmes lieux pour s'établir. Par la suite, la disposition des occupations rurales européennes se démarque de celle des premiers noyaux villageois, au gré du développement des axes de transport terrestre. De plus, des activités spécialisées, à l'exemple d'un moulin à farine ou à scie mu par l'eau, d'une tannerie artisanale ou, plus tardivement, d'un complexe industriel, impliquent des caractéristiques d'implantation fort différentes. Ces facteurs ont été pris en considération afin de tenter de localiser les territoires qui ont eu la faveur des populations locales, depuis le début de l'occupation de l'île de Montréal jusqu'à nos jours.

Les secteurs les plus susceptibles d'abriter des vestiges archéologiques ont ainsi été identifiés et ont fait l'objet d'une inspection visuelle pour estimer leurs caractéristiques générales et constater, plus avant, le degré de conservation d'éventuels vestiges. Certaines modifications modernes majeures, à l'exemple de l'ajout de remblais en rive,

ont été réévaluées suite à l'inspection visuelle. Les résultats de l'ensemble de ces étapes d'évaluation ont été cartographiés sur une représentation aérienne de l'île de Montréal, l'orthophoto 2002, afin de bien saisir toute la portée de l'urbanisme moderne sur les ressources archéologiques de l'île de Montréal.

Le résultat de cette réflexion qui comporte des limites car, il ne s'agit aucunement d'une étude de potentiel archéologique « fine » de l'île de Montréal, a été cartographié et des textes ont été rédigés en lien avec les catégories identifiées au Plan d'urbanisme : site archéologique intègre, site archéologique altéré, secteur d'intérêt archéologique à fort potentiel, secteur d'intérêt archéologique, grand ensemble à statut.

1.5 Nouvelles perspectives

En résumé, le travail de repérage du patrimoine urbain réalisé dans le cadre du Plan d'urbanisme nous permet d'atteindre plusieurs objectifs et d'ouvrir la réflexion sur le patrimoine dans une perspective d'avenir. Il permet entre autres :

- d'élargir la notion de patrimoine par rapport à ce qu'on retrouvait dans le Plan d'urbanisme de Montréal de 1992 et dans plusieurs des plans d'urbanisme des anciennes villes qui se sont jointes à Montréal;
- de contribuer à accroître l'intérêt de certains arrondissements pour les problématiques de conservation du patrimoine, et d'en sensibiliser d'autres à l'importance de cet enjeu;
- d'amorcer une exploration de nouvelles notions que l'on rattache depuis peu à la question patrimoniale dans les outils de gestion municipaux (patrimoine moderne, ensembles urbains, éléments de paysage, patrimoine archéologique, etc.);
- de contribuer à l'identification d'enjeux locaux et métropolitains quant à la protection du patrimoine ;
- de développer une vision globale et partagée en vue d'une planification et d'une action concertée en matière de patrimoine en positionnant mieux le patrimoine dans la dynamique du développement urbain.

2. Historique

L'arrondissement de Ville-Marie est le cœur historique de la cité. Toute la ville pré-industrielle d'avant 1850 tient dans ce territoire et le patrimoine immobilier qui s'y rattache. De plus, tout le centre-ville ancien et actuel s'y trouve. C'est ainsi que les quartiers anciens et modernes se côtoient offrant une image de contrastes. Historiquement, c'est là que les activités économiques, commerciales, politiques, administratives, religieuses, sociales, culturelles et urbaines de Montréal prennent forme et se développent. Le territoire, qui va du fleuve à la montagne, compte des témoins significatifs et toujours lisibles de toutes les époques. Certains de ces témoins sont devenus des icônes montréalais, comme les tours du séminaire, l'église Notre-Dame, les rues Sainte-Catherine et Saint-Laurent, la gare Windsor, le mont Royal et sa croix, l'édifice Aldred, la Place Ville-Marie, Habitat 67 et le réseau souterrain.

La ville coloniale française (1642-1760)

En mai 1642, Paul de Chomedey de Maisonneuve installe une fragile colonie à l'embouchure de la Petite rivière Saint-Pierre. Déjà cet endroit est un lieu préhistorique d'échanges. C'est là que Maisonneuve fonde Ville-Marie dans l'esprit missionnaire de la contre-réforme. Il veut créer une société catholique où vivraient en harmonie Amérindiens et Français. Ce n'est toutefois pas sur ce site fondateur que la ville naissante se développera, mais plus au nord.

Pendant tout le régime français, les institutions religieuses montréalaises sont uniquement catholiques. C'est ainsi que des communautés religieuses de femmes comme les Hospitalières de Saint-Joseph soignent les malades à l'Hôtel-Dieu de Montréal, que les Sœurs Grises tiennent un hospice à l'Hôpital général et que les Sœurs de la Congrégation Notre-Dame enseignent aux jeunes filles. Les communautés d'hommes comme les jésuites et les récollets jouent un rôle plus spirituel auprès de la population et oeuvrent aussi comme missionnaires en territoire amérindien. Quant à la Compagnie des Prêtres de Saint-Sulpice, ils deviennent seigneurs de l'île en 1663 et sont également curés de la paroisse Notre-Dame. Toutes ces institutions sont propriétaires de bâtiments imposants, accompagnés de jardins et entourés de murs, et sont installées sur le territoire de l'actuel arrondissement historique du Vieux-Montréal.

L'idéal religieux, important au moment de la fondation de Montréal, cède toutefois vite la place à des intérêts économiques. Situé en aval des rapides de Lachine, Montréal est placé à un point de rupture de charges sur le parcours du fleuve Saint-Laurent. Dès le XVII^e siècle, cet accident géographique permet à Montréal de prendre une place centrale dans le commerce des fourrures, alors la base de l'économie de la Nouvelle-France. Cette matière première provient de l'intérieur du continent, passe par Montréal et est acheminée à la clientèle européenne. Ce commerce prospérera pendant près de deux siècles et sera à l'origine du rôle de plaque tournante économique continentale que Montréal jouera pendant trois siècles. La Compagnie des Indes, qui obtient le monopole de l'exportation des peaux de castor au XVIII^e siècle jusqu'à la conquête en 1760, achète en 1745 le château Ramezay. Incendié en 1754, la Compagnie agrandit le bâtiment en recyclant certains éléments de l'ancien hôtel du gouverneur de Montréal (Ramezay). Il constitue un des meilleurs témoins du commerce des fourrures qui avait cours sous le régime français. De plus, les grands marchands de fourrures s'établissent sur le territoire actuel du Vieux-Montréal où se concentre alors l'activité économique. Ils côtoient des commerçants de toutes sortes qui y ont pignon sur rue ainsi que des artisans qui y tiennent boutique. De plus, Montréal est le point de convergence de l'économie locale, des marchés publics s'y tenant régulièrement.

Ville frontière, Montréal est régulièrement menacée par les attaques iroquoises. Pour assurer la sécurité et la protection de sa population, la ville naissante est entourée, dès 1687, d'une palissade de bois. Après 1713, le système de défense de la colonie française est restructuré et, entre 1717 et 1738, la palissade est remplacée par une enceinte fortifiée, œuvre de l'ingénieur du roi Gaspard-Joseph Chaussegros de Léry, enceinte qui ne servira cependant jamais mais dont une partie des vestiges sont mis en valeur au Champ-de-Mars.

À la fin du XVII^e siècle, les sulpiciens fondent la mission amérindienne de la montagne. Ils construisent un fort sur le versant sud du mont Royal. Là, s'installe une population composée de différentes nations amérindiennes et dont les hommes servent de guerriers pour la défense de la colonie. Ces groupes comptent alors pour une part

significative de la population montréalaise. D'autre part, l'île Sainte-Hélène, connue et abordée par Champlain, est la propriété de la famille LeMoyne, seigneur de Longueuil, qui y installe manoir et moulin banal. Toutefois, lors des derniers moments de la Nouvelle-France en 1760, des travaux de fortifications sont réalisés en catastrophe pour défendre Montréal contre l'armée britannique. Montréal capitulera sans combattre.

Dès le XVII^e siècle, la trame urbaine actuelle du Vieux-Montréal est conçue, dans ses grandes lignes, par le sulpicien Dollier de Casson. Il s'appuie sur le réseau initial des rues et chemins déjà existants qu'il restructure. Cette grille des rues demeure relativement stable malgré les changements majeurs que connaîtra le Vieux-Montréal au fil du temps et c'est encore aujourd'hui un des témoins les plus anciens de l'organisation urbaine montréalaise. Suite à des incendies dévastateurs à l'intérieur des fortifications, l'interdiction de construire en bois change l'aspect physique de la ville. C'est ainsi que les maisons de pierre grise de Montréal modèlent désormais le paysage de ce territoire. Ce ne sera toutefois pas le cas des faubourgs, qui, à partir du XVII^e siècle, se développent à l'extérieur des portes de la ville fortifiée : faubourg Bonsecours, faubourg Saint-Joseph ou des Récollets, faubourg Saint-Laurent et faubourg Sainte-Marie.

Centre du pouvoir seigneurial à Montréal, le séminaire de Saint-Sulpice, construit par la Compagnie des Prêtres de Saint-Sulpice, sert de manoir seigneurial depuis sa construction (1684-1687) jusqu'en 1840. De plus, le gouverneur de Montréal, Claude de Ramezay, se fait construire un hôtel particulier en 1705.

Outre la trame et les nombreux noms de rues du Vieux-Montréal, il reste de cette période les grands axes qui traversent les faubourgs : la rue Notre-Dame et le boulevard Saint-Laurent. De plus, quelques bâtiments subsistent et sont toujours lisibles : le vieux séminaire de Saint-Sulpice, l'Hôpital général, le château de Ramezay, deux tours du fort de la montagne, une maison de faubourg sur la rue Saint-Louis ainsi que les vestiges des fortifications. Rares, tous ces éléments constituent les témoins historiques les plus anciens de l'arrondissement.

La ville coloniale britannique (1760-1850)

L'arrivée des Britanniques en 1760 vient changer l'organisation politique de tout le territoire de la Nouvelle-France et affecte donc Montréal. De ville coloniale française qu'elle était depuis sa fondation, Montréal devient une ville coloniale britannique. Le cœur de la cité, avec ses activités économiques, religieuses ou militaires, est toujours concentré dans le territoire du Vieux-Montréal et le caractère physique de la ville change peu. Les nouveaux bâtiments qui se construisent, comme la maison du Calvet à la fin du XVIII^e siècle, conservent les caractéristiques des bâtiments issus de l'époque de la Nouvelle-France.

Bien que l'apport de la colonisation britannique soit timide après 1760, la composition ethnique de Montréal évolue. Les Anglais et les Écossais d'origine introduisent sur le territoire leurs institutions religieuses comme l'Église d'Angleterre et l'Église presbytérienne (Écosse). Pour la pratique de leur religion, ils utilisent d'abord les anciennes chapelles des récollets et ensuite celles des jésuites. Parallèlement, en 1777, les Juifs construisent la première synagogue au Canada sur la rue Notre-Dame.

À la fin du XVIII^e siècle, les marchands montréalais estiment que les fortifications sont un frein à la circulation des marchandises. Ils font des pressions politiques pour que soient démantelées ces fortifications, inutiles selon eux. Ils ont gain de cause et la démolition s'échelonne entre 1804 et 1817, entraînant des transformations majeures de l'aspect de la ville. C'est ainsi qu'un plan des Commissaires est proposé, sur lequel, dans un souci d'embellissement, il est planifié des emprises plus larges pour les rues Saint-Jacques, Craig (Saint-Antoine), des Commissaires (de la Commune) et McGill, par exemple. De plus, la démolition des fortifications permet maintenant une ouverture de la ville sur les faubourgs qui connaissent alors une croissance remarquable, due, en particulier, au mouvement migratoire dont Montréal est le théâtre. Des transformations majeures sont en voie de réalisation et ainsi sont alors aménagés le champ de Mars (1810-1813) et le Marché Neuf (1808) --l'actuelle place Jacques Cartier -- où la colonne Nelson est érigée en 1809. De plus, la première église Notre-Dame, construite au centre de la rue du même nom, est démolie pour faire place à l'église actuelle (1824-1829). Elle est à son époque le plus imposant édifice religieux de la colonie. Plus à l'est, M^{gr} Jean-Jacques Lartigue érige la première église Saint-Jacques (1823) qui deviendra la cathédrale du diocèse de Montréal, deux ans plus tard. Elle sera incendiée en 1852. Puis à l'ouest, les Irlandais catholiques amassent des fonds pour la construction de l'église *St. Patrick* (1843-1847) afin de répondre à leurs besoins. D'autre part, les différentes Églises protestantes construisent leurs propres lieux de culte, abandonnant l'église des récollets et celle des jésuites dont l'ensemble conventuel sera incendié en 1803. C'est ainsi que l'église presbytérienne *St. Gabriel* date de 1792 et que la cathédrale anglicane *Christ Church* est érigée sur la rue Notre-Dame et inaugurée en 1814. Pour compléter ce tableau, d'autres églises protestantes sont construites, comme l'église *American Presbyterian* en 1826 et le deuxième temple *Congregational* en 1834. Tous ces lieux de culte protestants sont aujourd'hui disparus. De plus, vers 1839, les Juifs érigent leur deuxième synagogue à Montréal. Ces constructions illustrent la diversité des tendances religieuses à Montréal de l'époque et l'impact de ces lieux de culte sur le paysage urbain. Durant cette période, les anglo-protestants se dotent d'institutions qui leur sont propres. C'est ainsi qu'en 1817 la *Ladies Benevolent Society* fonde le *Montreal General Hospital* dont le bâtiment est érigé en 1819 sur la rue Dorchester (l'actuel boulevard René-Lévesque).

Dès la fin du XVIII^e siècle, le flanc sud de la montagne attire les riches marchands de fourrures comme James McGill, Simon McTavish et Joseph Frobisher qui se construisent d'importantes maisons de campagne entourées de vergers. En 1813, James McGill lègue son vaste domaine de Burnside pour la construction du McGill College, l'actuelle université McGill.

En 1825, le rêve des sulpiciens, élaboré au XVII^e, siècle de contourner les rapides de Lachine est enfin réalisé et est alors ouvert à la navigation. Grâce à cette nouvelle voie de navigation, Montréal s'affirme comme plaque tournante continentale dans l'économie canadienne. Ce canal permet d'améliorer singulièrement la pénétration des marchandises à l'intérieur du continent, ce qui donne le coup d'envoi du développement du port de Montréal. Les berges se transforment, des quais se construisent et Montréal devient un véritable port de mer en lien avec l'Atlantique. Parallèlement, le Vieux-Montréal demeure toujours le centre des activités commerciales et financières. C'est là que se construisent les maisons-magasins et les entrepôts portuaires et, en 1845, sur la rue Saint-Jacques au nord de la place d'Armes, la banque de Montréal fait construire un édifice somptueux face à la nouvelle église Notre-Dame.

Les terrains situés directement à l'ouest du Vieux-Montréal deviennent particulièrement attrayants pour le développement. Au sud du faubourg Saint-Joseph ou des Récollets se constitue un secteur longtemps nommé Griffintown, dû à Mary et Robert Griffin qui y font lotir un vaste terrain au tout début du XIX^e siècle. Ce lotissement est la plus grande planification urbaine sur l'île depuis celle de Dollier de Casson. Il formera plus tard le quartier Sainte-Anne (dont une partie est située dans l'arrondissement du Sud-Ouest) et sera longtemps associé aux Irlandais qui seront nombreux à travailler à la construction du canal de Lachine. En 1824, déjà une centaine d'habitations sont construites. De plus, ce secteur commence à s'industrialiser, profitant de la proximité de cette nouvelle voie d'eau. Des fonderies s'y installent. Elles seront au cœur de l'industrialisation, en particulier grâce la production de moteurs à vapeur.

Dans les années 1840, pendant que se développe et se densifie Griffintown, les activités commerciales et portuaires intenses dans la vieille ville donnent le signal de l'exode de la bourgeoisie résidant jusqu'alors dans le Vieux-Montréal. Au sud de la rue Sherbrooke, dans le quartier Saint-Antoine, les grandes terres des McTavish et Redpath, par exemple, sont achetées par des hommes d'affaires qui investissent dans le développement immobilier. Sur ce territoire, nommé *new town*, un plan d'aménagement novateur à Montréal est proposé par l'architecte John Wells. Influencé par la tradition britannique et s'adressant à une clientèle bien nantie, Wells propose une organisation spatiale qui compte des rues beaucoup plus larges agrémentées de squares. Les lots sont étroits et profonds et ils obligent la construction de maisons contiguës unifamiliales (terrasses, *town houses*). Pour la première fois à Montréal, on introduit des ruelles qui font partie intégrante du nouveau lotissement. Ces terrains sont construits dans les décennies suivantes.

Durant la première moitié du XIX^e siècle, la population augmente grâce à l'immigration internationale et rurale. Une partie de ces nouveaux Montréalais vivent alors dans des conditions précaires. À cette époque, les différents paliers de gouvernement n'interviennent pas directement dans le domaine des services sociaux. Règle générale, la population catholique – francophone et anglophone – constitue une part importante de la population à faible revenu. L'Église catholique, sous l'impulsion de M^{gr} Bourget évêque de Montréal entre 1840 et 1876, organise donc un réseau de charité. De nouvelles communautés religieuses sont fondées à Montréal ou encore arrivent d'Europe pour lutter contre les effets de la pauvreté. Les Sœurs de la Miséricorde s'occupent des filles-mères et des femmes indigentes; les Sœurs du Bon-Pasteur d'Angers, des délinquantes; les Sœurs de la Providence, des pauvres et des femmes âgées et infirmes. Plus tard, les Frères de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul oeuvrent auprès des délinquants. Pour desservir ces populations, d'imposants ensembles institutionnels se construisent à l'extérieur du territoire du Vieux-Montréal dont plusieurs à l'est de la rue Saint-Laurent.

En 1833, la première charte de la Corporation de la cité de Montréal entre en vigueur avec Jacques Viger comme premier maire. Une nouvelle ville naît et le pouvoir municipal s'installe tout naturellement dans le cœur de l'ancienne ville fortifiée. Conçues par Jacques Viger, les premières armoiries de la nouvelle ville illustrent les quatre principaux groupes ethniques qui y vivent : anglais (rose), écossais (chardon), irlandais (trèfle) et canadiens (castor), désignation d'alors pour les francophones. Cette première charte n'est pas renouvelée en 1836, moment où le climat politique est très agité menant, en 1837, à des affrontements violents entre les tenants du parti Patriote et ceux du parti tory. En 1840, une nouvelle charte est accordée. Suite aux recommandations du

Rapport Durham, le Haut et le Bas-Canada sont réunis et, entre 1844 et 1849, Montréal, à cause de sa situation géographique avantageuse, devient la capitale du Canada-Uni. Le Parlement siège alors au marché Sainte-Anne situé sur l'actuelle place d'Youville. Toutefois, en 1849, à la suite d'une émeute, cet édifice est incendié et l'année suivante, Montréal perd définitivement sa position de capitale du Canada.

Une métropole en formation (1850-1900)

Le début de cette période commence par un événement tragique. En effet, les 9 et 10 juillet 1852, deux incendies, coup sur coup, dévastent l'est de la ville. L'église Saint-Jacques, alors la cathédrale du diocèse de Montréal, ainsi que le palais épiscopal sont complètement rasés. La brasserie Molson est également au nombre des sinistrés. Le secteur touché par le feu est densément peuplé et il compte de nombreuses maisons de bois. Cette catastrophe jette environ 10 000 personnes à la rue et détruit près de 1 200 habitations. Suite à cet incendie, la construction de maisons de bois est interdite dans la ville. Le siège du palais épiscopal s'installe temporairement dans l'Asile de la Providence et la chapelle de cette institution sert alors de cathédrale. En 1855, le siège de l'évêché est déménagé dans l'ouest de la ville, dans le quartier Saint-Antoine, et une cathédrale temporaire est érigée. D'autre part, la brasserie Molson sera reconstruite et les nouvelles habitations du quartier devront suivre les nouvelles normes.

Pendant toute la dernière moitié du XIX^e siècle, Montréal devient la métropole incontestée du Canada, grâce entre autres à son activité industrielle et commerciale intense. De plus, Montréal est au centre d'un réseau de transport routier, maritime et ferroviaire transcontinental et international. Le Vieux-Montréal est toujours le cœur économique de la ville. Les activités financières se concentrent sur la rue Saint-Jacques, les activités portuaires s'améliorent grâce à de nouvelles installations, les activités commerciales, en pleine mutation, entraînent la construction de magasins-entrepôts et les nouvelles activités ferroviaires changent la relation de la ville avec le reste du continent. Montréal est une force à la fois centripète puisqu'elle est un point de convergence et centrifuge étant un lieu de distribution de produits fabriqués ou en transition sur son territoire. La plaque tournante continentale qu'est Montréal prend de l'ampleur.

En 1850, le fleuve est dragué entre Montréal et Québec. Les transatlantiques peuvent maintenant pénétrer jusqu'à Montréal et des services maritimes réguliers s'établissent avec l'Angleterre. La Commission du Havre prend divers moyens pour soutenir la concurrence avec les ports états-uniens, ouverts à l'année. Le rivage d'origine disparaît alors devant les nouvelles installations portuaires. Ainsi, des quais en maçonnerie sont mis en place sur une longueur de plus d'un kilomètre, des jetées pénètrent dans le fleuve en eau plus profonde, des bassins sont formés, des hangars font leur apparition sur les quais. Des murs sont également aménagés afin de prévenir les inondations et les crues. En 1885, les premiers silos à grains font leur apparition et, en 1871, un premier lien ferroviaire est établi avec le port et le système ferroviaire.

La compagnie britannique du Grand Trunk Railway est fondée en 1852 dans le but de créer un réseau pan-canadien, en relation avec les grandes villes états-uniennes, dont le pivot est Montréal. C'est le coup d'envoi d'une concurrence de plus d'un siècle entre compagnies ferroviaires qui veulent occuper des sites stratégiques sur le territoire montréalais. Le *Grand Trunk* entreprend, entre 1854 et 1859, la construction du pont Victoria qui va permettre à Montréal d'être désormais en contact constant avec le

continent nord-américain, en particulier avec la côte est des États Unis. Montréal devient le centre névralgique du transport ferroviaire au Canada, le nouveau pont s'ajoutant aux infrastructures portuaires déjà en place. Voies ferrées, terminus, activités de transbordement et transport de passagers nécessitent des espaces d'envergure. En 1881, la compagnie de chemin de fer du Canadien Pacifique (CP) naît et offre une concurrence féroce au *Grand Trunk*. Elle construit d'immenses ateliers ferroviaires sur l'avenue DeLorimier pour la production et l'assemblage de locomotives. Ces ateliers qui contribueront au développement des quartiers environnants. De la gare du square Dalhousie (1882-1883), située à l'angle des rues Notre-Dame et Berri, part le premier train transcontinental. Peu de temps plus tard, deux gares terminales prestigieuses sont érigées : la gare Windsor (1887-1888) dans l'ouest et l'hôtel-gare Viger (1896-1898) dans l'est.

Comme le cœur de l'ancienne ville vibre au diapason des activités commerciales et financières, certaines communautés religieuses, propriétaires d'ensembles institutionnels depuis le début de la colonie, cherchent d'autres lieux pour offrir leurs services. C'est ainsi que, dans les années 1860, les communautés religieuses féminines comme les Hospitalières de Saint-Joseph (Hôtel-Dieu) et les Sœurs Grises (Hôpital général) déplacent leurs installations plus au nord. L'Hôtel-Dieu est rasé et l'Hôpital général partiellement démoli. Toutefois, elles conservent leurs terrains situés dans la vieille ville et contribuent aux nouvelles fonctions commerciales du secteur en construisant de grands ensembles homogènes de magasins-entrepôts. Par ailleurs, le commerce de détail se développe surtout sur les rues Notre-Dame, Saint-Jacques et Saint-Paul. Bien que cette activité soit bien installée dans la vieille ville, certains propriétaires commencent déjà à se déplacer à l'extérieur de cette zone dès le milieu des années 1860. C'est le cas d'Henry Morgan qui s'installe au square Victoria, cherchant à se rapprocher de sa clientèle. Cette tendance prend de l'ampleur à la fin du XIX^e siècle, moment où plusieurs grands commerces de détail comme Morgan (1890), Birks (1894) et Ogilvy (1896) s'installent surtout dans l'ouest de la rue Sainte-Catherine, posant ainsi le premier jalon d'un nouveau centre-ville commercial. Pour sa part, le magasin Dupuis & Frères (1868) dessert la population de l'est de la rue Sainte-Catherine.

Les églises protestantes s'implantent là où la population s'établit soit au nord-ouest du cœur de la cité. D'abord l'église anglicane *St. George* s'installe en 1842 sur la rue De La Gauchetière. Plus au nord, la *Christ Church* qui est la cathédrale anglicane (1856-1859), la petite église anglicane *St. James the Apostle* (1864) et l'église méthodiste *St James* (1887-1889) sont construites sur la rue Sainte-Catherine. Une exception de taille est à signaler : la cathédrale catholique Saint-Jacques-le-Majeur (1870-1894), qui prendra le nom de Marie-Reine-du-Monde, est érigée en plein cœur de ce secteur surtout anglo-protestant.

Les quartiers entourant l'ancienne ville se développent de toutes parts. Le nord-ouest du quartier Saint-Antoine, dont une partie inclut les flancs de la montagne, attire toujours la grande bourgeoisie montréalaise. Celle-ci, dans la foulée des McTavish et des McGill, se fait construire de somptueuses résidences qui seront conçues par des architectes prestigieux. On y compte les Allan, les Van Horne, les Forget, pour ne nommer que quelques exemples. Ce secteur sera désigné plus tard sous le nom de *Golden Square Mile*. Outre les riches montréalais, de grands ensembles institutionnels comme le grand séminaire (1854-1857) et l'hôpital Royal Victoria (à partir de 1891) s'établissent sur les flancs du mont Royal. Entre temps, en 1872, la Ville de Montréal achète un terrain sur la

montagne qui, aménagé par l'architecte-paysager états-unien Frederick Law Olmsted, devient le parc du Mont-Royal. Toutes ces interventions sur la montagne confirment ce lieu comme un site prestigieux.

Durant cette période, le secteur de Griffintown s'industrialise rapidement et surtout se spécialise. Occupé par quelques fonderies au début du XIX^e siècle, ce quartier devient le berceau de la métallurgie montréalaise. En effet, de nombreuses fonderies importantes s'y installent dont Ives and Allen, Darling, City Foundry. Le caractère résidentiel s'y effrite alors face à la concentration de ces industries lourdes.

À l'est, autour du square Viger et dans l'axe des rues Saint-Denis et Saint-Hubert, une bourgeoisie canadienne-française plus modeste s'établit. En 1876, la première université francophone de Montréal est fondée : il s'agit d'une succursale de l'Université Laval. Elle occupera différents locaux dans les environs pendant une vingtaine d'années et en 1895 un édifice est enfin construit pour loger l'institution sur la rue Saint-Denis. Ainsi localisée, la vie universitaire permet l'émergence d'un authentique quartier latin. Plus généralement à Montréal, une main d'oeuvre d'origine rurale arrive en grand nombre pour travailler dans les industries montréalaises alors en pleine expansion. Plus à l'est, une population dense gravite autour de la brasserie Molson – installée dans le secteur depuis le XVIII^e siècle – de la Canadian Rubber et de la MacDonald Tobacco. Les quartiers qui entourent ces usines se composent de petits lots, les quadrilatères (îlots) étant sans ruelle. Dans ce type de lotissement, c'est la porte cochère, toujours visible dans ce secteur, qui donne accès aux maisons de fond de cour ainsi qu'à l'entreposage de combustibles. Par ailleurs, la paroisse Notre-Dame, desservie par les Prêtres de Saint-Sulpice, est l'unique paroisse pour l'ensemble de la population catholique jusqu'en 1865. Les églises et chapelles catholiques érigées dans les limites de la ville n'en sont que des dessertes. Après une longue lutte avec les sulpiciens, M^{gr} Bourget, évêque du diocèse de Montréal, reçoit l'autorisation de Rome d'ériger des paroisses. C'est ainsi qu'en naissent de nouvelles dans ce secteur dont Sainte-Brigide (1867), Saint-Vincent-de-Paul (1867) et Sacré-Cœur-de-Jésus (1874).

En plein cœur du Vieux Montréal, la rue Notre-Dame devient le point d'ancrage du pouvoir municipal. En effet, entre 1852 et 1878, le marché Bonsecours sert aux délibérations du conseil municipal. Toutefois, ce bâtiment ne correspond plus aux besoins grandissants de l'administration municipale. La Cité de Montréal affirme son pouvoir politique en se dotant d'un hôtel de ville imposant sur le promontoire de la rue Notre-Dame, dominant ainsi la place Jacques-Cartier.

Le cœur de la métropole (1900-1945)

Cette période est secouée par des événements marquants de l'histoire mondiale: deux guerres mondiales – 1914-1918 et 1939-1945 – et, à partir de 1929, une crise économique majeure. Toutefois, au début du XX^e siècle Montréal demeure le centre industriel, économique et financier le plus important du Canada. Il s'appuie sur un réseau de transport ferroviaire et maritime toujours plus efficace, en lien avec les grandes villes du continent. Le secteur tertiaire est en pleine expansion. C'est ainsi qu'on assiste à un boom de construction d'immeubles de bureaux d'une dizaine d'étages comme les édifices de la Sauvegarde (1913), puis de gratte-ciel d'une vingtaines d'étages comme la Banque royale (1926-1928).

Au centre-ville la concurrence est toujours forte entre les compagnies de transport ferroviaire pour occuper les positions stratégiques ou encore pour améliorer les services. C'est ainsi qu'au début du siècle, la gare Windsor, propriété du Canadien Pacifique, entreprend un réaménagement important en agrandissant ses espaces afin de permettre entre autres une circulation plus efficace des passagers et des bagages. Par ailleurs, à la même époque, le Canadien Nord, absorbé plus tard par le Canadien National et concurrent du Canadien Pacifique, imagine un plan audacieux qui lui ouvrira une voie d'accès au centre-ville par le nord. Pour ce faire, cette compagnie achète d'immenses terres au nord de la montagne – qui formeront le territoire de ville Mont-Royal – et creuse un tunnel sous le mont Royal, débouchant sur le centre-ville, à deux pas de la gare Windsor. Dans les années 1910, pour compléter ce coup d'éclat, le Canadien Nord projette de construire un immense complexe immobilier incluant des immeubles de bureaux d'une dizaine d'étages autour d'une gare à deux niveaux. Ce projet n'est pas réalisé à cette époque, mais l'idée subsiste et se traduit par la construction, entre 1938 et 1943, de l'édifice de la Gare centrale qui sera le premier jalon d'un complexe beaucoup plus vaste réalisé dans les années 1960.

Au tournant du XX^e siècle, le port est réaménagé, utilisant les dernières technologies : de nouveaux quais et jetées sont construits dont le quai Bickerdike, des entrepôts en béton et acier s'élèvent, d'immenses silos en béton armé longent maintenant le port, dont le silo no 2, d'une hauteur de 15 étages, devenant en 1912 le plus haut bâtiment de Montréal. Dans les années 1920, grâce à la mise en place de ces gigantesques et modernes infrastructures portuaires en lien avec le ferroviaire, Montréal continue son ascension et devient le premier port d'Amérique pour ce qui est du transit de tonnage des céréales. Pour ce qui est du transport des passagers, elle se situe immédiatement après New York. La réputation internationale du port de Montréal n'est plus à faire et la métropole est devenue un centre intermodal de premier plan en Amérique du Nord.

La rue Saint-Jacques joue toujours un rôle essentiel dans les activités financières montréalaises et canadiennes. Par exemple, entre 1926 et 1928, l'importante Banque royale y fait construire la plus haute tour de l'empire britannique avec un hall d'entrée somptueux. Malgré cela, le centre-ville commercial se déplace de façon irréversible et continue la tendance amorcée quelques décennies plus tôt. Il est dorénavant situé au nord-ouest du Vieux-Montréal, entre les squares Dominion et Philips, de part et d'autre de la rue Sainte-Catherine. Cette rue deviendra l'artère commerciale et culturelle la plus célèbre de Montréal. Dans les années 1910, des immeubles de bureaux s'y installent et d'autres magasins à rayons suivent. Entre l'ancien et le nouveau centre-ville, le territoire est occupé par quelques industries manufacturières, en particulier le secteur de l'imprimerie nommé Paper Hill et celui de la fourrure, autour de Saint-Alexandre et De Bleury.

Même si, au début du XX^e siècle, de somptueuses maisons continuent d'être construites dans le Golden Square Mile, une nouvelle manière de vivre s'offre aux familles fortunées : les appartements de luxe. Le *Linton Apartments* (1906-1907) ou *Le Château* (1924-1925) sont deux exemples de cette tendance. Ces appartements offrent à cette clientèle des avantages certains. Outre des pièces spacieuses et bien éclairées ainsi que des salles de bains avec eau chaude, ils offrent différents services comme un escalier particulier et un élévateur de service. Plusieurs de ces appartements sont construits sur la rue Sherbrooke Ouest, à proximité du centre-ville. Ils contribuent à donner un caractère prestigieux à cette artère, d'autant plus qu'ils sont situés non loin du Ritz Carlton (1912), un hôtel de marque, et du magasin de luxe Holt Renfrew (1937).

Pendant que la ville est en pleine croissance avant la Première Guerre mondiale et que les acteurs économiques augmentent rapidement le stock immobilier, la Ville se dote d'infrastructures publiques importantes : une cour municipale, des postes de police, des casernes de pompiers, des marchés et bains publics, des parcs et squares et une bibliothèque municipale . En 1908, environ trente ans après avoir créé le parc du mont Royal, la Ville de Montréal acquiert l'île Sainte-Hélène du gouvernement fédéral qui conserve l'usufruit de certains secteurs. Toutefois, l'île qui est fréquenté par les Montréalais grâce à des navettes devient plus facilement accessible aux Montréalais à partir de 1930, après l'inauguration du pont Jacques-Cartier.

Dans la première moitié du XX^e siècle, des gratte-ciel s'élèvent et viennent changer l'échelle des immeubles de la ville, autant en hauteur qu'en surface au sol. Ils symbolisent le dynamisme économique nord-américain. À la fin des années 1920, grâce à des règlements municipaux plus flexibles, les gratte-ciel plus imposants peuvent être érigés. C'est ainsi que sont construits les immeubles de Bell Telephone, de la Banque Royale, de l'Aldred et de la Sun Life. Ceux-ci donnent un nouveau visage au paysage montréalais. D'autres éléments s'ajoutent alors à la silhouette de la ville. Une croix lumineuse est érigée sur le mont Royal, créant un point de repère important sur la montagne. Aussi, la construction du pont Jacques-Cartier, d'abord nommé le pont du Havre, s'achève en 1930. Conçu pour répondre aux nouveaux besoins dus à l'accroissement de la circulation routière, ce pont illustre l'importance que prend l'automobile et le camion dans le domaine des communications et marque fortement le paysage montréalais.

La crise économique d'ampleur internationale de 1929 déstabilise l'économie montréalaise qui dépend de la vigueur de l'activité économique canadienne, nord-américaine et mondiale . Dans les années 1930, la Ville entreprend des constructions civiques afin de donner de l'emploi à une population fortement touchée par le chômage. C'est ainsi que sont construits des bains et marchés publics, des viaducs, le chalet du mont Royal et que commencent, en 1936 sur l'île Sainte-Hélène, les travaux d'aménagement conçus par Frederick G.Todd. La Seconde Guerre mondiale viendra redonner vie à l'économie montréalaise, les commandes de matériel militaire stimulant l'industrie. Le réseau de transport déjà en place sera mis à profit pour soutenir l'effort de guerre canadien en acheminant les produits fabriqués à Montréal.

Le Vieux-Montréal et le centre-ville moderne 1945-2004

L'après-guerre est une période d'euphorie et d'effervescence économique, en particulier dans la construction. Malgré cela, la base de l'économie traditionnelle, qui compte sur le secteur manufacturier et sur les transports, s'effrite. Toronto qui concurrence sérieusement Montréal depuis le début du XX^e siècle, la supplante comme métropole du Canada peu après la Seconde Guerre mondiale. Le port de Montréal perd sa position dominante à cause, en particulier, de l'aménagement de la voie maritime du Saint-Laurent (1959) exigé par les états du Mid West états-unien (on comprend mal ici comment on peut céder aux exigences de ces états) et de l'augmentation de la taille des navires qui sont mal desservis par ce port en eau peu profonde. Dans les années 1980, les activités de manutention se déplacent vers l'est et certaines installations doivent être démolies. Le gouvernement fédéral, propriétaire du terrain désaffecté, procède à des consultations publiques auprès des Montréalais concernant l'avenir du Vieux Port. Suite à cela, les espaces sont réaménagés et deviennent des lieux de détente et

d'interprétation historique accessibles à tous. Par ailleurs, les activités ferroviaires, si importantes pour l'économie montréalaise, diminuent avec l'essor du transport des marchandises par camion : dorénavant les entreprises s'installent le long des autoroutes. D'autre part, à la fin du XX^e siècle dans le domaine du transport des passagers, la popularité du train de banlieue redonne une activité certaine aux gares Windsor et Centrale.

Dans les années 1950, le vieux centre n'est plus que l'ombre de lui-même. Le commerce de détail est pratiquement éliminé, le centre des affaires se déplace vers la Place de la Bourse ou plus au nord et les résidents ne sont plus que quelques centaines. À cette époque, des propositions sérieuses d'une autoroute qui traverserait le Vieux-Montréal sont sur la table. Cette autostrade, qui ferait partie d'un réseau plus vaste, répondrait à la croissance constante du nombre des automobiles et les camions en circulation dans la ville. Ce projet d'autoroute qui doit détruire une partie de ce secteur soulève des protestations de nombreux citoyens qui voient à l'intérêt historique et architectural du Vieux-Montréal. À cette date, certains entreprennent même des travaux importants de restauration, dont celle de la maison de Louis-Joseph Papineau. En 1964, le gouvernement du Québec reconnaît l'importance historique et architecturale du Vieux-Montréal et le décrète arrondissement historique. C'est ainsi que le Vieux-Montréal devient une réalité urbaine distincte. La survie de ce secteur passe alors par une revitalisation qui suppose une nouvelle utilisation des locaux désaffectés. Depuis ce temps, plusieurs restaurations et projets de mise en valeur sont réalisés. Plusieurs de ces bâtiments sont recyclés en condos, dont le premier exemple est celui des Cours Le Royer, posant ainsi le premier jalon d'un repeuplement du Vieux-Montréal. Aujourd'hui, ce secteur est un lieu que plusieurs milliers de personnes habitent, côtoyant des centaines de milliers de visiteurs qui animent les rues du Vieux-Montréal pendant une grande partie de l'année. Le Vieux-Montréal devient à cette époque une réalité distincte.

Malgré les changements d'activités et de fonctions, le Vieux-Montréal reste toujours le centre du pouvoir et de l'administration municipale, c'est toujours aussi un centre judiciaire important. L'actuel palais de justice côtoie les témoins des palais plus anciens. Depuis les dernières décennies, une vie commerciale liée au récréo-tourisme voit le jour et des bâtiments anciens sont récupérés pour être recyclés en hôtels, restaurants et boutiques desservant les touristes.

Après la Seconde Guerre mondiale, Montréal restructure son centre-ville et les équipements qu'elle se donne à ce moment entraînent des démolitions de quartiers anciens complets. La ville moderne s'articule le long du boulevard Dorchester, suite à son élargissement en 1954-1955. Hydro-Québec, symbole de l'entrée du Québec dans l'ère moderne, y installe son siège social. Un complexe immobilier important est construit autour de la Gare centrale, il s'agit du Reine Élisabeth en 1954 et de la Place Ville-Marie en 1959 qui viennent stimuler fortement le développement de ce secteur. C'est à ce moment que sont construits à proximité l'édifice de la CIL et celui de la CIBC dont les bureaux sont offerts en location. Ceci illustre l'importance du secteur tertiaire qui compte alors pour la majorité des emplois. Les nouvelles lignes de métro (1966) amènent rapidement les employés qui travaillent dans ces nouveaux immeubles de bureaux contribuant à amplifier la tertiarisation de l'arrondissement. Tout au long de cette période, le secteur situé entre les rues Saint-Antoine, Sherbrooke, Atwater et De Bleury continue de se dépeupler, les habitations laissant la place à des édifices commerciaux et des immeubles de bureaux.

Avec la construction de la Place Ville-Marie se développe le Montréal souterrain qui comprend des galeries de boutiques et des passages reliant de nombreux édifices du centre-ville. Il devient une véritable ville sous la ville et est encore aujourd'hui en expansion. Par ailleurs, la concurrence des centres commerciaux construits en périphérie et des galeries de boutiques du Montréal sous-terrain affecte les magasins situés sur la rue Sainte-Catherine et certains doivent fermer leur porte. Dans l'est, l'hôpital Saint-Luc (1960) prend de l'expansion, la Place des Arts, terminée en 1963, devient un pôle culturel important. Radio-Canada (1966) s'y déplace, abandonnant ses locaux du boulevard René-Lévesque dans l'ouest. Plus tard, l'Université du Québec à Montréal se construit un campus (1975-1979) sur les lieux même de l'ancienne Université Laval à Montréal, ressuscitant ainsi le quartier latin. Malgré ces changements et contrairement à ce qui se passe à l'autre extrémité du territoire de l'arrondissement, l'est conserve encore une bonne partie de sa fonction résidentielle.

En 1962, le maire Jean Drapeau soumet la candidature de Montréal pour devenir l'hôte de l'exposition universelle de 1967. En concurrence avec plusieurs villes, Montréal est finalement choisie et ce choix aura un impact important sur la ville. Ce projet vient stimuler l'économie et la construction. Montréal est en pleine effervescence, elle se modernise et se taille une place au niveau international. En même temps, l'apparence et la forme de l'île Sainte-Hélène et de ses voisines changent radicalement. Elles sont complètement remodelées et l'île Notre-Dame est créée de toutes pièces. La construction des pavillons nationaux et thématiques illustre le savoir-faire des architectes locaux et internationaux. De plus, le contenu des expositions démontre l'état des connaissances et l'avancée de la technologie. Habitat 67 est construit à la Cité du Havre et devient un élément du patrimoine moderne montréalais connu mondialement. En 1967, des millions de visiteurs de partout dans le monde viennent visiter l'Expo. Par la suite, le maire Drapeau défendra encore la candidature de Montréal pour l'obtention des Jeux olympiques de 1976. Ce sera le dernier projet d'envergure internationale du maire Drapeau. Par la suite, l'économie et la construction vont rouler au ralenti malgré quelques projets de construction dans le centre-ville. Montréal se sortira de ce marasme au cours de la dernière décennie, des édifices importants y seront érigés.

Outre toutes les fonctions socio-économiques d'un centre-ville, l'arrondissement Ville Marie est sans contredit le secteur de l'île doté des équipements culturels les plus anciens, les plus importants et qui touchent tous les aspects de la vie culturelle. Là, se concentrent les musées et galeries d'art, les œuvres d'art, les monuments commémoratifs, les salles de spectacles, les cabarets, les boîtes de nuit, les cinémas, les bibliothèques, etc. Cet arrondissement est le lieu de convergence de la vie culturelle montréalaise depuis plusieurs siècles, en particulier dans l'axe du boulevard Saint-Laurent et de la rue Sainte-Catherine. De plus, Ville-Marie est également l'hôte de plusieurs festivals majeurs à Montréal et parfois même en Amérique (Festival du jazz, Francfolies, etc.)

3. Évaluation du patrimoine urbain

3.1 Mise en situation

L'arrondissement de Ville-Marie, — qui est en fait le centre de Montréal — est un territoire exceptionnel qui possède des caractéristiques uniques et très diversifiées. Son histoire est à la base du développement urbain qui a pris naissance sur les bords du fleuve. Il

est à la fois le cœur historique, économique, culturel et touristique de la ville. Le caractère international de l'arrondissement de Ville-Marie est incontournable. On y retrouve des éléments marquants du paysage naturel de Montréal. Sa situation privilégiée aux abords du fleuve ainsi que la présence des îles et de la montagne fait de ce territoire un lieu riche en grands parcs urbains.

Il est aussi le siège d'un centre des affaires moderne et dynamique qui est le principal pôle d'emploi de la région. L'arrondissement Ville-Marie possède un fort potentiel de développement et on y retrouve une grande concentration de bâtiments d'intérêt du patrimoine moderne. La présence de grandes artères commerciales, la diversité des activités qui s'y déroulent, la présence de nombreuses institutions d'enseignement supérieur ainsi que d'équipement culturel, fait du centre de Montréal un pôle d'attraction dont le rayonnement atteint une envergure nationale et internationale. Il s'agit d'un lieu de convergence, accessible à partir de différents moyens de transport (métro, autoroutes, ponts, grandes et petites artères, vélos...). Il est aussi doté de zones résidentielles et de zones industrielles avec une zone portuaire encore en activité.

L'arrondissement de Ville-Marie est l'un des endroits où l'on retrouve la plus importante concentration de biens patrimoniaux en Amérique du Nord. Plusieurs ensembles pourvus de monuments d'une qualité exceptionnelle témoignent des principales étapes du développement de la ville. On retrouve dans cet arrondissement de nombreux biens d'intérêt patrimonial ayant un statut de juridiction provinciale dont : l'arrondissement historique de Montréal (Vieux-Montréal), l'arrondissement historique et naturel du mont Royal, de nombreux monuments et lieux historiques classés, plusieurs monuments historiques reconnus et sites historiques classés. La Ville, pour sa part, a déjà procédé par le biais de la Loi sur les biens culturels du Québec, à la création du site du patrimoine du Mont-Royal et à la citation de huit (8) bâtiments.

L'arrondissement de Ville-Marie est un territoire dont l'urbanisation est pratiquement complétée au début du XX^e siècle à l'exception de certaines zones du flanc sud du Mont-Royal. Il a subi plusieurs étapes de destruction-reconstruction et dans certaines zones, plusieurs couches de construction se sont succédées tandis qu'à d'autres endroits ce sont encore les bâtiments d'origine qui bordent les rues. Toute la superficie de l'arrondissement peut pratiquement, être considérée comme une zone d'intérêt patrimonial à l'exception de quelques secteurs sans structure urbaine, plus récemment urbanisé ou dont l'intérêt patrimonial est trop dispersé. Suite à l'analyse actuelle, la Ville a identifié un certain nombre de secteurs et de bâtiments qui ne sont actuellement pas protégés et qui, de par leur valeur historique, culturelle et architecturale, méritent l'octroi d'un statut de protection.

3.2 Résultat de l'analyse

3.2.1 Les tracés fondateurs d'intérêt patrimonial

Le Vieux-Montréal

Malgré les changements importants que connaît le Vieux-Montréal au cours des années, la trame urbaine du Vieux Montréal demeure encore aujourd'hui l'un des témoins les plus anciens de l'organisation urbaine de Montréal. Elle est conçue au XVII^e siècle par le sulpicien Dollier de Casson qui s'appuie sur le réseau initial des rues et chemins déjà existants qu'il restructure. Pour ces raisons, toutes les rues comprises dans

l'arrondissement historique de Montréal, (Vieux-Montréal) sont considérées comme étant des tracés fondateurs d'intérêt patrimonial.

Le chemin de Côte-des-Neiges et la rue Guy

Les sulpiciens, seigneurs de l'île, établissent en 1675 une mission destinée aux amérindiens sur le flanc sud-ouest de la montagne. Au delà du domaine des sulpiciens, se trouve un sentier longeant un ruisseau. Le chemin de la Côte-des-Neiges est tracé à l'endroit du ruisseau qui coulait entre deux des collines du Mont-Royal et qui conduit au village de la Côte-des-Neiges, créé le 25 août 1862.

La section sud de la rue Guy (anciennement chemin Prévost) est ouverte en 1817 à travers une terre appartenant à Étienne Guy. Elle constitue alors le lien entre les faubourgs Saint-Joseph et Saint-Antoine.

La rue Notre-Dame

La rue Notre-Dame est ouverte en 1672 sur la crête du coteau. Son nom tient de celui de la patronne de la ville à qui est également dédiée l'église paroissiale. Pendant les XVII^e et XVIII^e siècles, cette rue est la voie réservée à l'administration religieuse puis ensuite, à l'administration civile. Lorsque les fortifications sont démolies et que la citadelle est nivelée entre 1801-1819, les rues Saint-Joseph, dans le faubourg des Récollets et la rue Sainte-Marie, dans le faubourg Québec (faubourg Sainte-Marie), deviennent les prolongements naturels de la grande rue de Montréal. La rue Notre-Dame, qui traverse maintenant presque toute l'île, s'est développée vers l'est en longeant le chemin du Roy qui mène à Longue Pointe, à Pointe aux Trembles, puis à Québec.

Le boulevard Saint-Laurent

Le boulevard Saint-Laurent porte l'empreinte de toutes les périodes historiques du développement de Montréal. Entre 1700 et 1717, le chemin de Saint-Laurent menant vers la côte Saint-Laurent est ouvert et devient l'une des principales voies de communications vers les peuplements agricoles situés plus au nord de l'île. Le faubourg Saint-Laurent se développe le long de ce chemin qui est bien situé et qui bénéficie en 1732 de l'ouverture de la porte Saint-Laurent, la seule porte donnant sur le flanc nord des fortifications érigées entre 1717 et 1744.

Graduellement, la voie de passage qu'était le chemin Saint-Laurent devient un espace de transformation artisanale puis industrielle. Son importance culturelle est telle que le gouvernement fédéral lui a accordé le titre de « corridor historique national » sur les six kilomètres qui séparent le fleuve de la rue Jean-Talon.

La rue Wellington

Le chemin de la rivière Saint-Pierre (maintenant la rue Wellington), par la suite nommé le chemin de Lachine, est clairement identifiable sur le *Plan de la ville et cité de Montréal* de Louis Charland datant de 1801. Il constitue, avec le chemin Saint-Joseph (aujourd'hui la rue Notre-Dame), l'une des deux routes de terre que les coureurs des bois pouvaient emprunter à l'endroit où les rapides les obligeaient à interrompre leur voyage en canot.

L'avenue Papineau

Cette route d'abord privée, est ouverte avant 1810 et connaît plusieurs appellations avant de porter officiellement le nom d'avenue Papineau en 1890. Le chemin Papineau menait à la Côte-de-la-Visitation (aujourd'hui boulevard Rosemont) où sont situées les carrières de pierre.

3.2.2 Le cadre bâti d'intérêt patrimonial

a. Les secteurs de valeur patrimoniale exceptionnelle

24. E.1 Le parc du Mont-Royal

Le parc du Mont-Royal est situé sur l'un des trois sommets composant la colline montérégienne formant le mont Royal. « La montagne » est sans aucun doute un aspect important de l'identité paysagère et symbolique de Montréal et le parc est une de ses composantes essentielles. Le secteur du parc du Mont-Royal est un site naturel exceptionnel possédant quelques bâtiments qui s'y sont implantés de façon libre. Il fait partie de l'arrondissement naturel et de l'arrondissement historique du Mont-Royal. C'est l'architecte paysagiste américain Frederick Law Olmsted qui est choisis en 1874 pour concevoir le parc. Inauguré en 1876, ses aménagements se réalisent sur plusieurs années et le plan d'Olmsted n'est que, partiellement, réalisé.

On retrouve plusieurs éléments d'intérêt dans ce secteur dont la maison Hosea-Bonen-Smith construite en 1858, la croix érigée en 1924 par la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal et le chalet actuel qui est construit en 1931-1932, selon les plans d'Aristide Beaugrand-Champagne. De son côté, le lac aux Castors est creusé entre 1937 et 1938 selon les plans conçus par l'architecte de paysage Frederick Todd et son pavillon d'accueil de facture moderne est réalisé en 1955-1958 par Hazen Sise et Guy Desbarats.

En 1958, les travaux de construction de la voie Camilien-Houde sur la route panoramique suivant l'ancienne ligne de tramway rendent finalement le parc accessible aux automobiles.

Le secteur se prolonge jusqu'à la limite de l'arrondissement Ville-Marie soit jusqu'à l'avenue de l'Esplanade. C'est à cet endroit qu'on retrouve le monument de Georges-Étienne-Cartier, œuvre exécutée en 1914, par le sculpteur Georges William Hill et ses associés. On y retrouve aussi le Central d'alarme du Service d'incendie de J.-E. Blanchard construit en 1930-1931 ainsi qu'un kiosque à musique.

24.E.2 Trafalgar

Cette zone presque exclusivement résidentielle est enclavée dans une dépression et s'étend de part et d'autre du chemin de la Côte-des-Neiges. Elle connaît un développement plutôt tardif et c'est avec la venue du tramway de la Côte-des-Neiges en 1906 que le développement du secteur connaît un premier bond.

Par la suite, entre 1930 et 1960, de petits ensembles résidentiels sont construits autour du chemin de la Côte-des-Neiges. Cette zone est maintenant comprise dans le site historique du Mont-Royal.

L'îlot compris entre le chemin McDougall (ancien tracé du tramway) et le chemin de la Côte-des-Neiges est composé de deux grands bâtiments isolés construits en 1929 de type conciergerie (le Trafalgar et le Gleneagles) ainsi que d'anciennes maisons d'inspiration classique au centre. Cet îlot, qui se caractérise par une volumétrie complexe, est maintenant reconnu au niveau provincial. Il est exceptionnel en raison de la grande qualité architecturale des édifices qui s'y retrouvent ainsi que de la grande cohérence visuelle qu'il présente.

Un peu plus au nord, le secteur s'est développé à l'aide de projets d'ensemble résidentiels qui se sont construits à partir des années 1920. On y retrouve des maisons unifamiliales jumelées et des immeubles multifamiliaux regroupés en petits ensembles cohérents.

Du côté ouest, on retrouve le secteur de l'avenue Highland qui est composé de quelques rues à l'allure presque villageoise qui s'est développé vers 1906 tandis que le reste du secteur s'est développé progressivement entre 1925 et 1989. Ce secteur est le prolongement naturel de Westmount tant par la trame des rues que par la volumétrie et l'implantation des constructions.

À l'est du chemin de la Côte-des-Neiges, les bâtiments construits sur le chemin Hill Park et Hill Park Circle forment une enclave résidentielle développée à partir de 1930 dans le parc du Mont-Royal. L'implantation des constructions à l'origine suivait un principe qui laissait une grande place au milieu naturel. Juste à l'ouest sur le croissant Blueridge, on retrouve plusieurs conciergeries de quatre à cinq étages à la composition symétrique construites entre 1920 et 1930.

24.E.3 L'Hôpital général

Ce secteur, situé dans le flanc sud de la montagne est composé de méga-îlots de formes et de dimensions variées suivant les rues qui elles sont tracées selon la topographie du site. L'hôpital général de Montréal est un élément très présent du paysage montréalais. On retrouve, sur le site de l'hôpital, deux exemples d'anciens bâtiments résidentiels d'intérêt. Il s'agit de la maison J. Henry-Birks construite en 1898 d'après les plans d'Edward Maxwell et de l'ancienne résidence située au 1597 de l'avenue des Pins Ouest. À l'extrémité nord-est du secteur se retrouve un autre établissement hospitalier d'intérêt soit l'hôpital Shriners pour enfants.

On retrouve dans l'îlot situé entre le chemin de la Côte-des-Neiges et l'avenue Docteur-Penfield, une grande uniformité dans la composition et l'ornementation des bâtiments jumelés. La maison contiguë, aujourd'hui subdivisée en logements est l'un des types architecturaux dominants, principalement sur la parcelle donnant sur l'avenue des Pins Ouest. Ce secteur développé entre 1850 et 1915 se détache du mille carré doré, situé plus à l'est, principalement à cause de la densité de son paysage bâti. La maison David R.-Brown, érigée en 1912 et située au 1570, avenue des Pins est un autre bâtiment d'intérêt du secteur.

24.E.4 Le Fort de la Montagne

Ce site est riche en histoire : l'ensemble du domaine a reçu le statut de site historique classé par le gouvernement provincial et de lieu historique national par le gouvernement fédéral. On y retrouve les tours est et ouest (bâtiments historiques classés au provincial), vestiges d'une structure plus ancienne qui faisait partie du fort de la montagne.

Par la suite, la première partie du domaine des sulpiciens à se développer correspond aux propriétés du Collège de Montréal et du Grand Séminaire de Montréal. Adjacent au Grand Séminaire de Montréal, érigé en 1854 selon les plans de l'architecte John Ostell, se trouve le Collège de Montréal conçu par l'architecte Henri-Maurice Perreault et construit entre 1867 et 1871.

Le pensionnat du Sacré-Cœur, situé au 3635, avenue Atwater et érigé en 1928 selon les dessins de David Jerome Spence, figure aussi comme bâtiment conventuel d'intérêt. Finalement, on peut joindre à cette unité de paysage, les propriétés des sœurs de la Congrégation de Notre-Dame situées au sud de la rue Sherbrooke, de part et d'autre de la rue Atwater ; incluant l'école normale Jacques-Cartier conçu par J.-Omer Marchand et érigée en 1913 ainsi qu'une partie de la maison-mère (classée site historique), occupée aujourd'hui par le collège Dawson et située en partie dans l'arrondissement Westmount.

24.E.5 L'avenue Atwater

L'ancien couvent des Petites Filles de Saint-Joseph, situé au 2333, rue Sherbrooke Ouest et érigé en 1910 selon les plans de Alfred-Hector Lapierre, est un bel exemple d'architecture conventuelle de facture classique. Sur l'avenue Atwater, au nord de l'ancien couvent, on retrouve principalement de grands bâtiments isolés de type conciergeries.

De l'autre côté, on retrouve principalement des maisons unifamiliales en rangée et jumelées ainsi que quelques maisons isolées, généralement situées aux intersections. Le secteur a conservé sa vocation résidentielle et on y trouve de nombreux arbres matures.

24.E.6 Le Séminaire de philosophie

Cette zone comprend deux secteurs qui faisaient partie du domaine des Prêtres de Saint-Sulpice. Il s'agit du terrain du Séminaire de philosophie, actuellement occupé par le Collège Marianopolis et de la ferme Sous les Noyers, aujourd'hui recyclée en habitation et de la partie du territoire située au pourtour du séminaire.

Le bâtiment du séminaire de philosophie est un imposant immeuble d'inspiration classique conçu, par les architectes Maurice Perrault, Albert Mesnard et Joseph Venne entre 1891 et 1894.

Le territoire qui entoure le séminaire, est loti au cours des années 1920 d'après le plan d'ensemble de L.E. Schlemm qui chevauchait les villes de Montréal et de Westmount. Les résidences sont construites le long de rues sinueuses, entre 1926 et 1930, selon les

plans des architectes Shorey et Ritchie. La typologie dominante de la partie sud du secteur est le bâtiment bifamilial jumelé tandis qu'on retrouve principalement dans la portion nord, des résidences unifamiliales de type villa.

24.E.7 Le Village Lincoln

En 1842, lorsque John Ostell conçoit un plan directeur de la ville orientant le développement urbain vers le nord-ouest, le prolongement des rues Sainte-Catherine et Sherbrooke est proposé permettant ensuite le développement du secteur. Vers 1880, les rues Chomedey et Lambert-Closse (autrefois Closse) sont percées et la rue Saint-Luc (qui deviendra le boulevard De Maisonneuve) est prolongée à l'ouest de la rue Saint-Marc. À ce moment, les terrains sont lotis et quelques maisons en rangées sont construites. Deux bons exemples de l'architecture de cette époque subsistent encore sur la rue Chomedey. La plupart des lots sont construits entre 1890 et 1929. Les six maisons en rangée portant les numéros civiques 1419 à 1441 ont été construites en 1889-1890 par l'architecte Robert Findlay qui est reconnu pour avoir dessiné les plans de grands édifices tels que la bibliothèque et l'hôtel de ville de Westmount ainsi que l'édifice de la Sun Life dans le Vieux-Montréal et l'usine Imperial Tobacco. Ces édifices ont très peu changé depuis leur construction.

Même si le territoire est très dense, la présence de plusieurs maisons d'intérêt patrimonial ainsi que de belles rangées de maisons traditionnelles rendent le secteur exceptionnel.

24.E.8 Sainte-Catherine entre Guy et Atwater

Même si c'est le prolongement de la rue Sainte-Catherine qui ouvre la voie au développement du secteur, c'est avant tout l'arrivée des Sœurs Grises en 1869 qui stimule vraiment le développement résidentiel du quartier. Entre 1870 et 1880, toutes les rues du secteur étant ouvertes, la construction domiciliaire bat son plein des deux côtés de la rue Sainte-Catherine. C'est à ce moment que l'église méthodiste Douglas est bâtie au coin de la rue Chomedey. Ce territoire a d'ailleurs, conservé son caractère résidentiel (à l'exception du premier Forum) jusqu'aux années 1920. Au début du XX^e siècle, le secteur devient graduellement un quartier commercial. Le rez-de-chaussée de plusieurs de ces maisons en rangées est alors transformé en commerces, les étages deviennent des bureaux et de nombreux garages sont alors construits sur cette partie de la rue. Des succursales bancaires, des édifices à bureaux et publics ainsi que des bâtiments industriels s'installent alors dans le secteur.

La vocation résidentielle du secteur laisse place à une diversité de fonctions commerciale, d'affaire et de divertissement. La Banque de Toronto construite en 1925 est un bon témoin de l'architecture de cette époque. À partir des années 1950, de nombreuses modifications et des nouvelles constructions ont modifié le visage du quartier, mais la présence de nombreux bâtiments d'intérêt patrimonial ainsi que la vitalité commerciale du secteur en font une zone particulièrement intéressante.

24.E.9 Le Village Shaughnessy

Outre l'Hôpital général pour enfants de Montréal (1912) situé à l'extrémité ouest du secteur et le Centre Canadien d'Architecture, il s'agit principalement d'un quartier résidentiel. Au XIX^e siècle, quelques grandes demeures bourgeoises de type villas se

sont construites sur le boulevard René-Lévesque (autrefois la rue Dorchester). La maison Shaughnessy, qui a été restaurée avec soin et intégrée au complexe du Centre canadien d'architecture vers la fin des années 1980 est l'une des grandes demeures bourgeoises de l'époque.

Entre 1870 et 1910, de nombreuses maisons unifamiliales en rangée destinées à la classe moyenne ont été construites sur les rues avoisinantes, ce sont généralement des maisons de deux étages et demi, avec un revêtement de pierre ou parfois de brique sur la façade principale. La plupart d'entre elles sont d'inspiration Second empire. On retrouve aussi dans le secteur, de bons exemples de maisons de rapports, construites dans les années 1920.

24.E.10 Le couvent des Sœurs Grises

Ce secteur est constitué d'un des plus importants ensembles conventuels de Montréal. Il est composé du couvent des Sœurs Grises, de l'aile Saint-Mathieu ainsi que de la chapelle de l'Invention-de-la-Sainte-Croix. C'est l'architecte Victor Bourgeau qui est le concepteur de cet ensemble qui se réalise entre 1869 et 1888. Les architectes Perrault et Mesnard ont de leur côté, réalisé les plans du clocher construit en 1890. La chapelle est classée monument historique en novembre 1974 et l'ensemble est déclaré site historique en janvier 1976.

24.E.11 Rue du Souvenir

Ce petit secteur, situé immédiatement au sud du boulevard René-Lévesque comprend les rues du Souvenir, Hawarden et une partie de la rue Lambert-Closse. Il s'agit en fait de la limite sud du domaine des sulpiciens. Entre 1890 et 1906, l'avenue Pacific, la rue du Souvenir, la rue Hawarden ainsi que la rue Atwater (qui devient la limite ouest de la ville) sont ouvertes et de nouvelles maisons en rangée de deux étages en pierre couronnées de fausses mansardes, s'inspirant du style Second Empire, sont érigées. Le secteur résidentiel est relativement homogène et la végétation est un élément important du caractère du secteur. L'ensemble constitue une enclave isolée du reste de la ville par la rue Atwater, le boulevard René-Lévesque et les voies ferrées. L'échelle générale du secteur a été maintenue jusqu'à maintenant.

24.E.12 Le haut de la falaise

L'aménagement du Jardin des sculptures face au Centre Canadien d'Architecture rappelle l'histoire de ce secteur qui comporte plusieurs bâtiments d'intérêt patrimonial.

Du côté est, on retrouve l'Asile des vieillards des Petites Sœurs des pauvres construit en 1892-1893 selon les plans de Casimir St-Jean et aujourd'hui occupé par des bureaux. L'aile est de la chapelle est ajoutée entre 1907 et 1912 et l'aile ouest est prolongée vers le nord en 1949-1950. La façade principale de l'ensemble donnait originalement sur la rue des Seigneurs qui était située au sud et qui est aujourd'hui disparue. L'arrière de l'ensemble devient visible à partir du boulevard René-Lévesque (autrefois rue Dorchester) lorsque la série de maisons en rangées à laquelle il s'adossait est démolie afin d'élargir la rue Dorchester et de la transformer en boulevard en 1954-1955.

De l'autre côté de l'Esplanade Cormier, se retrouve la chapelle Saint-François construite en 1893 selon les plans des architectes Jean-Baptiste Resther et Fils. Le couvent Saint-Joseph ou monastère des Franciscains est bâti en plusieurs étapes. On retrouve aussi dans ce secteur, deux très belles résidences bourgeoises du XIX^e siècle. Il s'agit de la maison Masson (1850-51, modifiée en 1870) et de la maison F. T.-Judah (1874-75). Le retrait sur rue de ces deux résidences offre une perspective dégagée peu commune et intéressante. La maison Masson est dotée d'un très bel exemple de décor extérieur avec ses arbres, son jardin et ses grilles en fer forgé.

24.E.13 Le secteur Guy-Drummond nord (entre Sherbrooke et Sainte-Catherine)

C'est vers 1870 et 1880 que ce secteur commence vraiment à se développer. On retrouve dans cette zone plusieurs bâtiments résidentiels en rangée revêtus de pierre calcaire de Montréal ou de grès rouge ou brun et construits au tournant du XX^e siècle. L'îlot compris entre les rues de la Montagne et Drummond avec ses lots plus larges accueille de son côté plusieurs grandes résidences isolées. Vers 1910, plusieurs immeubles à logements bâtis autour d'une cour intérieure ou s'inscrivant en continuité avec les maisons en rangées sont construits. À partir de 1930, le secteur commence à accueillir des commerces et des industries légères. Un changement majeur se produit ensuite avec le percement du boulevard De Maisonneuve à travers les rangées de maisons existantes ainsi que son élargissement vers 1960. Un changement de fonction s'ensuit et les bâtiments se transforment en locaux commerciaux. Les rues nord-sud ont toutefois conservé un caractère architectural, une échelle et un charme propices aux activités touristiques.

Dans ce secteur, plusieurs bâtiments exceptionnels se distinguent de l'ensemble. On y retrouve entre autres deux monuments historiques soit : le Bishop's Court Apartments, immeuble conçu en 1904 par les architectes Saxe et Archibald et maintenant utilisé comme bureaux par l'université Concordia et la maison George Stephen (aujourd'hui le Mount Stephen Club) construit entre 1880 et 1883 d'après les plans de l'architecte William Tutin Thomas.

24.E.14 La rue Sainte-Catherine entre les rues Stanley et Guy

Le secteur de la rue Sainte-Catherine entre Guy et Stanley, incluant quelques îlots sur la rue Drummond, commence à se développer à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle. Au départ, quelques maisons isolées ainsi que quelques maisons en rangée sont construites. Un nouveau noyau religieux se crée en 1864 avec la construction de l'église St. James the Apostle et de son presbytère. Vers 1870-1880, plusieurs séries de maisons en rangées sont construites. On retrouve aujourd'hui quelques anciennes résidences de cette époque maintenant transformées en commerces et en bureaux sur la rue Sainte-Catherine à l'angle sud-ouest de la rue de la Montagne ainsi qu'une autre série du côté sud de la rue entre les rues de la Montagne et Drummond.

Vers la fin du XIX^e siècle, les premiers commerces – dont le magasin Ogilvy en 1895 –, s'installent dans ce secteur. Une deuxième phase de construction d'édifices commerciaux apparaît entre 1907 et 1930. De nombreux édifices commerciaux, des succursales bancaires et des immeubles à bureaux de hauteurs variées voient le jour. Vers 1920, des bâtiments industriels et commerciaux beaucoup plus sobres et d'inspiration fonctionnaliste s'installent sur la rue.

24.E.15 De la rue Montagne et René-Lévesque

Ce secteur qui possède aujourd'hui une vocation commerciale, porte en lui les témoins de son passé résidentiel. On y retrouve des rangées de maisons ainsi que quelques résidences isolées construites au XIX^e siècle, principalement sur les rues Bishop, Mackay, Guy et de la Montagne. L'académie Bourget érigée en 1914 sur la rue de la Montagne possède de son côté, plusieurs caractéristiques architecturales d'inspiration Beaux-Arts.

24.E.16 Îlot Overdale

Le secteur de l'îlot Overdale est un peu isolé du reste de la trame urbaine et possède plusieurs caractéristiques exceptionnelles. Des ensembles de maisons sur les rues Argyle et Mackay sont particulièrement intéressants. D'autre part, le paysage de la rue avec ses arbres et ses jardins ainsi que la dénivellation au-delà du chemin de fer ajoutent au caractère intimiste de la zone. On retrouve aussi de beaux exemples d'architecture industrielle sur la rue Lucien L'Allier. C'est aussi à cet endroit que se trouve la maison Louis-Hippolyte-Lafontaine. Ce monument historique cité, qui a été habité par Louis-Hippolyte Lafontaine alors qu'il était premier ministre du Canada-Uni, a été attaqué lors des événements qui ont entouré l'incendie du parlement en 1849. Des traces de balles sont d'ailleurs encore visibles sur la pierre qui recouvre la façade de l'édifice.

24. E.17 Secteur Lusignan et Versailles

Cette petite zone située à proximité de l'autoroute Ville-Marie et des voies élevées, était jusqu'à récemment, plutôt isolée du tissu urbain environnant. On y retrouve plusieurs ensembles de maisons en rangée de l'époque victorienne encore très bien conservés. La dénivellation de la rue ajoute au charme de ce petit secteur ancien adjacent aux nouvelles zones de développement résidentiel.

24. E.18 Le Square Dorchester et la Place du Canada

Le square Dorchester et la place du Canada (auparavant square Dominion), ainsi que les bâtiments qui l'entourent forment un ensemble d'intérêt patrimonial régional, sinon national.

Les bâtiments qui entourent cette place sont pratiquement tous exceptionnels et méritent d'être protégés. On retrouve dans ce secteur : la gare Windsor (1887-1913), la cathédrale Marie-Reine-du-Monde (1870-1878), l'église anglicane St.George (1869-1870), l'édifice de la Sun Life (1914-1931), l'hôtel Windsor (1876-1923), le Dominion Square Building (1928), le bureau de poste central (1935) et l'édifice Bagg (1911). De plus, quelques bâtiments contemporains tels le Château Champlain, l'édifice de la Laurentienne et la tour de la Banque Canadienne Impériale de Commerce sont des éléments importants du patrimoine moderne qui s'ajoutent aux édifices plus anciens d'intérêt patrimonial.

L'aménagement paysager du square Dominion débute en 1870 sur l'emplacement des cimetières juifs et catholiques. Au cours des années, de nombreux monuments tels : le monument à la gloire de Lord Strathcona en 1907, le Cénothaphe en 1924, la statue de Robert Burns en 1930, la statue de Wilfrid Laurier en 1953 et la sculpture d'Henry Moore

en 1964, viennent peupler le square. En 1953, l'élargissement du boulevard René-Lévesque (auparavant Dorchester) coupe l'espace en deux et sépare la Place du Canada du Square Dorchester.

24. E.19 La rue Sainte-Catherine de Stanley à la Place Phillips

Le square Phillips, situé sur des terrains cédés à la Ville par Alfred Phillips en 1841, est à l'origine aménagé comme un jardin à la française avec des allées bien découpées. Ses abords se développent après la mise en œuvre du plan directeur conçu par John Ostell en 1842. Celui-ci oriente le développement urbain vers le nord-ouest et propose le prolongement de plusieurs artères dont les rues Sainte-Catherine et Sherbrooke.

Quelques édifices institutionnels dont la cathédrale anglicane Christ Church (1856) s'ajoutent aux résidences bourgeoises construites dans ce secteur. Vers 1890, la ville s'étend et les commerçants quittent le Vieux-Montréal et s'installent aux abords de la rue Sainte-Catherine Ouest. De grands magasins à rayons sont alors construits : Henry Morgan and Co. (1890-1891, actuellement La Baie d'Hudson), Birks (1894), Eaton (1925-1927), Simpson (1929-1931). Entre 1890 et 1929, des succursales bancaires et plusieurs édifices à bureaux sont érigés le long de la rue Sainte-Catherine.

Aujourd'hui, la vocation résidentielle du secteur est presque complètement disparue et cette section de la rue Sainte-Catherine Ouest devient l'une des principales artères commerciales de la ville tout en ayant conservé de nombreux édifices d'intérêt patrimonial.

24. E.20 La rue Sainte-Catherine de la Place Phillips à Jeanne Mance

Ce tronçon de la rue Sainte-Catherine s'est développé un peu plus tôt que la zone adjacente située à l'ouest. Après la démolition des fortifications, qui a lieu de 1804 à 1817, les rues Sainte-Catherine, De Bleury et Saint-Alexandre sont percées et le lotissement débute. Le développement résidentiel s'accélère vers 1830 avec le percement des rues Aylmer, Mayor, City Concillors et De Maisonneuve (alors appelée Berthelet). Les îlots sont de formes et de dimensions irrégulières et ne comportent pas de ruelles. Les édifices de culte de cette époque demeurent les témoins du passé résidentiel de ce secteur. L'église du Gesù est construite en 1864 tandis que l'église méthodiste St.James d'influence néo-gothique, est érigée en 1887-1888. Ce monument classé, voit en 1926 sa façade avant cachée par un immeuble commercial.

À la fin du XIX^e siècle, la rue Sainte-Catherine subit d'importantes transformations lorsque les maisons sont remplacées par des bâtiments commerciaux et industriels. Le phénomène s'étend ensuite aux autres rues du secteur en accueillant ce qui deviendra le noyau de l'industrie de la fourrure, dont la rue Mayor constitue l'axe principal. De nombreux magasins, succursales bancaires, immeubles à bureaux et théâtres sont ensuite construits. L'édifice Belgo conçu en 1912 par les architectes Finlay et Spence est un bel exemple de bâtiment multifonctionnel du début du XX^e siècle. Il abrite aujourd'hui des commerces, des bureaux et des galeries d'art.

24. E.21 Les rues Jeanne-Mance et Saint-Urbain au sud de Sherbrooke

Cette zone comprend quelques-uns des plus intéressants témoins de l'architecture résidentielle de la fin du XIX^e siècle du centre-ville de Montréal. Les maisons de la rue Jeanne-Mance construites de 1886 à 1897 – dont les façades ont été classées en 1975 – ainsi que quelques ensembles résidentiels sur la rue Saint-Urbain et de Bleury, en sont de beaux exemples. L'Institut de technologie de Montréal (actuellement le Pavillon des Arts de l'UQAM) est construit en 1909-1910 selon les plans des architectes Saxe et Archibald. Cet édifice remarquable avec sa façade monumentale sur la rue Sherbrooke est la première école de sciences appliquées à Montréal. Deux autres édifices intéressants se retrouvent à l'angle de la rue Saint-Urbain et de l'avenue Président Kennedy. Il s'agit de l'église St. John the Evangelist conçu par les architectes Darling et Thomas (1877-79) et de l'édifice Bell, conçu par l'architecte Carmichael (1915-1923).

24.E.22 Beaver Hall, Paper Hill

C'est vers les années 1840 que le secteur commence réellement à se développer avec l'aménagement de lots de formes et de dimensions régulières. L'église St. Patrick qui constitue le cœur de cette zone est construite en 1843-1847. De nombreuses maisons contiguës ainsi que des bâtiments institutionnels sont érigés au cours des décennies suivantes afin de desservir la population catholique d'origine irlandaise. On y retrouve outre l'église St. Patrick, l'école St. Patrick's Academy, les vestiges d'un centre d'accueil et la maison William-Dow (Engineer's Club).

Au début du XX^e siècle, le secteur devient un noyau de l'industrie de l'imprimerie à Montréal d'où l'appellation de Paper Hill. Des bâtiments d'au moins cinq étages, souvent revêtus de brique remplacent les habitations. La papeterie J. C. Wilson, l'édifice Southam, le Desbarats' Building construit pour le journal The Gazette et le Unity Building démontrent la transformation du secteur. L'édifice Read ainsi que l'édifice Crane sont eux aussi, des bâtiments dont il faut reconnaître l'intérêt patrimonial

24. E.23 Le secteur de la gare Centrale et de la Place Ville-Marie

Ce secteur est le siège d'une architecture urbaine de facture moderniste intimement liée aux réseaux des transports. D'une part, on y retrouve la gare Centrale construite entre 1938 et 1943 et desservie par un tunnel et un viaduc. D'autre part, l'hôtel Reine-Elizabeth, érigé en 1957-1958, est l'un des premiers éléments d'importance construits autour de la gare. Ce dernier, avec son lien intérieur menant directement à la salle des pas perdus de la gare est le premier segment du réseau piétonnier souterrain de Montréal. Juste au nord, la Place Ville-Marie, avec son édifice cruciforme érigé entre 1959 et 1962 par la firme Leoh Ming Pei et associés et la firme Affleck, Dimakopoulos, Lebensold, Michaud et Sise, est un icône de l'architecture montréalaise. Elle a été, jusqu'à la construction de la Tour de la Bourse, le bâtiment le plus élevé du Canada.

24.E.24 Le complexe Desjardins et la Place des Arts

Cette zone comprend trois éléments importants du patrimoine moderne à Montréal soit : la Place des arts, le complexe Guy-Favreau et la Place Desjardins. On y retrouve aussi à l'extrémité ouest de la rue De La Gauchetière, désormais scindée en deux par le complexe Guy-Favreau, deux immeubles classés. Il s'agit de l'église (1834) et son presbytère qui deviendra l'église de la Mission catholique chinoise ainsi que du

patronage Saint-Vincent-de-Paul construit en 1893. Elle comprend aussi quelques rangées d'habitations relativement intactes sur la rue de la Gauchetière et sur la rue Anderson.

24.E.25 Griffintown

Ce secteur comprend la zone située entre la rue McGill et l'autoroute Bonaventure de part et d'autre de la rue William. Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, ce territoire est essentiellement agricole et on y retrouve quelques habitations de bois et boutiques d'artisans. Après la démolition des fortifications entre 1804 et 1817, ce secteur commence à s'urbaniser, puis il devient densément peuplé par une population ouvrière. La maison Bagg, les entrepôts Buchanan et Penn sont d'excellents exemples de l'architecture de la première moitié du XIX^e siècle.

À partir du milieu du XIX^e siècle, les habitations commencent à être remplacées par des industries dont plusieurs fonderies et des entrepôts. La fermeture du Collège de Montréal en 1859 et l'établissement d'un marché au foin entre les rues William et King, témoignent de ce changement de fonction.

Ensuite, le secteur s'industrialise densément en raison de la proximité du fleuve Saint-Laurent, du canal de Lachine et des chemins de fer et prospère jusqu'à la crise de 1929. La région traverse ensuite une période difficile. Plusieurs industries ferment leurs portes et la plupart des résidents s'établissent ailleurs. La construction de la voie élevée du Canadien National en 1933 et la réalisation de l'autoroute Bonaventure en 1965 contribuent à la coupure entre ce secteur et les zones adjacentes. Cette zone bénéficie aujourd'hui d'un second souffle alors que plusieurs immeubles industriels sont recyclés et de nouveaux édifices sont construits. La réouverture du canal de Lachine ainsi que la réalisation de la Cité du multimédia favorisent aujourd'hui la restructuration du secteur et la mixité des fonctions.

24.E.26 L'Hôpital Royal Victoria

Ce secteur situé sur le flanc sud du Mont-Royal est constitué du vaste complexe de l'Hôpital Royal Victoria et de plusieurs édifices de l'Université McGill dont les résidences d'étudiants, le complexe sportif ainsi que le Strathcona Medical Building. Il s'agit d'une enclave dans le paysage naturel de la montagne qui est entièrement comprise dans le site historique et naturel du Mont-Royal.

Le principal ensemble architectural de cette zone, l'hôpital Royal Victoria est construit à flanc de montagne. Le pavillon central est construit en 1893 selon les plans de l'architecte britannique H. Saxon Snell qui s'inspire de la « Royal Infirmary » d'Edimbourg et du château Fyvie. Depuis un siècle, de nouveaux pavillons de sont graduellement ajoutés au complexe original. On retrouve dans ce secteur de nombreux bâtiments d'intérêt patrimonial dont le Strathcona Medical Building, la maison Hugh Allan et le pavillon Hershey de l'hôpital Royal Victoria qui a reçu le statut de lieu historique national au niveau fédéral.

24. E.27 Campus McGill

Ce secteur couvre en grande partie le cœur du campus universitaire, la station de pompage McTavish et le vaste terrain qui couvre le réservoir. Il est compris à l'intérieur de l'arrondissement historique et naturel du mont Royal.

C'est vers 1856 que l'université McGill, prend vraiment son essor. Le premier pavillon, le Art Building, (John Ostell, 1839-1843) est agrandi en 1861. L'université grandit et plusieurs pavillons sont construits entre 1880 et 1930. Les principaux édifices sont implantés autour d'un aménagement paysager classique et symétrique composé d'une allée monumentale centrale qui prolonge la perspective de l'avenue McGill College.

On retrouve dans cette zone de nombreux bâtiments spécialisés d'inspiration allant du néoclassique à l'éclectisme victorien et au modernisme. Les bâtiments les plus anciens se démarquent par leur volumétrie articulée tandis que les bâtiments récents sont plus monolithiques. Le campus de l'Université McGill, est un site exceptionnel doté d'espaces verts magnifiques qui créent un lien entre le centre-ville et la montagne et où l'on retrouve une grande variété d'éléments architecturaux intéressants.

24. E.28 Le croissant Redpath

Cette zone est incluse dans l'arrondissement naturel et historique du Mont-Royal. Elle a connu une seule phase d'édification au cours des années 1920 et 1930 et possède une très grande cohérence stylistique ainsi qu'une forte homogénéité. Enclavé dans la montagne, le secteur est caractérisé par la présence de nombreux arbres matures, par le tracé en cul-de-sac de la rue et par le maintien de l'occupation résidentielle originale. On y retrouve principalement des vastes résidences bourgeoises d'inspiration anglaise. La plupart de ces résidences ont une hauteur de trois étages, possèdent un toit à deux versants et leurs façades sont recouvertes de brique d'argile ou de pierre.

24.E.29 Le mille carré doré

Ce secteur résidentiel qui est compris à l'intérieur de l'arrondissement historique et naturel du Mont-Royal est urbanisé entre 1860 et 1935. C'est un quartier de résidences bourgeoises souvent entourées de jardins et de dépendances. Ce quartier demeure relativement homogène et il est particulièrement intéressant tant à cause de la qualité architecturale des bâtiments qui le composent que par le dégagement qu'il assure à la montagne. On y retrouve un grand nombre de demeures bourgeoises exceptionnelles dont certaines sont classées monuments historiques. On y voit notamment des résidences unifamiliales isolées, de luxueuses maisons en rangées et de riches immeubles à logements. Certaines des villas de ce secteur sont aujourd'hui transformées en bureaux, ambassades, consulats et délégations commerciales. Cette zone est caractérisé par la présence de bâtiments d'influence française et anglaise.

24.E.30 Le mille carré doré sud

Ce secteur est constitué de la portion sud du mille carré doré et ne fait pas partie de l'arrondissement historique et naturel du Mont-Royal. Le niveau d'homogénéité est un peu moindre à celui qu'on retrouve dans le secteur situé au nord de la rue Sherbrooke mais les caractéristiques générales de la zone sont sensiblement les mêmes que le secteur 24.E.29.

24.E.31 Les Impasses

Ce secteur est composé de maisons unifamiliales, construites de 1900 jusqu'à la fin des années 1920. Il s'agit d'une série d'ensembles de maisons construites sur de grands terrains découpés originalement pour recevoir des villas. Chacun des ensembles est composé de bâtiments unifamiliaux contigus organisés autour d'une cour ou d'une voie piétonne. Cet agencement de bâtiments de deux ou trois étages regroupés autour d'impasses ou de jardins semi-privés donnent à la rue un caractère particulièrement intéressant.

Les rues Summerhill, Seaforth et Selkirk dont l'organisation spatiale se rapproche de celle des rues Redpath, Simpson et de l'avenue du Musée, sont bordées d'immeubles plus anciens d'une qualité remarquable. Un développement plus récent, près de la rue du Docteur Penfield, est lui aussi basé sur le principe d'un accès aux résidences par une voie semi-privée. Le secteur est relativement homogène bien que l'on y retrouve quelques conciergeries et quelques tours d'habitations.

24. E.32 Les terres Redpath sud

Cette zone située au sud de l'avenue du Docteur-Penfield correspond à la portion sud du domaine de François DesRivières, vendue à John Redpath vers 1830. Entre 1840 et 1860, elle connaît une première phase d'édification et de nombreuses villas y sont construites. À partir de 1950, elle subit d'importantes transformations avec la construction de plusieurs conciergeries et de tours d'habitation. On y trouve de beaux exemples de résidences somptueuses principalement sur la rue de la Montagne et sur l'avenue du Musée. La maison Charles-Colquhoun Ballantyne et la maison Marie E. C. Boyer sont situées dans ce secteur. L'imposante résidence Joseph-Marcelin Wilson qui combine des influences stylistiques française et anglaise est érigée en 1910 sur l'avenue du Musée.

24. E.33 Le domaine McTavish:

Ce secteur d'intérêt situé entre l'avenue du Docteur-Penfield et la rue Sherbrooke se développe principalement entre 1879 et 1900, après l'ouverture au nord de la rue Sherbrooke des rues Peel et Stanley.

Sur l'ancienne propriété de Simon McTavish entre Mansfield et Stanley, l'architecte John Wells propose une méthode de subdivision employant une grille de rues orthogonale avec ruelles entraînant la disparition des portes cochères et l'uniformisation des dimensions des lots sur une même rue.

C'est une zone où des villas opulentes et des ensembles de maisons victoriennes côtoient des tours d'habitation modernes. Ce qui distingue ce secteur du mille carré doré est la présence dominante de rangées de maisons développées sur le modèle des « terraces houses ». La « terrasse Tamworth » composée de sept maisons identiques, en pierre calcaire avec toit à pignon est un bel exemple de ce type d'architecture. Les trois unités qui subsistent de la « terrasse » Prince Rupert sur McTavish sont elles aussi dignes d'intérêt.

24.E.34 Sherbrooke Ouest d'Atwater à Peel

La rue Sherbrooke Ouest correspond à une frontière naturelle du centre-ville montréalais. Elle s'est développée en trois principales phases d'édification. De 1879 à 1840, de nombreux bâtiments résidentiels sont érigés. Puis, pendant la période de structuration du centre-ville entre 1890 et 1940, des immeubles d'appartements, des hôtels luxueux ainsi que des bâtiments institutionnels et religieux s'y implantent. Finalement, c'est à partir de 1950 qu'apparaissent les hôtels et édifices à bureaux modernes. Malgré une grande hétérogénéité, l'essentiel du paysage urbain de cette artère est constitué d'éléments d'intérêt patrimonial.

Ce secteur est bordé à l'ouest par de vastes ensembles institutionnels entourés de jardins soit : le domaine des sulpiciens, celui de la Congrégation de Notre-Dame et la maison généralise. On retrouve sur la rue Sherbrooke Ouest, plusieurs immeubles d'appartements ainsi que des maisons d'inspiration victorienne d'intérêt patrimonial.

Finalement, outre les nombreux édifices classés ou reconnus présents dans ce secteur, ce sont les grands édifices publics qui donnent à la rue son caractère particulier. On y retrouve entre autres, le temple maçonnique, les églises St. Andrew and St. Paul et Erskine and American United ainsi que le Musée des Beaux-Arts, l'hôtel Ritz Carlton, le magasin Holt Renfrew.

24. E.35 Rue Sherbrooke (Campus McGill)

La rue Sherbrooke dans ce secteur doit son caractère au campus McGill qui la borde au nord. L'entrée monumentale de l'université (les portes Roddick) ainsi que la présence du « Royal Victoria College » au nord du secteur assurent une grande qualité à la rue. Ce secteur offre une transition avec la partie ouest de la rue. De plus, on peut noter la présence des bâtiments d'intérêt patrimonial suivants : la maison Molson érigée en 1905-1906 par l'architecte Robert Finlay, le Musée McCord construit en 1904-1905 selon les plans de Nobbs, Hutchison et Wood et le Maxwellton construit en 1914 et conçu par Ed et W. S. Maxwell.

24-E-36 à 24-E-49 Le Vieux-Montréal

24.E.36 La rue McGill

La rue McGill se présente comme une grande artère de la métropole du début du siècle, avec des édifices à bureaux de dix étages et la grande colonnade de la nouvelle douane. La ville fortifiée du XVIII^e ainsi que les diverses étapes de l'évolution de la ville au XIX^e siècle sont perceptibles à travers le cadre bâti actuel. Cette grande rue rectiligne, qui sépare la vieille ville du faubourg voisin, est due au Plan des commissaires qui planifiaient la démolition des murailles, au tout début des années 1800.

24.E.37 La rue Saint-Jacques

La rue Saint-Jacques est au début du XX^e siècle, le centre financier du Canada. Les grands immeubles à bureaux et les banques en sont les témoins. Le siège social néo-classique de la Banque de Montréal, inauguré en 1847, est un bel exemple de l'architecture de cette époque. Les édifices érigés dans les années 1860 et 1870,

comme la Banque Molson, sont souvent de dimensions plus modestes mais affichent une architecture très raffinée. Le complexe contemporain du Centre de commerce mondial fait, par ailleurs, le lien entre le Vieux-Montréal et le centre-ville moderne. Il est traversé par la ruelle des Fortifications qui pour sa part, rappelle la ville du XVIII^e siècle. Finalement, les édifices occupés par The Montreal Star et ensuite, The Gazette, avec les bureaux côté Saint-Jacques et les presses côté Saint-Antoine, témoignent de la présence de l'industrie de l'imprimerie. À l'est de la place d'Armes, on retrouve les édifices du journal La Presse ainsi que des édifices datant d'environ 1870 qui rappellent la présence des institutions bancaires canadiennes-françaises.

24. E.38 Le secteur des Bourses

Les activités boursières ont longtemps été présentes dans ce secteur. Les édifices du Corn Exchange et du Merchants' Exchange des années 1860 sont encore en place même s'ils ne servent plus depuis longtemps à l'échange de valeurs mobilières. On retrouve aussi dans ce secteur, l'ancienne bourse de Montréal érigée en 1903-1904 et l'édifice du Board of Trade reconstruit au tout début du XX^e siècle après l'incendie de 1901. La gestion des transports, le commerce en gros et au détail, les assurances ont aussi laissé des traces bâties. Il reste également une résidence de 1812, ainsi que la trame particulière des rues, formée principalement aux XVII^e et XVIII^e siècles.

Du côté ouest, sur les rues des Récollets, Sainte-Hélène, Saint-Pierre et Lemoyne on retrouve principalement des magasins-entrepôts avec des salles de montre servant à la vente au détail. Sur le site du couvent des récollets, s'effectue une reconstruction qui est si intense qu'il ne reste presque rien dans ce secteur qui date d'avant 1850. Le bâti demeure relativement inchangé après 1873, d'où l'homogénéité de la partie ouest de la zone

24. E.39 Le cœur de Ville-Marie et l'ouest de la rue Saint-Paul

C'est dans ce secteur que se trouve la toute première place publique, centre commercial de la ville aux XVII^e et XVIII^e siècles. Ces éléments sont encore visibles à travers la trame urbaine. Donnant sur la place Royale, se trouve l'édifice de l'Ancienne- Douane construit en 1836-1838 et agrandi en 1881-1882. Cet édifice, ainsi que les vestiges d'une ancienne station de pompage, fait maintenant parti de l'ensemble du musée d'archéologie et d'histoire de Montréal, Pointe-à-Callière. L'Ancienne-Douane et le bâtiment principal du musée sont réunis par une crypte archéologique en sous-sol qui met en valeur les vestiges du lieu de fondation de la ville. On retrouve aussi dans ce secteur plusieurs édifices commerciaux de la seconde moitié du XIX^e siècle.

Du côté ouest, sur la rue Saint-Paul, la plupart des édifices sont des bâtiments commerciaux qui datent de la fin du XIX^e siècle. C'est à cet endroit que la place D'Youville (plutôt que la rue de la Commune) fournit une seconde façade sur rue aux bâtiments du côté sud-est. Suite à un incendie survenu en 1901 dans ce secteur, de nombreux édifices ont été construits au tout début du XX^e siècle, dans cette section de la rue Saint-Paul. Ils sont facilement identifiables par leur forme et leurs façades de brique.

24. E.40 La pointe à Callière et la place D'Youville

L'actuelle pointe à Callière est le lieu situé entre la Petite Rivière et le fleuve Saint-Laurent où les premiers colons menés par Paul de Chomedey de Maisonneuve s'installent lors de la fondation de Montréal en 1642.

La place D'Youville et la pointe à Callière, sont des lieux où l'on observe une concentration des traces qui témoignent de ce qu'a été le Vieux-Montréal de ses origines à aujourd'hui. Les traces des XVII^e et XVIII^e sont encore perceptibles, qu'il s'agisse de la trame urbaine, du bâti, des vestiges, des artefacts ou des oeuvres de commémoration. L'Hôpital général construit en 1693-1694, se distingue comme étant le deuxième plus ancien immeuble de l'arrondissement historique, après le Vieux Séminaire.

D'autre part, on retrouve des entrepôts typiques de la première moitié du XIX^e siècle qui sont des témoins significatifs de l'époque où le port commence à prendre son essor. La deuxième moitié du XIX^e siècle, le début du XX^e siècle sont tout aussi présents dans ce secteur où se superposent les éléments appartenant à toutes les époques. Finalement, c'est ici que se trouve l'édifice contemporain du musée d'archéologie et d'histoire de Montréal, Pointe-à-Callière.

24.E.41 La place d'Armes

La place d'Armes et tous les bâtiments qui l'entourent forment un ensemble exceptionnel qui comprend des bâtiments appartenant à toutes les époques de l'histoire de Montréal. Du côté sud, se trouvent le site historique classé et le monument historique classé du Vieux séminaire de Saint-Sulpice. Cet ensemble est formé de deux bâtiments distincts. Le Vieux séminaire construit en 1684-1687 est le plus vieil immeuble du Vieux-Montréal. Le presbytère de Notre-Dame érigé en 1848-1852, constitue l'autre élément de cet ensemble. Juste à côté, se dresse l'ensemble de la basilique Notre-Dame d'inspiration néo-gothique dont la construction débute en 1824. De plus, on retrouve autour de la place d'Armes plusieurs édifices à bureaux remarquables, construits à diverses époques dont le Scottish Life Insurance (1870), l'édifice New York Life (le premier gratte-ciel de Montréal construit en 1887-1889), l'édifice Duluth (1912-1913), l'édifice Aldred (1929-1931) ainsi que la tour de la Banque canadienne nationale construite en 1965-1967. Finalement, au nord de la place d'Armes, la Banque de Montréal occupe trois bâtiments d'époques différentes.

24.E.42 Le secteur des magasins-entrepôts

Le paysage du secteur est largement dominé par la présence de grands bâtiments commerciaux des années 1850-1880. La série de bâtiments située entre la rue de la Commune et la rue Saint-Paul possède des caractéristiques qui témoignent de la croissance rapide du port à cette époque. Plusieurs de ces bâtiments ont une façade relativement sobre du côté où se fait la manutention des marchandises tandis que la facture architecturale est plus élaborée du côté commercial, sur la rue Saint-Paul. On retrouve aussi dans ce secteur des bâtiments commerciaux et résidentiels datant de la première moitié du XIX^e siècle. Sur la portion de la rue Notre-Dame située dans ce secteur, il est possible de voir quelques exemples de maisons et de commerces plus anciens, mais la plupart des édifices qui s'y trouvent sont des bâtiments commerciaux de la fin du XIX^e siècle.

24.E.43 : Le secteur administratif

Ce secteur est le centre administratif municipal et judiciaire de Montréal. Il est caractérisé par la présence de plusieurs édifices monumentaux construits de 1850 à nos jours. On y retrouve, l'hôtel de ville de Montréal dont la construction s'échelonne de 1872 à 1878. Ce dernier est reconstruit (en conservant les murs extérieurs) en 1922, suite à un incendie. De l'autre côté de la place Vauquelin, se trouve le premier palais de justice de Montréal, d'inspiration néo-classique (1851-1857). Cet édifice et son annexe de 1905 sont aujourd'hui utilisés par l'administration municipale. L'édifice Ernest-Cormier bâti en 1921-1926 et qui servait originalement de cour de justice, l'Annexe de l'Hôtel de ville (cour municipale de Montréal) ainsi que l'actuel palais de justice moderne, construit en 1965-1971, sont eux aussi des bâtiments d'intérêt.

En plus des édifices monumentaux administratifs, on peut voir, dans ce secteur, le tracé de 1672 de la rue Notre-Dame et les vestiges des fortifications sur l'esplanade du Champs de Mars. Il est d'ailleurs possible de voir, par le biais des motifs dans le pavé, le tracé des fortifications à différents endroits dans le Vieux-Montréal.

24.E.44 La place Jacques-Cartier

Ce secteur situé de part et d'autre de la Place Jacques-Cartier est occupé au départ par de grandes résidences et de leurs jardins. Le château Ramezay, monument historique classé, en est une belle démonstration. Ce dernier est érigé en 1705 à la demande du gouverneur de Montréal, Claude de Ramezay. Suite à un incendie, il est reconstruit et agrandi cinquante ans plus tard (tout en conservant certains éléments originaux), par la compagnie des Indes.

En 1808, les étals du Marché Neuf sont érigés sur le terre-plein situé entre la rue Saint-Charles et la rue de la Fabrique et la colonne Nelson y est installée. C'est après l'ouverture du marché Bonsecours en 1847 que les deux rues disparaissent et que la place Jacques-Cartier prend son nom actuel. Les édifices actuels bordant la place sont essentiellement des résidences et des hôtels du XIX^e siècle.

Les environs de la rue Sainte-Thérèse correspondent à l'un des seuls secteurs où il est encore possible de retrouver les traces du commerce des fourrures. On y retrouve des bâtiments aux fonctions diverses provenant de différentes époques.

24.E.45 Le Quartier Bonsecours

Ce secteur qui est largement reconstruit au XIX^e siècle, se distingue du reste du Vieux-Montréal par le fait qu'il a conservé sa vocation résidentielle, même après 1850. Le faubourg Bonsecours est à l'origine situé à l'extérieur des palissades mais est ensuite intégré au périmètre fortifié. La chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours, est construite en 1771 et elle subit de nombreuses modifications par la suite. Quelques maisons de la seconde moitié du XVIII^e siècle, subsistent toujours et constituent les plus anciens exemples de la vocation résidentielle du secteur.

24.E.46 Le faubourg Saint-Louis

Cette zone est à l'origine composée de quelques maisons séparées de l'enceinte fortifiée par un petit étang. Le secteur est dominé à l'époque par la colline de la citadelle qui est arasée entre 1819 et 1829. La maison Brossard-Gauvin construite en 1750 sur la rue Saint-Louis est l'un des deux seuls exemples des maisons de bois construites à cette époque dans les faubourgs. Les autres maisons de la rue Saint-Louis et de la rue du Champ-de-Mars, bien qu'elles soient moins anciennes donnent un cachet intimiste à ce secteur. Avec la présence de quelques bâtiments plus imposants, ce secteur prend l'aspect d'une porte d'entrée sur le Vieux-Montréal.

24.E.47 Le Vieux-Port

Cette zone récemment transformée à des fins récréo-touristiques est incluse dans l'arrondissement historique du Vieux-Montréal. Il s'agit de la plus vieille partie du port de Montréal s'étendant de l'entrée du canal de Lachine jusqu'à la Tour de l'Horloge. Bien que l'histoire du port remonte aux origines de la ville, le patrimoine bâti qu'on y retrouve provient essentiellement des débuts XIX^e siècle ainsi que des grands aménagements du début du XX^e siècle.

Les premières améliorations faites au port datent de 1830. En 1853, la profondeur de la voie maritime du Saint-Laurent est portée à 16 pieds permettant l'entrée de navires transatlantiques. Le port de Montréal prend véritablement forme vers 1881 alors que débutent les travaux de construction des quais et des hangars maritimes permanents ainsi que du rehaussement des voies ferrées. Au début du XX^e siècle, d'immenses élévateurs à grain sont érigés permettant à Montréal de devenir l'un des six plus grands ports au monde et de dépasser tous ses concurrents dans le mouvement du grain. À la suite de l'ouverture de la Voie maritime du Saint-Laurent en 1959, le secteur du port connaît une baisse d'achalandage et par la suite, le terrain est réaménagé en promenade et en espaces verts.

24.E.48 L'Île Sainte-Hélène

L'histoire de l'île Sainte-Hélène est aussi ancienne que celle de Montréal. Elle est occupée au départ par la famille de Charles Lemoyne, puis brièvement par les militaires français en 1760 pour être finalement achetée en 1818 par les Britanniques. Elle joue alors un rôle stratégique de point de ravitaillement entre les forts du Haut et du Bas Canada. On y retrouve encore aujourd'hui plusieurs bâtiments et structures évoquant la présence militaire dans l'île dont le fort de 1820-1824 et la poudrière de 1822.

Après l'entrée en vigueur de la Confédération, l'île est réservée à la milice canadienne et une partie de l'île devient accessible au public. La construction du pont Jacques-Cartier (à l'origine : le pont du Havre) en 1930 en assure définitivement l'accessibilité. Entre 1936 et 1939, un vaste parc conçu par l'architecte de paysage Frederick G. Todd y est aménagé. Au cours de la Seconde Guerre mondiale, le parc est fermé et l'île redevient occupée par les militaires. Le fort est réaménagé pour recevoir des prisonniers de guerre mais il devient rapidement une prison militaire recevant des déserteurs et d'autres criminels militaires. La tour de Lévis est érigée entre 1936 et 1949 comme réservoir d'eau et poste d'observation.

Après la guerre, l'île est finalement remise à la Ville de Montréal, un complexe de piscines y est aménagé et le restaurant Hélène-de-Champlain, bâti de pierre rouge (breccia) extraite dans l'île, est construit. Plus récemment, les travaux effectués pour Expo 67, transforment considérablement la configuration de l'île en lui annexant l'île Ronde. On y retrouve des icônes importants du patrimoine moderne dont le dôme géodésique conçu par Buckminster Fuller (Biosphère) et l'œuvre de Calder intitulé Le Stable (l'homme). Ce secteur possède un intérêt patrimonial exceptionnel à l'échelle régionale, voire même nationale, et mériterait sans contredit le statut de site du patrimoine.

24.E.49 L'Île Notre-Dame

De son côté, l'Île Notre-Dame est créée de toute pièce entre 1963 et 1967 à partir des matériaux de remblais provenant de l'excavation du métro et du pont-tunnel Louis-Hippolyte-Lafontaine. Elle est aussi grande que l'île Sainte-Hélène et est reliée à cette dernière par le pont des îles et par la passerelle du Cosmos. Elle est aussi reliée à Montréal par le pont de la Concorde. On y retrouve quelques témoins importants des aménagements conçus pour l'exposition universelle dont le pavillon du Canada ainsi que le pavillon de la France et celui du Québec qui ont été rénovés et qui constituent aujourd'hui le Casino de Montréal. On y retrouve aussi le bassin d'aviron créé dans le cadre des Jeux Olympiques de Montréal en 1976. L'île et son patrimoine bâti sont des témoins importants des progrès technologiques rapides, des nouvelles façons d'exprimer les formes et des conditions sociales, économiques et politiques qui ont façonné le Québec dans les années 1960.

24.E.50 La Cité du Havre

La jetée McKay ou le quai de la Garde est aujourd'hui connue sous le nom de Cité du Havre. La jetée est construite entre 1891 et 1989 afin de protéger le Vieux-Montréal des inondations entraînées par la débâcle des glaces du fleuve. On y retrouve, Habitat 67, un ensemble résidentiel expérimental réalisé par Moshe Safdie et construit en 1966-1967, dans le cadre de l'Exposition universelle de 1967. Cet assemblage de modules cubiques préfabriqués est conçu de façon à fournir des espaces privés à des unités d'un complexe urbain relativement dense. Il en résulte une volumétrie complexe et caractéristique qui est devenue un icône du patrimoine moderne reconnu internationalement.

24.E.51 Le boulevard Saint-Laurent et la rue Sainte-Catherine Est

Dans sa portion sud, entre le Vieux-Montréal et le boulevard René-Lévesque, le boulevard Saint-Laurent est l'artère principale du quartier chinois. Cette portion de la rue est caractérisée par la présence de plusieurs bâtiments commerciaux qui se sont construits suite à l'élargissement de la rue en 1889.

Le boulevard Saint-Laurent possède, dès ses débuts, une vocation commerciale en devenant un espace de transformation artisanale puis industrielle. La brasserie Ekers qui loge aujourd'hui le musée Juste pour rire, est un bon exemple de l'architecture industrielle de la fin du XIX^e siècle. Le Monument national, érigé en 1893 par l'Association Saint-Jean-Baptiste, sert pendant plusieurs années de lieu de manifestations culturelles. Au tournant du XX^e siècle, les nouvelles techniques de

construction permettent la construction d'édifices de plus grande hauteur tels l'édifice Grothé construit en 1906.

C'est à cette époque que la rue Sainte-Catherine devient la principale artère commerciale du secteur et que de nombreux édifices commerciaux, industriels et d'établissements bancaires prestigieux y sont alors construits. Certains, comme l'édifice de la Patrie, utilisent comme revêtement de façade, des matériaux qui se distinguent de l'habituelle pierre grise ou la brique.

24.E.52 La rue Sherbrooke Est entre Saint-Laurent et Amherst

Ce secteur de la rue Sherbrooke est composé d'une grande variété de bâtiments. L'un des édifices les plus anciens de la rue Sherbrooke est la maison Alexander Buchanan construite en 1837. Elle a toujours son aspect original d'inspiration géorgienne avec sa forme cubique et son toit en pavillon. En plus de cette dernière, on y retrouve plusieurs autres belles résidences isolées telles la maison François de Martigny et le Club Canadien (maison Arthur-Dubuc).

On y retrouve aussi quelques édifices institutionnels dont le Monastère provincial du Bon-Pasteur construit en 1846 pour les Sœurs du Bon-Pasteur et le Mont-Saint-Louis, un ancien collège d'inspiration Second Empire, érigé en 1887-1888.

Plusieurs maisons en rangée ou jumelées que l'on retrouve dans cette zone, sont érigées entre 1850 et 1914 et sont dignes d'intérêt. Cette section de la rue Sherbrooke n'a pas subi beaucoup de changements depuis le XX^e siècle, si ce n'est d'un changement de fonction des bâtiments.

24.E.53 La Terrasse Saint-Denis

Ce petit secteur est loti vers la fin du XIX^e siècle en adoptant le principe des îlots avec ruelles, éliminant l'obligation d'aménager des portes cochères. Des maisons en rangées séparées par un mur coupe-feu mitoyen y sont construites au tournant du XX^e siècle. La Montée du Zouave (aujourd'hui Terrasse Saint-Denis) est ouverte à cette époque.

24.E.54 : Saint-Denis de Ontario Est à Sainte-Catherine Est

Le secteur commence à se développer après la construction de la première église Saint-Jacques en 1823 mais un incendie majeur en 1852 ravage la partie sud du présent secteur. En 1858, un second incendie détruit la nouvelle église qui est rebâtie à nouveau. Ce sont des parties de cette dernière église qui sont aujourd'hui intégrées au pavillon Judith-Jasmin de l'Université du Québec à Montréal.

La plupart des bâtiments que l'on peut voir sur cette rue datent de la période de développement qui a suivi l'incendie de 1852. Des séries de maisons en rangées contiguës, avec mur coupe-feu mitoyen et façade de pierre de calcaire gris extraite des carrières locales, sont alors construites.

À la fin du XIX^e siècle, la rue Saint-Denis devient le centre de la vie universitaire francophone avec la construction de l'édifice de l'Université Laval à Montréal (aujourd'hui disparu). À proximité, se construit en 1902-1905, l'école polytechnique conçue par Émile Vanier. La façade de cette dernière est maintenant intégrée à

l'Université du Québec à Montréal. La bibliothèque Saint-Sulpice, érigée en 1917, est un autre témoin de l'effervescence du Quartier Latin à cette époque.

La construction de l'Université du Québec à Montréal dans les années 1970, permet de renouer avec la vocation universitaire du secteur révolue au cours des années 1940-1950. Finalement, l'activité commerciale du secteur s'accroît et de nombreux restaurants, bars et autres commerces s'y installent.

24.E.55 Saint-Denis de René-Lévesque Est à Viger

La plupart des bâtiments que l'on peut voir sur cette portion de la rue Saint-Denis datent de la période de développement qui a suivi l'incendie de 1852 et de la période où l'Université Laval à Montréal s'installe à l'emplacement de l'actuel pavillon Hubert-Aquin de l'Université du Québec à Montréal. Des séries de maisons en rangées ou contiguës avec mur coupe-feu, et des maisons de rapport sont alors construites. L'église Holy Trinity ou église Saint-Sauveur, l'Académie Saint-Denis érigées en 1865 sont les bâtiments les plus anciens de ce secteur. La maison de rapport érigée par Napoléon Bourassa en 1879 est un bel exemple de l'architecture résidentielle de cette période. La construction du nouveau bâtiment de l'hôpital Saint-Luc dans les années 1930, change le paysage bâti de la zone originalement constitué de bâtiments résidentiels.

24.E.56 Le Square Viger

Le Square Viger s'inscrit sur le terrain donné à la Ville par la veuve de Denis-Benjamin Viger en 1818. Un marché faisant principalement le commerce des bestiaux s'installe de part et d'autre de la rue Saint-Denis. Les terrains situés juste à l'est sont cédés en 1844 afin d'agrandir le marché. En 1857, le marché est démantelé et le square est aménagé. L'avenue Viger est percée (anciennement Dubord) et le square, qui devient alors le grand parc de Montréal est inauguré en 1860. De somptueuses résidences et des maisons en rangées sont alors érigées autour du square. Quelques édifices prestigieux concrétisent la présence de la bourgeoisie canadienne-française dans le quartier. La gare-hôtel Viger est érigée en 1898 par Bruce Price dans le style château et l'école des Hautes Études Commerciales est construite dans l'esprit Beaux-Arts en 1910.

La venue des ateliers de la compagnie Laura Secord en 1920 amène la venue d'une clientèle ouvrière dans le secteur. Le square est modifié à quelques reprises depuis ce temps. Des modifications ont lieu en 1930 lors du prolongement vers le sud de la rue Berri. Il subit d'autres modifications lors de la construction du métro Champs-de-Mars et de l'élargissement de la rue Berri dans les années 1960 puis un peu plus tard avec la construction souterraine de l'autoroute Ville-Marie. Finalement, le square est totalement reconfiguré en 1983-1984.

24.E.57 La rue Saint-Hubert entre la rue De La Gauchetière Est et l'avenue Viger

La série d'habitations contiguës en pierre que l'on retrouve en face de l'École des hautes études commerciales du côté est du tronçon de la rue Saint-Hubert entre la rue De La Gauchetière Est et l'avenue Viger est un très bel exemple du type d'architecture en vogue à la fin du XIX^e siècle. Cet îlot est construit entre 1875 et 1885 sur un seul alignement et ces maisons conservent pour la plupart leur vocation résidentielle et leurs caractéristiques architecturales d'origine.

24.E.58 Centre hospitalier Jacques-Viger

Ce secteur est caractérisé par la présence du Centre hospitalier Jacques-Viger (autrefois l'Hôpital général de la Miséricorde) dont les sections les plus anciennes situées sur le boulevard René-Lévesque sont construites entre 1853 et 1884. Il s'agit d'un édifice conventuel classique avec un corps central et des ailes. L'aile ouest donnant sur la rue Saint-Hubert est de son côté érigée en deux phases, l'une est construite en 1885 et l'autre en 1923. Le couronnement des deux parties est bien distinct.

De plus, il reste encore dans le secteur, de beaux exemples des résidences bourgeoises érigées sur la rue Saint-Hubert durant la seconde moitié du XIX^e siècle. La maison Damase-Masson aujourd'hui occupée par la Maison du Père, est construite en 1860. Il s'agit d'une résidence de pierre munie d'un toit à pavillon. D'autre part, la maison Marie-Hélène-Jodoin construite en 1871 sur la rue De La Gauchetière est, pour sa part, été utilisée pendant plusieurs années comme bibliothèque pour l'École des hautes études commerciales.

24.E.59 La rue Saint-Hubert entre le boulevard René-Lévesque Est et la rue Sainte-Catherine Est

Les bâtiments que l'on peut voir dans ce secteur datent principalement des années 1852 et 1870, c'est-à-dire de la période qui se situe après les incendies majeurs de 1852. Le côté ouest de la rue se développe d'abord. Comme il n'y a pas de ruelle de ce côté, les maisons forment de petites séries espacées afin de permettre l'accès aux cours arrières. On retrouve une rangée de maisons ininterrompue sur l'îlot situé du côté est. De nombreux bâtiments de ce secteur sont munis d'une fausse mansarde, couronnement très en vogue à partir de 1860. On peut aussi observer quelques bâtiments plus anciens munis de toits à deux versants, percés de lucarnes à pignon, ainsi que quelques bâtiments d'habitation construits au début du XX^e siècle, en remplacement de bâtiments plus anciens.

24.E.60 La rue Saint-Hubert entre la rue Sherbrooke Est et la rue Sainte-Catherine Est

Durant la seconde moitié du XIX^e siècle, la rue Saint-Hubert se développe graduellement vers le nord. Vers 1860, elle est prolongée au nord de l'actuel boulevard de Maisonneuve (autrefois rue Mignonne) et en 1872, quelques maisons y sont déjà construites. La typologie dominante du secteur est la maison en rangée ou contiguë avec mur coupe-feu mitoyen. Ces résidences de pierre de calcaire gris ou de brique sont souvent couronnées par une fausse mansarde. Plusieurs de ces édifices sont munis de boiseries et d'ornements caractéristiques de la période victorienne.

24.E.61 Sherbrooke Est de la rue Amherst à l'avenue des Érables

Cette portion de la rue Sherbrooke Est, est bordée au nord par le parc Lafontaine, est caractérisée par la présence de deux institutions importantes s'ajoutant à l'alignement des maisons de trois étages que l'on retrouve du côté sud de la rue. Il s'agit de l'Hôpital Notre-Dame construit en 1922 selon les plans des architectes Stevens, Lee et Alfred-Hector Lapierre et de la Bibliothèque municipale, conçue par Eugène Payette et construite en 1914-1917. Au coin des rues Plessis et Ontario, se trouve un noyau paroissial particulièrement intéressant. Il s'agit de l'ensemble formé par l'église et le

presbytère du Sacré-Cœur-de-Jésus ainsi que par l'ancienne école Plessis érigée en 1878-1881 à l'angle des rues Alexandre-DeSève, Ontario et Plessis.

24.E.62 La rue Sainte-Catherine Est

Le quartier commence à se développer d'ouest en est à partir de 1850. Le développement s'accélère au cours des années 1870 avec l'arrivée d'une population attirée par les possibilités d'emplois offertes par les nombreuses entreprises situées à proximité. À ce moment, on constate l'apparition de maisons à logements multiples de deux étages, revêtues de brique ainsi que de bâtiments mixtes possédant un rez-de-chaussée commercial et des habitations aux étages. Plusieurs grandes industries s'installent dans le quartier au tournant du XX^e siècle et de nombreuses habitations multifamiliales bâties en séries sont alors construites. La rue Sainte-Catherine Est devient graduellement occupée à la fin du XIX^e siècle par des magasins. On y retrouve, au tournant du siècle, des banques, des grands magasins, des lieux de divertissement et des bâtiments mixtes. Ces derniers, principalement dans le tronçon situé entre Berri et Amherst, accueillent maintenant des bureaux aux étages et des commerces au rez-de-chaussée.

24.E.63 Rue Sherbrooke Est à l'est de l'avenue des Érables

On retrouve sur le tronçon de la rue Sherbrooke situé à l'est de la rue D'Iberville, des séries de maisons généralement jumelées ou en rangée de deux étages, revêtues de pierre au rez-de-chaussée et de brique aux étages qui ont été érigées vers 1945. À l'ouest de la rue D'Iberville, on retrouve plutôt des édifices résidentiels contigus de trois étages avec des escaliers en alcôves qui datent des années 1910 et 1920.

24.E.64 MacDonald's Tobacco Factory

Ce secteur est caractérisé par la présence du bâtiment W. C. Macdonald Tobacco Factory construit en 1874-1875 et agrandi en 1922. Il s'agit d'un ensemble industriel exceptionnel doté de façades en brique rouge possédant une rythmique particulièrement intéressante. Les façades de brique sont présentement recouvertes d'un revêtement métallique qui reprend le rythme des façades originales.

24.E.65: Sainte-Catherine et Fullum

Ce secteur est caractérisé par la présence d'un ensemble institutionnel formé de la maison mère des Sœurs de la Providence, de l'hospice Gamelin et du pensionnat Sainte-Catherine de la Congrégation de Notre-Dame ainsi qu'un ensemble paroissial constitué de l'église et du presbytère Saint-Vincent-de-Paul.

On retrouve dans ce secteur de nombreuses maisons en rangée ou contiguës datant de la seconde moitié du XIX^e siècle, d'autres plus récentes datent du début du XX^e siècle. On retrouve aussi quelques édifices commerciaux ou succursales bancaires érigés au début du XX^e siècle. Les plus anciennes habitations du secteur sont généralement des maisons contiguës, à logements multiples munies de portes cochères.

24.E.66 La prison des Patriotes

On retrouve dans ce secteur, le site historique comprenant la prison des Patriotes (aussi nommée prison du Pied-du-Courant ou prison des hommes) et la maison du gouverneur de la prison des Patriotes. L'ancienne prison abrite maintenant le siège social de la Société des alcools du Québec. Le bâtiment principal de la prison possède trois étages et est revêtu de pierre grise. Il est construit entre 1830 et 1836 et est utilisé comme centre de détention régional de 1836 à 1912. Le portail ornant le mur d'enceinte est construit à la même époque mais il est déplacé en 1873, à l'emplacement actuel. De son côté, le monument aux Patriotes de 1837 commémore le lieu où ont été exécutés les patriotes de 1837-1838. L'ancienne maison du gouverneur de la prison est le bâtiment en coin érigé en 1894. Le site a été mis en valeur il y a quelques années par la démolition des bâtiments plus récents afin de dégager les structures anciennes.

24.E.67 La brasserie Molson

Il s'agit ici d'un secteur industriel qui a été l'un des pôles du développement des quartiers résidentiels environnants. On nomme le pied du courant Sainte-Marie cet endroit où le fleuve, momentanément rétréci, forme un fort courant que les canots et les voiliers avaient de la difficulté à remonter. Il s'agit aussi du lieu où le bac en provenance de Longueuil accostait avant la construction du pont Jacques-Cartier. La brasserie Molson qui est l'une des plus vieilles entreprises industrielles du Canada, occupe cet endroit depuis 1786. L'édifice situé au 1670, rue Notre-Dame Est possède une remarquable façade en pierre de taille. Il est érigé en 1913 mais certains éléments plus anciens sont intégrés à la façade.

b. Les secteurs de valeur patrimoniale intéressante

24.I.1 René-Lévesque et Hôtel-de-Ville

Autour du nouvel Hôpital Chinois, en bordure du centre-ville et de l'Université du Québec, se trouve un secteur incorporant plusieurs alignements résidentiels de grande qualité ainsi que des constructions résidentielles intégrées au cadre bâti original. On se trouve dans la ville originale hors les murs. Sur l'axe René-Lévesque réalisé, en 1955, pour faciliter la fluidité des déplacements est-ouest, un gabarit plus massif vient protéger les quartiers résidentiels avoisinants. Les quartiers résidentiels sont constitués principalement d'immeubles de trois étages en brique avec ou sans porte cochère. Le quartier compte peu de ruelles.

24.I.2 Viger et Sanguinet

Structuré dans l'axe de la rue Sanguinet comme desserte de l'autoroute Ville-Marie, ce secteur est principalement encadré d'institutions dont l'Hôpital Saint-Luc et l'Université du Québec. C'est un tissu urbain dense et hétéroclite requérant une mise en valeur de l'axe Sanguinet comme voie d'accès à la Ville.

24.I.3 Berri et René-Lévesque

La rencontre de deux axes urbains perpendiculaires crée un espace de grand intérêt. La partie sud, de part et d'autre de la rue Berri, compte sur des ensembles intéressants. La

partie nord, avec l'Université du Québec et quelques constructions plus récentes encadre la voie publique. Le gabarit des immeubles plus anciens, la qualité des matériaux utilisés et les qualités de la composition architecturale fixent les objectifs d'aménagement du secteur.

24.1.4 Saint-André et Ontario

Nous retrouvons ici dans une partie d'un grand ensemble connu sous le vocable « Les terrasses Ontario ». En marge de la rue Saint-Hubert et, de part et d'autre de la rue Ontario, on retrouve des beaux ensembles de maisons de pierre grise ou de brique d'un gabarit de 2 ou 3 étages. Des couronnements élaborés, des toits ardoisés et des lucarnes aux boiseries ouvragées ornent ces bâtiments. L'accès au rez-de-chaussée fixe la marge avant : nul, si l'accès se fait de l'intérieur; en recul pour accommoder un escalier en façade. Notons particulièrement l'ensemble de maisons contiguës en brique situé sur la rue Saint-André.

24.1.5 Le Square Viger

Au nord du Square Viger, en bordure de la rue Saint-Hubert, on retrouve un secteur de belles maisons de brique avec fausses corniches. Construit à la fin du XIX^e siècle, ce secteur a subi des transformations au cours des années. On y trouve des îlots sans ruelle et des constructions en bordure de rue. Les constructions sur la rue De La Gauchetière montrent une cour avant aménagée pour permettre d'accéder à un rez-de-chaussée dégagé du sol.

24.1.6 Montcalm et René-Lévesque

Situé à l'ouest du site historique de Saint-Pierre-Apôtre, on se retrouve dans un agréable quartier aux bâtiments parés de pierre ou de brique, avec corniches élaborées, portes cochères et escaliers extérieurs. À proximité de la nouvelle Cité des Ondes, ce quartier ancien rappelle les premiers quartiers des faubourgs. Le lotissement s'est fait sans ruelle et comportait des annexes en fond de cour, aujourd'hui démolies. Les lots sont profonds et les bâtiments comportent une cour avant.

24.1.7 Plessis et René-Lévesque

Situé à l'est du site historique de Saint-Pierre-Apôtre, avec l'église Sainte-Brigide en son milieu, on retrouve encore ces rues étroites agréables, aux bâtiments de pierre ou de brique. À proximité de la nouvelle Cité des Ondes, ce secteur s'est établi sur un lotissement avec ruelles, un fait nouveau à cette époque.

24.1.8 L'axe René-Lévesque

La Place Radio-Canada siège aujourd'hui au centre d'un territoire autrefois fort urbanisé, dont on retrouve un exemple du côté nord de l'axe René-Lévesque. En mettant l'emphase sur la perspective des deux églises en direction est et sur le cœur du centre-ville en direction ouest, cet axe offre un paysage intéressant au large potentiel de mise en valeur.

24.1.9 Le secteur Plessis et Logan

Au cœur des « Terrasses Ontario », un quartier ouvrier s'est développé et a subsisté. Bien situé en bordure des axes importants, il offre aujourd'hui un agréable milieu de vie. Construit essentiellement sur le lotissement ancien, sans ruelle, mais pourvu de terrains très profonds, le cadre bâti offre une gamme de typologie d'habitation. Certains bâtiments industriels subsistent rappelant la relation étroite entre les lieux de travail et l'habitation. La brique est le parement majeur et la porte cochère est à l'honneur. Soulignons aussi certains ensembles d'habitation de très belles compositions et bien conservés. On retrouve encore quelques habitations des faubourgs avec toit pignon.

24.1.10 Le secteur De la Visitation et Ontario

Entre la rue Ontario et la rue Sherbrooke, sur la côte, on retrouve des rues bordées de triplex avec escaliers extérieurs et balcons. Construits en brique, avec ornementation et fenêtres verticales, ces immeubles représentent la production courante du début du siècle. Il faut souligner le bel ensemble résidentiel situé du 2082 au 2116, rue de la Visitation ainsi que plusieurs ensembles, voisins de la rue Sherbrooke, sur les rues Beaudry, de la Visitation et Panet.

24.1.11 La rue Ontario (à l'est de Saint-Hubert)

Au cœur des « Terrasses Ontario », cette rue commerciale et civique structure la vie du quartier. La rue est animée périodiquement par des immeubles institutionnels importants dont le marché Saint-Jacques, la caserne de pompier au coin de la rue Beaudry, l'église Sacré-Cœur (construite en 1876, puis 1886-1887) et l'église Sainte-Marguerite-Marie (1921-1925). L'école Plessis et le Bain Généreux, en retrait de la rue Ontario, complètent l'espace public. La fonction commerciale, a maintenu une bonne continuité d'immeubles commerciaux avec fonction résidentielle aux étages. L'architecture des bâtiments est variée, tant par la hauteur, le nombre d'étages, le choix des couronnements ou des matériaux. Plusieurs ensembles intéressants jalonnent ce parcours. La partie à l'est du Pont Jacques-Cartier est plus déstructurée, mais comporte de beaux ensembles résidentiels.

24.1.12 Le secteur de Bordeaux et de Rouen

Entre les rues Ontario et Sherbrooke, sur la côte, on retrouve un autre ensemble très homogène du début du siècle. Les bâtiments sont en brique et ont une hauteur de deux ou trois étages, avec des escaliers extérieurs sur la cour avant. Construits en brique, ces immeubles logent les ouvriers qui oeuvrent dans les commerces et usines avoisinantes.

24.1.13 Le secteur Dorion et Sainte-Catherine

Ce secteur résidentiel s'est développé au XIX^e siècle en bordure d'un noyau industriel important formé, entre autres, vers 1900 par la Brasserie Molson et la Dominion Rubber au sud, la Standard Shirt, la Diamond Flint Glass, la Dominion Oil Cloth et la Carter White Lead of Canada. La construction du pont Jacques-Cartier a tranché une part importante du quartier résidentiel et du site industriel. En bordure de l'ancien Square Papineau, le secteur compte plusieurs ensembles architecturaux intéressants : face à la

rue Sainte-Rose sur la rue Cartier, de part et d'autre de la rue Dorion au sud, et, plus au nord, encore sur la rue Dorion.

24.I.14 La rue De Lorimier

À la sortie du pont Jacques-Cartier, la rue De Lorimier est un des accès majeurs au centre-ville de Montréal. En direction sud, bordé d'une part, par les piliers monumentaux du pont et d'autre part, par un tissu urbain hétérogène, cette artère s'ouvre sur le fleuve Saint-Laurent. Au sud se dresse la prison du Pied du Courant, un monument classé site historique par le gouvernement du Québec. En direction nord, une nouvelle place est en cours d'aménagement dans l'axe du pont avec vue sur l'église Sainte-Marguerite-Marie. La rue De Lorimier est bordée de bâtiments résidentiels de trois étages avec façades à dominance en pierre.

24.I.15 Le secteur Poupart et Champagne

À l'est du secteur institutionnel de l'église Saint-Vincent-de-Paul, autour de la rue Sainte-Catherine Est, on retrouve un quartier établi sur des terrains lotis au gré de leur propriétaire. Cette procédure a créé un réseau unique de rues, ruelles et culs-de-sac d'un charme intéressant. C'est un secteur avec de beaux ensembles résidentiels généralement parés de brique. Les maisons sont construites sur la rue, les escaliers sont généralement intérieurs et des portes cochères donnent accès aux cours. Il y a peu de ruelles, bien que certaines rues puissent être confondues avec des ruelles.

24.I.16 Le secteur Dufresne et La Fontaine

Au nord du secteur institutionnel de l'église Saint-Vincent-de-Paul, autour des rues Logan et La Fontaine, on retrouve un secteur équivalent au précédent, avec un lotissement serré et plusieurs petites rues courtes sans ruelles. La rue Fullum y est toutefois plus structurée; son cadre bâti, plus récent, date du début du siècle. Sur l'ensemble de ce territoire, on retrouve d'agréables ensembles résidentiels regroupant plusieurs immeubles dans une composition architecturale commune, de deux et trois étages, généralement en brique. Le secteur est densément construit, souvent en bordure des trottoirs.

24.I.17 Le secteur Fullum et Hochelaga

Dans la côte entre Ontario et Sherbrooke, on retrouve un autre secteur intéressant composé de bâtiments de deux ou trois étages, avec des parements de brique et une ornementation élaborée, des fenêtres à guillottes verticales avec vitraux, des escaliers extérieurs et des cours avants. Construit selon le mode codifié de Montréal, ce secteur est loti avec ruelle en « H » et les îlots sont plus profonds que dans les secteurs plus à l'ouest. L'école Jean-Baptiste-Meilleur, l'école Saint-Eusèbe et l'église Saint-Eusèbe-de-Vercil complètent ce secteur.

24.I.18 Le secteur Bercy et Hogan

Ce secteur abrite un nouvel art de vivre en ville, un croisement entre la construction traditionnelle de Montréal et la nouvelle maison unifamiliale. Sur un lotissement conventionnel de Montréal (un lot de 25 pieds de large), on retrouve un projet de promoteur qui offre une série d'immeubles d'un étage à toit plat, avec cour avant et

composition architecturale semblable aux immeubles de deux ou trois étages. Ce sont des propriétés privées unifamiliales, une typologie rare à cette époque. L'effet d'ensemble sur la rue est agréable et intéressant. Cette rue se prolonge d'un ensemble institutionnel de part et d'autre de la rue.

24.I.19 Le secteur Wurtele

Ce secteur est semblable au précédent et relève du même concept et, probablement, du même promoteur. Il est toutefois plus homogène à cause de l'utilisation de ce type d'habitation de part et d'autre de la même rue. L'effet d'ensemble n'en est que plus agréable et intéressant.

c. Les ensembles urbains d'intérêt

24.U.1 Les Habitations Jeanne-Mance

Ce secteur, traversé par le boulevard De Maisonneuve est occupé par l'ensemble des habitations Jeanne-Mance. Il s'agit d'un projet de rénovation urbaine construit selon les principes d'urbanisme des années 1950. Les taudis qui se trouvaient à cet endroit ont été démolis en 1956 et des immeubles de trois étages ainsi que des tours de douze étages ont été érigées. Les espaces verts qui entourent les bâtiments ainsi que le parc aménagé à cette occasion, contribuent au caractère unique de cette intervention.

d. Les ensembles industriels d'intérêt

24.N.1 Le secteur du quai Bickerdyke

Ce secteur est situé au point de jonction entre le canal de Lachine et le Vieux-Port et il composé du quai de la Pointe-du-Moulin et du quai Bickerdyke. Le canal, inauguré en 1825, est le berceau de la révolution industrielle à Montréal. C'est à la suite de travaux effectués entre 1873 et 1884 que l'embouchure du canal est doté de deux entrées, chacune alors équipée de deux écluses. L'embouchure du canal est remblayée en 1964 à la suite de l'ouverture de la Voie maritime du Saint-Laurent (en 1959) et ce n'est qu'au début des années 1990 que les écluses sont finalement dégagées.

On retrouve dans ce secteur, plusieurs bâtiments industriels importants dont : la station de pompage Riverside (1887), le St. Lawrence Engine Work (1845) et l'élévateur à grain no. 5 (1906). Ce dernier est composé de l'élévateur B (John S. Metcalf, 1904-1906), de l'annexe de l'élévateur B (John S. Metcalf, 1913) et du Silo B-1 (C. D. Howe, 1958) qui sont reliés par des convoyeurs aériens en 1963.

24.N.2 Le secteur du Port de Montréal

Ce secteur est formé d'une bande de terre située de part et d'autre du pont Jacques-Cartier, entre le fleuve et la rue Notre-Dame à l'endroit où le fleuve forme le courant Sainte-Marie. Aux débuts de la colonie, les canots et les voiliers, qui ont de la difficulté à remonter le courant, y accostent. C'est aussi à cet endroit qu'arrive le traversier en provenance de Longueuil. Au tournant du XX^e siècle, de nombreuses industries continuent de s'implanter dans le secteur à proximité des voies ferrées du Canadien

Pacifique et les installations portuaires occupent toute la rive du fleuve. Le seul endroit du quartier Sainte-Marie qui n'est pas fermé sur le fleuve est le parc Bellerive inauguré en 1890. On trouve dans le secteur est du Port de Montréal, des bâtiments industriels exceptionnels dont l'entrepôt frigorifique du Port de Montréal (John S. Metcalf, 1922) ainsi que l'édifice Sainte-Anne Spinning Wool (1882).

e. Les immeubles de valeur patrimoniale exceptionnelle

Tous les immeubles de valeur patrimoniale exceptionnelle, qu'ils fassent ou non partie d'un secteur de valeur patrimoniale intéressant ou exceptionnel défini dans le présent document, sont inclus dans la liste qui suit :

NOTE : Aucun édifice exceptionnel de l'arrondissement historique du Vieux-Montréal et de l'arrondissement historique et naturel du mont Royal n'est répertorié dans la liste.

Architecture industrielle

Southam Building	1070, rue De Bleury
Caron et Frères	1179, rue De Bleury
Caron Building	2050-2060, rue De Bleury
Canadian Cork Cutting Co.	1030, rue Cheneville
Entrepôts de William Busby Lambe	731, rue de la Commune Ouest
Entrepôts Buchanan et Penn	15-17, rue Duke
Andrew Frederick Gault Co.	351, rue Duke
Massey Manufacturing Co.	385, rue Duke
Ateliers Hochelaga	1425, rue du Havre
Read Building	420, rue De La Gauchetière Ouest
Unity Building	454, rue De La Gauchetière Ouest
Desbarats' Building (The Gazette)	476-480, rue De La Gauchetière Ouest
Guaranteed Pure Milk Company	1025, rue Lucien-L'Allier
Bell Telephone Company of Canada	975-999, rue Lucien-L'Allier
Sommer Building	416-440, boulevard De Maisonneuve Ouest
St. Lawrence Engine Works	850, rue Mill
John H.R. Molson & Brothers' Brewery	1650, rue Notre-Dame Est
Canadian Rubber Co. of Montreal	1840, rue Notre-Dame Est
Sainte-Anne Spinning Wool	2554-2618, rue Notre-Dame Est
W.C. MacDonald's Tobacco Factory	2455-2457, rue Ontario Est
Montreal Dairy Co. Ltd.	1930, avenue Papineau
Knit-To-Fit Co.	2025, rue Parthenais
Darling Bros Ltd.	140, rue Prince
Terminal Warehousing and	20-50, rue des Soeurs-Grises

Cartage Co.	
Wilson Building	1061, rue Saint-Alexandre
Gillette Building	1085, rue Saint-Alexandre
Rogers and King	261-265, rue Saint-Antoine Ouest
George Hodge and Sons	205, avenue Viger Ouest
Trio Shirt Manufacturing Co.	75-77, avenue Viger Ouest
Laura Secord	869-875, avenue Viger Est
Royal Electric Co.	733, rue Wellington
Entrepôt William Dow	696, rue William
Élévateurs à grains no 5	2, Port de Montréal
Entrepôt frigorifique du Port de Montréal	3, Port de Montréal
Station de pompage Riverside	227, rue Riverside
Silo Ogilvie	45, rue des Seigneurs

Architecture militaire

Royal Highlanders of Canada Armoury Association	2067, rue De Bleury
Victoria Rifles Armoury Association	691, rue Cathcart
Tours du Fort des Messieurs de Saint-Sulpice	2065, rue Sherbrooke Ouest*
Les Fortifications	0, Vieux Montréal
Fort de l'Île Sainte-Hélène	1, Île Sainte-Hélène
La Poudrière	0, La Poudrière
La Casemate	2, Île Sainte-Hélène

Architecture rurale

Maison Josea Bonen Smith	1200, voie Camillien-Houde
--------------------------	----------------------------

Les appartements

Immeuble J.-Edmond-Morin-Limitée	1310, rue Alexandre-DeSève
Immeuble Frederick-Walter-Dakin	3485-3493, avenue Atwater
Appartements Roberval	1167, rue Berri
Appartements MacWilliam, Valencia et Asconia	1429-1433, rue Bishop
Appartements Royal George	1452, rue Bishop
Appartements Bishop Court	1463, rue Bishop

Immeubles Joseph-St-Pierre	2010-2050, rue Chomedey
Appartements Riga	330, rue Christin
Appartements Laurentian	3465, chemin de la Côte-des-Neiges
Appartements Britannia	1454-1462, rue Crescent
Appartements Drummond et Drummond Court	1447-2025, rue Drummond
Immeubles Joseph-St-Pierre	2010-2030, rue du Fort
Immeubles Joseph-St-Pierre	2005-2035, rue Lambert-Closse
Immeubles Zéphirin-St-Pierre	2010-2030, rue Lambert-Closse
Appartements New Mount Clair	1830-1832, avenue Lincoln
Appartements St. Luke	1945-1949, boulevard de Maisonneuve Ouest
Appartements Davenport, Sunrise et Newport	2069-2087, boulevard De Maisonneuve Ouest
Appartements Acadia	1227, rue Sherbrooke Ouest
Appartements Le Château	1321, rue Sherbrooke Ouest
Appartements New Sherbrooke	1390, rue Sherbrooke Ouest
Appartements Linton	1509, rue Sherbrooke Ouest
Appartements Grosvenor	1600-1610, rue Sherbrooke Ouest
Appartements Somerset	2054-2090, rue Sherbrooke Ouest
Appartements Haddon Hall	2150-2174, rue Sherbrooke Ouest
Immeuble Édouard-Masson	2250-2252, rue Sherbrooke Est
Appartements Verceil	2300, rue Sherbrooke Est
Appartements Salaberry	400-410, rue Sherbrooke Est
Appartements Maxwelton	900, rue Sherbrooke Ouest
Appartements Stanley	1425-1439, rue Stanley
Immeuble R.-J.-F.- Lafleur	1039-1047, rue Saint-Denis
Appartements Saint-Jacques	1710-1714, rue Saint-Denis
Immeuble Stanley-Bagg-Corporation	1607-1611, rue Sainte-Catherine Ouest
Immeuble Edmond-Archambault	500, rue Sainte-Catherine Est*
Immeuble Joseph-Arthur Godin	2112-2116, boulevard Saint-Laurent
Appartements Marbridge et Claridge	1245-1251, rue Saint-Marc
Appartements Elgin	1254, rue Saint-Marc
Appartements Summerhill	1535, avenue Summerhill
Habitat 67	2600, avenue Pierre-Dupuy

Les banques

Dominion Bank	1401, rue de Bleury
Banque d'Épargne	1551, rue Ontario Est

Succursale : Ontario
et Alexandre-DeSève

Banque de Montréal
Succursale : Sherbrooke et Guy

1601, rue Sherbrooke Ouest

Merchant's Bank of Canada

1205, rue Sainte-Catherine Ouest

Eastern Townships Bank

1371, rue Sainte-Catherine Ouest

Bank of Toronto

1601, rue Sainte-Catherine Ouest

Banque de Montréal

1700, rue Sainte-Catherine Est

Succursale : Sainte-Catherine
et Papineau

Merchant's Bank of Canada

2281, rue Sainte-Catherine Est

Banque d'Épargne

2400, rue Sainte-Catherine Est

Succursale : Sainte-Catherine
et Dufresne

Banque d'Épargne

777, rue Sainte-Catherine Ouest

Succursale : Sainte-Catherine
et McGill College

Banque d'Épargne

936, rue Sainte-Catherine Est

Succ. Sainte-Catherine
et Saint-Timothée

Banque de Montréal

950, rue Sainte-Catherine Ouest

Succursale : Sainte-Catherine
& Mansfield

Molsons Bank

2001, boulevard Saint-Laurent

Les couvents

Couvent of the Sacred Heart

3635, avenue Atwater

Hospice Gamelin

1440, rue Dufresne

Maison mère des Soeurs
de la Providence

1431, rue Fullum

Couvent des Soeurs Grises

1190, rue Guy

Patronage Saint-Vincent-de-Paul

211, rue de La Gauchetière Ouest

Séminaire de Saint-Sulpice

116, rue Notre-Dame Ouest

École de Saint-Pierre-Apôtre

1212, rue Panet

Asile des Vieillards des Petites
Soeurs des Pauvres

1800, boulevard René-Lévesque Ouest

Monastère provincial du Bon-Pasteur

104, rue Sherbrooke Est

Grand Séminaire et Collège de Montréal	2065, rue Sherbrooke Ouest
École Normale Jacques-Cartier	2330, rue Sherbrooke Ouest
Couvent des Petites Filles de Saint-Joseph	2333, rue Sherbrooke Ouest
Mont-Saint-Louis	244, rue Sherbrooke Est
St. Patrick's Academy	1095-1097, rue Saint-Alexandre
Académie Saint-Denis	1037, rue Saint-Denis
Pensionnat Sainte-Catherine	2380, rue Sainte-Catherine Est
Couvent des Soeurs de la Miséricorde	1051, rue Saint-Hubert

Les édifices publics

Bain Généreux	2050, rue Amherst
Poste d'incendie No 25	1212, rue Drummond
Young Men's Christian Association	1441, rue Drummond
Bain Quintal	1550, rue Dufresne
Poste d'incendie No 19	1945, rue Fullum
Prison des hommes	905, avenue De Lorimier
Montreal Art Association Gallery	3410, avenue du Musée
Marché Saint-Jacques	1125, rue Ontario Est
Vespasienne du parc Bellerive	2382, rue Notre-Dame
Central d'alarme du service d'incendie	4040, avenue du Parc
Montreal Amateur Athletic Association	2070, rue Peel
Bureau de poste central	715, rue Peel
Gare Windsor	900, rue Peel
Station de pompage Riverside	227, rue Riverside
Mount Royal Club, The	1175, rue Sherbrooke Ouest
Bibliothèque Municipale	1210, rue Sherbrooke Est
Hôpital Notre-Dame	1560, rue Sherbrooke Est
Students' Union Hall	690, rue Sherbrooke Ouest
Strathcona Hall	772, rue Sherbrooke Ouest
Terminus Craig	121, rue Saint-Antoine Ouest
Quartier général du service d'incendie, poste N° 20	181, rue Saint-Antoine Ouest
Usine de pompage Craig	2000, rue Saint-Antoine Est
Hôtel et gare Viger	700, rue Saint-Antoine Est
Bibliothèque de Saint-Sulpice	1700, rue Saint-Denis

Bureau de poste Sainte-Catherine & Bishop	1420, rue Sainte-Catherine Ouest
Bureau de poste Sainte-Catherine & Plessis	1450, rue Sainte-Catherine Est
Monument National	1182, boulevard Saint-Laurent
Tour de Lévis	Île Sainte-Hélène
La Biosphère	160, chemin du Tour de l'Isle, Ile Sainte-Hélène
Édicule de métro Champ-de-Mars	

Les édifices scolaires

Académie Marchand	1097, rue Berri
École Jean-Baptiste-Meilleur	2237, rue Fullum
École Saint-Eusèbe	2275, rue Fullum
Victoria School	1822, boulevard de Maisonneuve Ouest
École Saint-Jacques	301-305, boulevard De Maisonneuve Est
École Bourget	1230, rue de la Montagne
École Gabriel-Souart	1808, avenue Papineau
École Plessis	2075, rue Plessis
École Frontenac	2743, rue de Rouen
Alexandra School	1250, rue Sanguinet
Institut de Technologie de Montréal	200, rue Sherbrooke Ouest
Trafalgar School	3495, rue Simpson
École Polytechnique de Montréal	1430, rue Saint-Denis
École des Hautes Études Commerciales	535, avenue Viger Est
Académie Garneau	1705, rue de la Visitation

Les églises

Église Sainte-Brigide	1151, rue Alexandre-DeSève
Église du Sacré-Coeur-de-Jésus	2000, rue Alexandre-DeSève
Église du Gesu	1202, rue de Bleury
Basilique Saint-Jacques-le-Majeur	1085, rue de la Cathédrale
St. Luke's Episcopalian Church	1151, rue De Champlain
Free Presbyterian Church	985-991, rue Côté
Église Sainte-Marguerite-Marie	2015, rue Dorion
Emmanuel Congregational Church	2085, rue Drummond

Église Saint-Eusèbe-de-Verceil	2151, rue Fullum
Mission Catholique Chinoise du Saint-Esprit	205-209, rue De La Gauchetière Ouest
Taylor's Church	1640, avenue Papineau
Church of St. John the Evangelist	137, avenue du Président-Kennedy
Church of St. Andrew & St.Paul	3415, rue Redpath
Chapelle des Franciscains	2010, boulevard René-Lévesque Ouest
St. Patrick's Church	460, boulevard René-Lévesque Ouest
Erskine & American United Church	1339, rue Sherbrooke Ouest
Church of the Messiah (incendiée)	1491, rue Sherbrooke Ouest
Masonic Memorial Temple	1850, rue Sherbrooke Ouest
St. George's Church	1101, rue Stanley
Église Saint-Jacques	1423-1427, rue Saint-Denis
St. John's Presbyterian Church	100-110, rue Sainte-Catherine Est
Church of St. James the Apostle	1439, rue Sainte-Catherine Ouest
Église Saint-Vincent-de-Paul	2310, rue Sainte-Catherine Est
Chapelle Notre-Dame-de-Lourdes	430, rue Sainte-Catherine Est
St. James Methodist Church	463, rue Sainte-Catherine Ouest
Christ Church Cathedral	1440, avenue Union
Holy Trinity Church	329, avenue Viger Est
Église Saint-Pierre-Apôtre	1201, rue de la Visitation

Les hôtels, et immeubles à bureaux

Bell Canada - Le Siège social	1050, Côte du Beaver Hall
Le Canada Cement Company Building	606, rue Cathcart
Le New Birks Building	620, rue Cathcart
Le Drummond Medical Building	1414, rue Drummond
Édifice de la Duke Investments Limited	297, rue Duke
Bell Canada - Le Plateau Exchange	87, rue Ontario Ouest
Hôtel Windsor	1170, rue Peel
Le House of Seagram	1430, rue Peel
Hôtel Mont-Royal	1455, rue Peel
Le Hermes Building	1470, rue Peel
Édifice de la Crane Ltd.	1170, place Phillips
Hôtel Berkeley	1188, rue Sherbrooke Ouest
Hôtel Ritz-Carlton	1228, rue Sherbrooke Ouest
Le Medical Arts Building	1538, rue Sherbrooke Ouest

Édifice Mayor	1449-1459, rue Saint-Alexandre
Le Castle Building	1410, rue Stanley
Le Tramways Building (intégré au palais des congrès)	155, rue Saint-Antoine Ouest
Le Dominion Square Building	1010, rue Sainte-Catherine Ouest
Le Drummond Building	1111, rue Sainte-Catherine Ouest
Édifice Crescent	1327-1333, rue Sainte-Catherine Ouest
Le Dental Science Building	1388-1400, rue Sainte-Catherine Ouest
Édifice de La Patrie	182, rue Sainte-Catherine Est
Les bureaux de la Dominion Oil Cloth & Linoleum	2200, rue Sainte-Catherine Est
Édifice Dandurand	360, rue Sainte-Catherine Est
Édifice à bureaux du 770 rue Sainte-Catherine Ouest	770, rue Sainte-Catherine Ouest
Édifice à bureaux du 980 rue Sainte-Catherine Ouest	980, rue Sainte-Catherine Ouest
Édifice IBM	1250, boulevard René-Lévesque Ouest
Place Bonaventure	800, rue De La Gauchetière Ouest
Place des arts	260, boulevard De Maisonneuve Ouest
Place Ville-Marie	1, place Ville-Marie
Place Desjardins	100-190, rue Sainte-Catherine Ouest
La Bourse	800, rue du Square-Victoria
Hydro Québec	61-75, boulevard René-Lévesque Ouest
Place Radio Canada	1400, boulevard René-Lévesque Est
Gouvernement du Canada, Agence des Douanes et du Revenu Canada	305, boulevard René-Lévesque Ouest
Ancien musée d'art contemporain	2190, avenue Pierre-Dupuy, Cité du Havre
Port Royal Peel et Sherbrooke	1451-55, rue Sherbrooke
Reine Élizabeth	900, boulevard René-Lévesque Ouest

Les magasins, cinémas

Le Théâtre Arcade	1425, rue Alexandre-DeSève
Le Théâtre Impérial	1430, rue De Bleury
Le magasin Holt Renfrew	1300-1312, rue Sherbrooke Ouest
L'édifice Paquette	1-19, rue Sainte-Catherine Est
Le Amherst Building	1002-1018, rue Sainte-Catherine Est
L'édifice Bagg	1100-1108, rue Sainte-Catherine Ouest
Le Willis Building	1220-1224, rue Sainte-Catherine Ouest

L'ancien magasin Ogilvy	1251-1263, rue Sainte-Catherine Ouest
Le nouveau magasin Ogilvy	1307, rue Sainte-Catherine Ouest
L'édifice Tessier	1309-1317, rue Sainte-Catherine Est
L'édifice Barsalou	1359-1389, rue Sainte-Catherine Est
Le Coronation Building	1391-1397, rue Sainte-Catherine Ouest
L'édifice Gauvin	1551-1557, rue Sainte-Catherine Est
L'édifice Labelle	205-209, rue Sainte-Catherine Est
Le Théâtre Séville	2153-2159, rue Sainte-Catherine Ouest
L'édifice Harel	2401-2411, rue Sainte-Catherine Est
L'édifice de l'Union Saint-Joseph	250-256, rue Sainte-Catherine Est
Le Blumenthal Building	305-307, rue Sainte-Catherine Ouest
L'édifice Jacobs	450-474, rue Sainte-Catherine Ouest
Le magasin Wilder	482-488, rue Sainte-Catherine Ouest
L'édifice Archambault	500, rue Sainte-Catherine Est
Le Gaiety Theatre	539, rue Sainte-Catherine Ouest
Le magasin Morgan	587, rue Sainte-Catherine Ouest
La joaillerie Birks	620, rue Sainte-Catherine Ouest
Le magasin Eaton (restaurant l'Île de France)	677, rue Sainte-Catherine Ouest
L'édifice Jaeger	682-684, rue Sainte-Catherine Ouest
Le Théâtre Palace	698, rue Sainte-Catherine Ouest
L'édifice Chas. Laforce	77-79, rue Sainte-Catherine Est
L'édifice Pilon	915, rue Sainte-Catherine Est
La Pharmacie Montréal	916, rue Sainte-Catherine Est
Le Théâtre Loew's	954, rue Sainte-Catherine Ouest
Le magasin Simpsons	977, rue Sainte-Catherine Ouest
L'édifice Trudel	1014-1016, boulevard Saint-Laurent
L'édifice Vallée	1057-1059, boulevard Saint-Laurent
L'édifice Drapeau & Savignac	1068-1072, boulevard Saint-Laurent
L'édifice Brunet	1074-1084, boulevard Saint-Laurent
La maison L'Archevêque	1647, rue de la Visitation
L'édifice Law	730-736, rue Wellington

Les résidences

Maison David Fraser Gurd	1424, rue Bishop
Maison Walter Paul Scott	1425, rue Bishop
Maison Octavia Grace Ritchie	1426, rue Bishop

Maison Peter Lyall	1445, rue Bishop
Maison Moses Vineberg	2055, rue Bishop
Maison Duncan Gordon	1437, rue Crescent
Maison George Hyde	2195, rue Crescent
Maison Harold E. Stearns	1514, avenue du Docteur-Penfield
Maison Dugald Graham	1538, avenue du Docteur-Penfield
Maison John Auld	1558, avenue du Docteur-Penfield
Maison Joseph Bowles Learmont	1564, avenue du Docteur-Penfield
Maison James Crathern	1572, avenue du Docteur-Penfield
Maison George Stephen (Mount Stephen Club)	1440, rue Drummond
Maison John L. Morris	3418, rue Drummond
Maison William Dow (Engineers Club of Montreal)	1175, place du Frère-André
Maison Joseph Sawyer	1205-1207, rue Guy
Maison James Edward Major	1221, rue Guy
Maison Marie-Hélène Jodoin (intégrée aux Archives nationales du Québec)	530, rue De La Gauchetière Est
Maison Daniel Stroud	1221, rue Mackay
Maison Alfred M.F. Baumgarten	3450, rue McTavish
Maison David R. Wood	1234, rue de la Montagne
Maison Anna Maria Morris	2105, rue de la Montagne
Maison Daniel Stroud	2115, rue de la Montagne
Maison Louisa A. Boyer	2135, rue de la Montagne
Maison George Wait	2175, rue de la Montagne
Maison Marie E.C. Boyer	3474, rue de la Montagne
Maison Charles Colquhoun Ballantyne	3484, rue de la Montagne
Maisons Thomas Tait et Katherine Bate	3415-3419, avenue du Musée
Maison Mabel Burnett (Pangman)	3430, avenue du Musée
Maison Farquhar Robertson	3456, avenue du Musée
Maison Joseph-Marcelin Wilson	3501, avenue du Musée
Maison Eugène Lafleur	3484, rue Peel
Maisons Robert Brown et Ducan McIntyre (Shaughnessy)	1923, boulevard René-Lévesque Ouest
Maison Frederick Thomas Judah	1980, boulevard René-Lévesque Ouest
Maison Joseph-Wilfrid-Antoine- Raymond Masson	2080, boulevard René-Lévesque Ouest
Maison Hugh Graham (Atholstan)	1172, rue Sherbrooke Ouest
Maison Maria Raymond (L.J. Forget)	1195, rue Sherbrooke Ouest

Maison Thomas Craig	1201, rue Sherbrooke Ouest
Maison Frances Clark Cook	1535, rue Sherbrooke Ouest
Maison Robert Stanley Bagg	1541, rue Sherbrooke Ouest
Maison Alexander Buchanan	170, rue Sherbrooke Est
Maison Marjorie Sandborn Ward	1814, rue Sherbrooke Ouest
Maison Catherine McIntyre	1840, rue Sherbrooke Ouest
Maison François de Martigny	430, rue Sherbrooke Est
Maison Arthur Dubuc	438, rue Sherbrooke Est
Maison William Alexander Molson	892, rue Sherbrooke Ouest
Maison Daniel Ford	3419, rue Simpson
Maison David Lewis (Linton)	3424, rue Simpson
Maison Maude Adelaïde Gooderham	3465, rue Simpson
Maison Andrew A. Allan	3433, rue Stanley
Maison Hugh Andrew Allan	3435, rue Stanley
Maison James Gardner	3487-3489, rue Stanley
Maison François-Xavier Saint-Charles	1682, rue Saint-Denis
Maison Damase Masson	1098, rue Saint-Hubert
Maison Collins Simpson Garland	1532, avenue Summerhill
Maison Douglas W. Ogilvie	1536, avenue Summerhill
Maison James Scrimger	1564, avenue Summerhill
Maison Jacques-Félix Sincennes	429, avenue Viger Est
Centre Alexandre-DeSève	2040, rue Alexandre-DeSève
Façade rue Jeanne-Mance	2066 et façades de 2020 à 2064 et de 2070 à 2092
Maison Bagg	166, rue King
University Club	2047, rue Mansfield
Îlot des Voltigeurs	511 et 513, rue Montcalm
Maison Louis-Hippolyte Lafontaine	1395, avenue Overdale
Maison en rangée rue Pierce	1419 à 1441, rue Pierce
École Gédéon Ouimet	1960, rue Poupart
Édifice Joseph-Arthur Godin	2, rue Sherbrooke Ouest
Maison Louis Fréchette	306, rue Sherbrooke Est

3.2.3 Le patrimoine archéologique

L'arrondissement de Ville-Marie est le territoire où se concentre la plus forte proportion de biens culturels à statut, de sites et de bâtiments patrimoniaux et de sites archéologiques. Ce territoire, fruit de remodelages et d'agrandissements successifs, englobe plusieurs espaces distincts d'un point de vue historique et archéologique. Il est assurément un pôle important de l'espace archéologique montréalais car il regroupe,

entre autres, le lieu de fondation de Montréal à la pointe à Callière, la ville fortifiée du XVIII^e siècle et ses faubourgs, les infrastructures portuaires et maritimes anciennes, le vieux port et l'entrée du canal de Lachine, les complexes d'institutions religieuses, le flanc sud-est du mont Royal de même que l'île de Champlain, aujourd'hui île Sainte-Hélène. L'arrondissement de Ville-Marie constitue un centre important du développement urbain de Montréal où il est encore possible de percevoir les traces de son évolution depuis le XVII^e siècle.

Depuis 1992, des sites archéologiques dont les valeurs scientifique et d'évocation sont déterminantes pour l'histoire de Montréal ont fait l'objet d'une attention particulière : le premier cimetière de Montréal et les sites de la place Royale et de l'Éperon ont été mis en valeur *in situ* dans le Musée d'archéologie et d'histoire de Montréal, Pointe-à-Callière, l'empreinte de la résidence du gouverneur de Vaudreuil a été marquée au sol lors du réaménagement de la place Jacques-Cartier, un front complet des fortifications bastionnées du XVIII^e siècle a été mis en valeur *in situ* au parc du Champ-de-Mars, les traces de la première chapelle de pierre ont été mis en valeur *in situ* dans le crypte archéologique de la chapelle Notre-Dame-de-Bonsecours. Plusieurs sites archéologiques amérindiens de la période préhistorique ont également été découverts dans l'arrondissement de Ville-Marie (exemple site archéologique BjFj-107). Ces sites documentent une occupation du territoire par les Amérindiens, à la période du Sylvicole, soit de 1 000 ans avant Jésus-Christ à 1534 après Jésus-Christ.

Un autre aspect particulier du « Ville-Marie archéologique » concerne la présence de plusieurs cimetières anciens de Montréal. De nombreuses découvertes d'ossements humains confirment que ces lieux sacrés anciens n'ont pas été entièrement exhumés et que des sépultures sont conservées sous des constructions anciennes, des places publiques, des rues et des boulevards. Il va sans dire que ce patrimoine religieux mérite toute l'attention et la protection nécessaires aux lieux d'inhumation.

Cimetières anciens de Montréal, 1642 à 1854

L'aménagement de cimetières à proximité des zones résidentielles soit aux alentours des églises, soit dans leur voisinage immédiat, est courant dans les villes anciennes. Au fur et à mesure que les connaissances sur l'origine des épidémies évoluent et que l'on identifie les agents pathogènes émanant des cimetières, les autorités publiques repoussent les lieux d'inhumation à l'extérieur des centres urbains. Pour la population catholique montréalaise, trois organismes prennent en charge l'aménagement des cimetières à l'intérieur ou à l'extérieur de la vieille ville : les fabriques de la paroisse Notre-Dame de Montréal, de l'Hôpital général administré à l'origine par les frères Charron puis par les Sœurs Grises, et de l'Hôtel-Dieu.

En 1798, le nombre et la localisation des cimetières catholiques et protestants se résument ainsi : la fabrique possède quatre terrains *intra muros* dont un sert encore aux enterrements, l'Hôtel-Dieu conserve un petit cimetière et l'Hôpital général se sert de deux lieux d'inhumation. L'année 1798 marque toutefois un tournant car c'est à ce moment que les autorités civiles entament la réglementation concernant les lieux de sépultures. Cette année-là, des grands jurés craignant que la fièvre jaune se déclare dans la ville et décime la population, identifient les cimetières catholiques et protestants localisés dans l'enceinte de la ville comme une nuisance publique à cause des maladies qu'ils peuvent occasionner. En octobre 1798, le procureur conseille aux institutions concernées de fermer les cimetières *intra muros* et d'acquérir d'autres terrains à l'extérieur des remparts (voir c. pour liste des cimetières anciens). L'année suivante, les

protestants achètent un terrain dans le faubourg Saint-Laurent sur la terre de Près-de-ville, tandis que les catholiques font l'acquisition de quatre arpents dans le faubourg Saint-Antoine près du cimetière juif. Pour faire face à la croissance de leurs populations respectives, les catholiques et les protestants se trouvent assez tôt dans la nécessité d'agrandir leurs cimetières et d'en ouvrir de nouveaux (Stewart 2002). C'est ainsi que plusieurs espaces urbains à l'exemple du Square Dorchester et de la Place du Canada (site archéologique BiFj-37) ont conservé les traces de ces lieux d'inhumation comme le démontrent les récentes recherches archéologiques.

a. Les secteurs d'intérêt archéologique à fort potentiel

24.AP.1 et 24.A.1 – Le mont Royal et ses abords

Le mont Royal est formé de trois sommets, le mont Royal, le mont Summit à Westmount et le mont Murray à Outremont. Son versant sud-est est intégré à l'arrondissement de Ville-Marie.

Occupation amérindienne

Le Québec méridional est occupé par les populations humaines depuis plus de 8 000 ans. À la suite de l'épisode marin de la mer de Champlain, de 12 000 à 10 000 ans avant aujourd'hui, qui a inondé la plaine de Montréal durant la dernière déglaciation, des épisodes d'eaux douces formant le lac Lampsilis se sont succédées par saccades d'exondations. Vers 8 000 ans avant aujourd'hui, le sommet du mont Royal émerge depuis déjà plus d'un millénaire et le niveau du lac Lampsilis se situe à une altitude entre 30 et 40 mètres, formant la terrasse dite « de Montréal ». Elle correspond aujourd'hui à la terrasse qui longe la rue Sherbrooke à l'est du centre-ville. L'île est alors beaucoup plus petite, si les populations paléindiennes ou archaïques anciennes l'ont occupée, elles ont été contraintes à des espaces rapprochés des sommets du mont Royal. Dans les millénaires suivants, le lac Lampsilis laisse graduellement la place au système fluvial actuel, en passant par une longue étape de rivière à marées. L'environnement général de la plaine montréalaise est celui d'un vaste réseau de canaux et de marécages. Si ces environnements avaient un attrait pour les populations amérindiennes dont les traces ont été retrouvées dans la vallée du Saint-Laurent, l'île de Montréal et sa montagne ont certainement été un lieu privilégié.

Les données les plus anciennes retrouvées à ce jour sur l'île de Montréal datent de la fin de l'épisode Archaïque, entre 5 000 et 4 000 ans avant aujourd'hui. À partir de cette date, des indices d'une occupation amérindienne continue jusqu'à l'arrivée des Européens, ont été recensés. Parmi les nombreux sites archéologiques qui témoignent de ce passé préhistorique, plusieurs sont en relation directe avec le mont Royal et un regroupement particulier a été identifié : le terrain funéraire de Westmount. Au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle et au tournant du XX^e siècle, de nombreuses sépultures humaines préhistoriques sont découvertes dans un secteur assez vaste de Westmount (Tremblay, 2004).

Terrain funéraire

Le terrain funéraire de Westmount n'est pas le seul endroit du mont Royal qui a servi de lieu d'inhumation préhistorique. En effet, des sépultures amérindiennes ont été signalées à au moins quatre autres endroits. Le plus connu de ceux-ci est certainement le site Dawson (site archéologique BjFj-1), situé devant l'actuelle Université McGill. Ce site est le seul site villageois des Iroquoiens du Saint-Laurent retrouvé à ce jour sur l'île de Montréal. Il a été mis au jour en 1860 et a été porté à l'attention du recteur de

l'Université McGill, J. William Dawson, qui a enregistré les données. Les témoins recueillis datent de un à deux siècles avant la fondation de Montréal en 1642.

Aux alentours de 1850, peu après l'ouverture du cimetière Mont-Royal, plusieurs squelettes sont mis au jour sur le lot Lyman. Au début du XX^e siècle, à seulement 500 mètres au nord du terrain funéraire de Westmount, des sépultures sont découvertes dans une petite grotte située dans la falaise à l'ouest du réservoir du chemin de la Côte des-Neiges. Durant les années 1920, du côté d'Outremont, des sépultures amérindiennes sont trouvées à l'intersection de l'avenue Van Horne et de la rue Pratt. La découverte de quelques vingt autres sépultures amérindiennes est signalée le long du chemin de la côte Sainte-Catherine, entre l'avenue du Mont-Royal et la rue Pratt. La vocation funéraire de la montagne, bien évidente aujourd'hui, a une histoire qui débute bien avant l'arrivée des Européens. La colline du mont Royal et ses nombreux versants servent de lieu sacré pour les populations préhistoriques qui ont fréquenté et habité l'île de Montréal.

Carrière préhistorique

Un autre aspect archéologique important du mont Royal est déterminé par son origine géologique. Comme toutes les collines montréalaises, le mont Royal est un massif intrusif qui a remonté au cours du Crétacé dans la roche-mère plus ancienne. C'est ce que les géologues appellent un pluton, c'est-à-dire que la cristallisation a été souterraine et qu'il n'y a pas eu d'éruption volcanique. Toutefois, le magma intrusif chaud a quand même altéré la roche calcaire environnante en la métamorphisant. Celle-ci s'est donc transformée en cornéenne. Contrairement aux calcaires environnants dont elle est issue, la cornéenne du mont Royal, disposée en couronne autour de la montagne, possède des qualités physiques qui la rend intéressante pour la taille de la pierre. Les pierres dures à cassure conchoïdale sont recherchées durant la préhistoire pour la fabrication des outils en pierre. Une carrière préhistorique a été découverte et expertisée en 1997 par la Ville de Montréal (site archéologique BfJ-97). On y a retrouvé des traces d'extraction et de transformation de la cornéenne, et des traces d'établissement. Le site reste difficile à dater avec précision car un site d'extraction comme celui du mont Royal a pu être en usage sur de très longues périodes, voire pendant toute la période préhistorique de Montréal.

Site Dawson

Il est encore aujourd'hui difficile de dire avec certitude si le site Dawson correspond au village d'Hochelaga visité par Jacques Cartier en 1535. Néanmoins, la recherche archéologique nous apprend qu'il est de cette époque, soit probablement entre 1500 et 1550. La position exacte du village d'Hochelaga a longtemps fait l'objet de débats, les uns le situant du côté du Saint-Laurent, comme le site Dawson, les autres le situant du côté d'Outremont, et même plus récemment, sur la montagne. Indépendamment de ces hypothèses, les descriptions de Jacques Cartier lors de son second voyage en 1535, relatent une population d'environ 2 000 âmes dans un grand village palissadé et entouré de vastes champs de maïs, situé tout près de la montagne. Un village d'horticulteurs iroquoiens a pu avoir une durée de vie de 10 à 20 ans. À terme, l'épuisement des sols et des ressources environnantes, l'invasion de la vermine et l'insalubrité grandissante des lieux, la détérioration des habitations et des palissades forcent un déménagement du village. Dans l'histoire d'une même communauté, sur plusieurs générations, il faut donc considérer l'existence de nombreux sites villageois. Dans cette optique, il n'est pas inconcevable qu'un ou deux autres sites villageois soient situés à proximité de la montagne (Tremblay, 2004).

La montagne

Dès la seconde moitié du XVII^e siècle, les Sulpiciens érigent le fort de la Montagne, une mission destinée à regrouper et évangéliser les Amérindiens. Certaines parties de la montagne sont ensuite soumises à l'agriculture mais au XIX^e siècle, des terres du côté sud sont achetées par la bourgeoisie montréalaise qui désire construire des résidences. Plusieurs institutions s'y installent : les Universités McGill et de Montréal, les cimetières Mont-Royal et Notre-Dame-des-Neiges, l'hôpital Hôtel-Dieu et le Royal Victoria, les institutions religieuses : le Collège et le Grand Séminaire de Montréal, la maison-mère des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame et de l'Oratoire Saint-Joseph.

L'idée d'aménager un parc sur la montagne germe vers 1840. Il faut attendre près de quarante ans avant que cette idée ne se concrétise. Un funiculaire entre d'ailleurs en fonction de 1885 à 1918, afin d'en faciliter l'accès (site archéologique BfJ-117). Vers le milieu du XX^e siècle, la présence des automobiles devient possible avec l'ouverture de la voie Camillien-Houde et du chemin Remembrance.

24.AP.2 – Canal de Lachine

Les rapides de Lachine forment une barrière infranchissable pour les navires qui remontent le fleuve Saint-Laurent. L'ouverture du canal de Lachine en 1825 favorise, outre le passage des navires, le développement industriel le long du canal et l'utilisation de l'énergie hydraulique à l'emplacement des différentes écluses. Le canal est élargi à deux reprises entre 1825 et 1850. L'importance et la concentration des industries en bordure du canal est telle que le canal de Lachine devient le moteur du développement économique du Canada au cours du XIX^e siècle. Le déclin s'amorce vers 1907, pour se confirmer entre 1960 et 1970 avec la fermeture du canal de Lachine en tant que voie commerciale. Le canal de Lachine a été déclaré Lieu historique national en vertu de dispositions légales fédérales, il a été réouvert à la navigation en l'année 2002.

Le secteur du Vieux-Port de Montréal et celui de Lachine sont les deux premiers influencés par l'implantation du canal de Lachine en 1825. Les ressources patrimoniales du secteur du Vieux-Port de Montréal qui sont aujourd'hui visibles, témoignent des diverses phases d'aménagement du canal. L'organisation propre à ce secteur est déterminée par la forte dénivellation à franchir mais également la proximité du port où s'effectue le transbordement des marchandises des transatlantiques aux bateaux « intérieurs ». Les bâtiments qui ceinturent le complexe éclusier sont d'ailleurs souvent liés à cette fonction de transbordement. L'espace est également caractérisé par une ceinture d'industries du XX^e siècle, à l'exemple du complexe Ogilvie et des élévateurs no.5. La rupture observée aujourd'hui dans le bâti ancien qui longe le bassin 2, a été créée par la disparition des unités industrielles contiguës développées au XIX^e siècle, avec l'exploitation de l'énergie hydraulique. Bien que cet espace spécifique, le long du bassin 2 soit le plus important site de ce type le long du canal, il reste peu de trace hors-sol depuis la démolition en 1995, du complexe Bancroft et d'une partie de la minoterie Rozo. Les silos demeurent toutefois en place. Les vestiges archéologiques des canaux d'alimentation et des turbines sont possiblement aujourd'hui les seuls témoignages de l'utilisation de l'énergie hydraulique, par les industries du bassin 2 (Archemi 1995).

24.AP.3 – Arrondissement historique du Vieux-Montréal

24.AP.4 – Faubourgs Québec, Saint-Laurent et des Récollets

L'arrondissement historique du Vieux-Montréal comprend le lieu de fondation de Montréal à la pointe à Callière, la ville fortifiée du XVIII^e siècle, la partie ouest du faubourg Québec ainsi que le Vieux-Port et l'entrée du canal de Lachine. De plus, l'expansion de la ville ancienne fait en sorte que des faubourgs prennent forme en périphérie, les faubourgs Québec, Saint-Laurent et des Récollets.

Les origines, le lieu habité avant la ville

La Ville de Montréal a célébré en 1992, le 350^e anniversaire de sa fondation, mais son territoire accueille possiblement des populations humaines depuis près de 8 000 ans, si l'on se fie aux plus anciennes découvertes archéologiques effectuées dans la vallée du Saint-Laurent. Près de trois cents générations de familles ont pu ainsi séjourner sur son territoire et marquer le sol de l'empreinte de leurs activités diverses. Une grande part des sites archéologiques préhistoriques recensés, à ce jour, dans l'arrondissement de Ville-Marie, documentent des occupations amérindiennes de la période du Sylvicole soit de 1 000 ans avant Jésus-Christ à 1534 après Jésus-Christ.

Ville-Marie ou l'émergence d'une ville nouvelle

Quelques sites archéologiques témoignent des premières décennies d'existence de la colonie montréalaise établie à la pointe à Callière en 1642. Parmi ceux-ci, il faut souligner le premier cimetière de Montréal attenant au fort de Ville-Marie qui est en opération de 1643 à 1654. Les fouilles archéologiques menées sur le site de l'Éperon ont révélé que le premier cimetière de Montréal est demeuré en place malgré la construction ultérieure de plusieurs bâtiments sur son emplacement. Par ailleurs, la localisation précise du fort de Ville-Marie et la nature des vestiges pouvant en subsister font actuellement l'objet de recherches. Ce secteur de la vieille ville supporte aujourd'hui un bâti relativement dense qui restreint l'accessibilité des lieux. Certains espaces, à l'exemple des cours intérieures, rues, ruelles, caves peu profondes, conservent toutefois un potentiel archéologique élevé. Le fort de Ville-Marie a subsisté jusqu'en 1680, victime de la dégradation rapide de ses installations et de son emplacement fréquemment inondé par les crues du fleuve Saint-Laurent

À cette même époque s'amorce le développement de la ville et les colons commencent à s'établir sur la rive gauche de la rivière Saint-Pierre. Les premières concessions sont reliées entre elles par un sentier longeant le fleuve Saint-Laurent, sentier qui est d'ailleurs à l'origine de la rue Saint-Paul. Dès 1653, une première place publique est aménagée à l'emplacement de l'actuel site de la place Royale. L'expansion de la ville s'effectue de façon progressive et les rares plans anciens connus n'indiquent, à la fin du XVII^e siècle, que la présence d'une trame urbaine encore largement embryonnaire, caractérisée par un bâti dispersé et un lotissement de dimension variable et de configuration fort irrégulière. Plusieurs sites archéologiques découverts sont associés à cette période charnière où Montréal ne constitue qu'une ville frontière : les sites LeMoyne-Leber, de la place Royale, du château de Callière, de la chapelle Notre-Dame-de-Bonsecours.

La ville fortifiée

De nombreux sites archéologiques documentent l'évolution de Montréal de 1684 à 1815 en tant que ville fortifiée. Les vestiges des deux enceintes dont s'est doté Montréal, au cours de son histoire, ont été mis au jour en divers points du Vieux-Montréal. Ces

vestiges, plus particulièrement architecturaux, ont permis de déterminer la localisation précise des deux enceintes et d'en étudier les techniques de construction. La première enceinte, érigée entre 1684 et 1689, consistait en une palissade d'un seul rang de pieux de cèdre. Victime de sa dégradation rapide, la palissade est détruite au profit de fortifications maçonnées en pierres dont la construction est entreprise vers 1716. La fortification érigée à partir de 1716, sous la gouverne de l'ingénieur Gaspard Chaussegros de Léry, fixe de façon définitive les limites de la vieille ville.

Délimitation entre les espaces urbain et rural, et puis entre la ville centrale et ses faubourgs, l'enceinte fortifiée constitue un facteur structurant du développement subséquent de Montréal. De nombreux sites d'occupation datant du XVIII^e siècle subsistent toujours dans l'arrondissement historique. Certains sites témoignent de l'importance de la présence militaire à Montréal, ville de garnison qui, tout au long du XVIII^e siècle, sert de tête de pont à la pénétration française et britannique en Amérique. Parmi ceux-ci, soulignons les vestiges de la canoterie du Roy construite en 1709.

La ville fortifiée abrite également des lieux de culte à l'exemple de la première église Notre-Dame et plusieurs domaines institutionnels : la résidence du Marquis Philippe de Rigaud de Vaudreuil, d'abord nommé gouverneur de Montréal en 1699 puis gouverneur de la Nouvelle-France en 1703, les domaines des Congrégations de Notre-Dame, des Soeurs Grises, des Sulpiciens, des Jésuites et des Récollets. De nombreux sites d'habitat occupés au XVIII^e siècle par des membres de divers groupes sociaux sont également conservés.

Les faubourgs

Le développement des faubourgs s'amorce dès le début du XVIII^e siècle, sous le Régime français. Le manque d'espace à l'intérieur de l'enceinte et le climat plus sécuritaire de l'époque incitent progressivement un bon nombre de montréalais à s'installer en périphérie de la ville. L'édit de 1727 interdisant dorénavant toute nouvelle construction en bois à l'intérieur des fortifications force l'établissement progressif, hors les murs, des individus n'ayant pas les moyens de posséder une habitation en pierres. Les faubourgs deviennent ainsi le refuge des couches populaires de la société montréalaise, d'une population composée principalement d'artisans, de petits commerçants et de travailleurs non spécialisés.

Les premières recherches archéologiques effectuées hors de la ville fortifiée remontent aux années 1980 alors que s'amorce la fouille du chantier naval Munn localisé sur le flanc ouest de la pointe à Callière et celle du site Viger dans le faubourg Saint-Louis. Depuis, des programmes d'inventaire archéologique ont été entrepris dans les principaux faubourgs de Montréal : Saint-Laurent, Québec et des Récollets. Le site du faubourg Québec est à ce jour un exemple unique à Montréal où un site archéologique englobe des pans entiers d'îlots urbains : rues, ruelles, bâtiments, dépendances et cours arrières, et témoigne d'une grande diversification des fonctions : activités militaires, résidentielles, commerciales, artisanales, industrielles, ferroviaires et autres, permettant ainsi de documenter sur un plan macroscopique l'organisation spatiale de ces espaces et leur évolution sur plusieurs siècles.

La métropole du XIX^e siècle

Au cours du XIX^e siècle, Montréal s'impose comme la métropole économique du Canada. Sa population connaît une croissance exponentielle, ce qui entraîne le développement rapide de nouveaux quartiers. La vocation commerciale de la ville

s'affirme tandis que s'amorce son industrialisation. La démolition des fortifications est entreprise en 1801. Un ambitieux programme d'aménagement urbain qui transforme la physionomie de la vieille ville est mis en oeuvre. Plusieurs rues et boulevards sont alors percés à l'emplacement des anciens murs favorisant l'intégration et une meilleure communication avec les faubourgs voisins. Plusieurs espaces et places publiques sont aménagés : le marché de la place Jacques-Cartier, le marché Sainte-Anne, le champ de parade du Champ-de-Mars, le square Victoria, le square Dalhousie. La Commission du Havre de Montréal créée en 1830 procède à d'importants travaux dans le port qui s'ouvre progressivement à la navigation océanique.

L'idéologie de progrès social et technologique qui caractérise cette période fait que l'on s'attaque sérieusement aux contraintes liées à la topographie ou à l'environnement naturel. D'importantes opérations de remblaiement sont effectuées sur les zones basses de la vieille ville tandis qu'on arase les espaces surélevés telle la colline de la Citadelle. Sa disparition en 1818 permet le prolongement vers l'est de la rue Notre-Dame. À cette même époque, on procède à la canalisation et au remblaiement du lit de nombreux cours d'eau dont la petite rivière Saint-Pierre et le ruisseau Saint-Martin qui constituent des cloaques à ciel ouvert et entravent les communications. Ces anciennes voies d'eau comblées s'avèrent aujourd'hui être des sites archéologiques de grand intérêt dont les couches-dépotoirs témoignent des comportements d'un ensemble d'individus.

La majorité des sites archéologiques de Montréal présentent des composantes du XIX^e siècle et documentent cette période névralgique de mutation et de modernisation de la cité. À titre d'exemple, l'ancien marché Sainte-Anne, bâtiment construit en 1833 qui a abrité le parlement du Canada-Uni et qui a été incendié lors d'une émeute en 1849, est aujourd'hui localisé sous la place D'Youville Ouest, entre les rues Saint-Pierre et McGill. La très grande qualité de conservation des vestiges révélés lors de l'inventaire archéologique justifient sa protection *in situ* : le marché Sainte-Anne, ses celliers, le collecteur William auquel il est imbriqué, les couches-dépotoirs anciennes sous-jacentes. Ce site comprend des composantes qui contribuent à la connaissance de processus anciens d'aménagement urbain complexes et audacieux.

24.AP.5 et 24.A.2 – Au Pied-du-Courant

Le secteur Au-Pied-du-Courant se trouve à la hauteur du courant Saint-Marie, d'où provient son nom. Ce lieu aujourd'hui situé à l'extrémité est de l'arrondissement Ville-Marie, fait partie pendant près de deux siècles du quartier Hochelaga, il est voué à l'agriculture. En 1669, les Sulpiciens y établissent la ferme Sainte-Marie. Au milieu du XVIII^e siècle, ce secteur est peu développé comparativement à d'autres espaces à proximité. La présence du chemin du Roy entraîne toutefois l'expansion des occupations résidentielles au-delà des limites du faubourg Québec. Une première brasserie s'installe en 1782, et annonce la création d'un espace industriel. Dès le premier tiers du XIX^e siècle, on retrouve, outre la brasserie, une distillerie et un chantier maritime. L'exode rural déclenché par le besoin de main-d'œuvre dans la production industrielle, fait en sorte qu'une population s'établit à proximité des usines. Le quartier se développe rapidement et, en 1860, il est encore en pleine expansion.

Quartier industriel Sainte-Marie

Vers 1740, la limite est de la Ville de Montréal s'étend à cent chaînes des fortifications, ce qui correspond approximativement à la rue Iberville. Le développement du quartier Sainte-Marie, parfois nommé Faubourg à M'lasse, ressemble fortement à celui du Pied-du-Courant, la vocation agricole du lieu ayant été remplacée par une utilisation de type

industriel. Au milieu du XIX^e siècle, ce quartier vit une forte croissance industrielle. On y trouve diverses usines : des fabricants de pipes à l'exemple des Henderson et Bannerman, des tanneries, des briqueteries et des fonderies. Les secteurs résidentiels, localisés au nord de la rue Ontario, comprennent parfois des ateliers attenants à la maison. Des vestiges de ces installations industrielles et de leurs productions ainsi que les traces des activités artisanales sont toujours enfouis en sous-sol, comme le démontre les découvertes archéologiques faites à ce jour dans ce secteur de l'arrondissement.

Fief Migeon

Le fief Migeon fait historiquement partie intégrante du quartier Hochelaga. En 1664, de nouvelles terres sont concédées à l'est du lieu de fondation de Ville-Marie, la côte Sainte-Marie et la côte Saint-Martin. Le ruisseau Migeon, à l'emplacement de l'actuelle avenue Valois, marque la limite entre les deux côtes. La présence de ce cours d'eau constitue une caractéristique positive qui a sans doute influencé l'utilisation de cet emplacement au cours de la période préhistorique et le développement des activités agricoles au cours de la période historique.

Village d'Hochelaga

Un peu avant 1850, le village d'Hochelaga prend forme à l'est du faubourg Québec notamment parce que l'accès est facilité grâce au tramway à chevaux qui emprunte la rue Notre-Dame. La compagnie de gaz s'installe vers 1845, puis en 1860, la compagnie des chars urbains y aménage son terminus, ses écuries et ses ateliers de réparation. Le petit village se crée autour de la rue Dézéry tandis que les premières industries sont localisées au sud de la rue Ontario, du côté est de la rue du Havre. La seconde moitié du XIX^e siècle donne lieu à la construction d'une voie ferrée par la compagnie *Quebec, Montreal, Ottawa and Occidental Railway*, et à la construction des premiers baraquements militaires. Au même moment, des villas sont érigées de même que des bâtiments à caractère religieux, comme le couvent des Carmélites et celui d'Hochelaga. On y trouve aussi une filature et une minoterie.

24.AP.6 – Île de Champlain

La forme et la taille originelles de l'île Sainte-Hélène ont été modifiées lors des travaux réalisés dans le cadre d'Expo 67. L'île Ronde, l'île Sainte-Hélène, anciennement île de Champlain, et l'île aux Fraises ont été regroupées en une seule île, à l'aide de remblais. L'île originale correspond à la partie centrale de l'île Sainte-Hélène.

Le mode de vie des groupes amérindiens à la période préhistorique fait en sorte que leurs lieux d'occupation sont souvent associés à des îles et aux ressources halieutiques. Ces occupations peuvent potentiellement dater de 4 000 ans avant aujourd'hui, puisque les terres sont exondées à cette époque. Certains emplacements de l'île Sainte-Hélène présentent d'ailleurs des caractéristiques géomorphologiques propices à leur utilisation par des groupes amérindiens. La récente découverte de traces d'une occupation de l'île, par les Amérindiens, confirme désormais cette hypothèse (site archéologique BjFj-84).

En 1665, l'île Sainte-Hélène constitue une partie du fief de Longueuil, propriété de la famille LeMoyne. L'aveu et dénombrement de 1723 permet d'y identifier différents bâtiments : un manoir, un pressoir à cidre, une bergerie et une étable-écurie, auxquels s'ajoute, un peu plus tard, un moulin banal. Lors de la Conquête, 1859-1860, les autorités françaises pensent à utiliser l'emplacement à des fins militaires, elles érigent même des ouvrages défensifs mais le gouverneur Vaudreuil ordonne la capitulation

sans combattre. La guerre anglo-américaine de 1812-1814 fournit une nouvelle occasion d'utiliser l'île à des fins militaires car les autorités américaines désirent envahir la colonie britannique. Les autorités anglaises jugent la menace assez sérieuse pour qu'elles évaluent et renforcent leur système de défense. L'île Sainte-Hélène devient un maillon de cette chaîne défensive qui s'étend de Québec jusqu'aux Grands Lacs, l'île sert alors de centre de ravitaillement.

Les îles Sainte-Hélène, Ronde et aux Fraises sont vendues au gouvernement en 1818. La conception et la construction du fort de l'île Sainte-Hélène s'effectuent entre 1819 et 1823. Le type de bâtiments traduit la fonction d'entreposage du fort : un arsenal, un corps de garde, une petite et une grande poudrière, ainsi qu'une enceinte de pierre. Un blockhaus est ensuite ajouté en 1849. Le fort est utilisé de façon intensive en certaines occasions, à l'exemple de l'insurrection de 1837-1838, mais les changements géopolitiques assurés par la création de la Confédération canadienne entraîne l'abandon des installations en 1870. Ce site est un témoin unique du patrimoine montréalais, par sa vocation militaire et sa localisation insulaire.

b. Les secteurs d'intérêt archéologique

24.A.1 – Le mont Royal et ses abords
Voir texte de 24.AP.1

24.A.2 – Au Pied-du-Courant
Voir texte 24.AP.5

c. Les sites archéologiques

Cent douze (112) sites archéologiques ont été recensés dans l'arrondissement de Ville-Marie, en date de septembre 2003 dont soixante-six (66) sites archéologiques sont localisés dans l'arrondissement historique du Vieux-Montréal. Les sites archéologiques recensés dans l'arrondissement historique du Vieux-Montréal n'ont pas été décrits individuellement, une liste est toutefois jointe.

L'arrondissement historique du Vieux-Montréal

L'arrondissement historique recoupe le lieu de fondation de Montréal, la ville fortifiée du XVIII^e siècle, le port et l'entrée du canal de Lachine. L'arrondissement historique comporte de multiples traces du passé montréalais, tant par son patrimoine bâti que par les vestiges archéologiques présents en sous-sol. Les sites archéologiques découverts à ce jour sont représentatifs des périodes préhistorique, de contact et historique.

BiFj-004, premier Hôpital Général de Montréal
BiFj-025, site Logan
BiFj-061, front ouest des fortifications bastionnées de Montréal
BiFj-062, moulin des Frères Charron
BiFj-071, complexe des Soeurs Grises
BjFj-002, château Ramezay
BjFj-003, place Royale, Musée d'archéologie et d'histoire de Montréal, Pointe-à-Callière
BjFj-004, marché Sainte-Anne et collecteur William, place d'Youville
BjFj-010, maison Vinet Souigny et maison DeWitt
BjFj-012, 222, boulevard Saint-Laurent
BjFj-013, maison Perras

BjFj-014, hôtel Coronet et hôtel Saint-Louis
BjFj-015, site Viger
BjFj-016, îlot Germaine-Pépin
BjFj-017, magasin des Commissaires
BjFj-018, séminaire des Sulpiciens
BjFj-020, marché Bonsecours
BjFj-021, fortifications bastionnées de Montréal, parc du Champ-de-Mars
BjFj-022, la pointe à Callière, Musée d'archéologie et d'histoire de Montréal, Pointe-à-Callière
BjFj-023, la Citadelle
BjFj-031, 424, rue Place Jacques-Cartier Ouest
BjFj-032, place Marguerite Bourgeois
BjFj-033, 420, rue Place Jacques-Cartier Ouest
BjFj-034, site Guillon-Duplessis
BjFj-039, édifice Nordheimer
BjFj-041, British North America Bank
BjFj-042, Saint-Lawrence Hall
BjFj-043, jardins d'Youville
BjFj-044, château du gouverneur de Vaudreuil, place Jacques-Cartier
BjFj-045, maison mère de la Congrégation de Notre-Dame
BjFj-047, place Royale sud et ouest (intégré à BjFj-003), Musée d'archéologie et d'histoire de Montréal, Pointe-à-Callière
BjFj-048, bastion de la Place
BjFj-049, site LeMoyne-LeBer
BjFj-051, National Drugs and Chemical Co.
BjFj-052, auberge DuLong
BjFj-053, site Le Royer et hôtel Rasco
BjFj-054, Montreal Water Works
BjFj-055, place Jacques Cartier (intégré à BjFj-44)
BjFj-056, 57 et 57, faubourg Québec (BjFj-56 intègre BjFj-057 et BjFj-058)
BjFj-059, site Tiffin
BjFj-060, site Bournival Co.
BjFj-061, hôtel Albion
BjFj-065, maison Le Calvet
BjFj-066, rue Berri, espace compris entre les rues Saint-Paul et de la Commune
BjFj-069, 131, rue du Port
BjFj-070, maison Picard
BjFj-072, Silver Dollar Saloon
BjFj-073, chateau de Callière
BjFj-074, monastère et jardins des Récollets
BjFj-080, Saint-Gilles Barrack, rue Berri "haute"
BjFj-086, édifice Hector-Lamontagne
BjFj-087, place Victor-Morin
BjFj-088, parc de la Ville-de-La Flèche
BjFj-094, station de pompage Youville, Musée d'archéologie et d'histoire de Montréal, Pointe-à-Callière
BjFj-095, école normale Jacques-Cartier, place de La Dauversière
BjFj-096, chapelle Notre-Dame-de-Bonsecours, Crypte archéologique du Musée Maguerite Bourgeois
BjFj-099, îlot Saint-Claude
BjFj-100, accueil Bonneau

BjFj-101, lieu de fondation de Montréal
BjFj-102, maison Lefebvre
BjFj-107, site amérindien préhistorique, rue Saint-Éloi
BjFj-112, première église Notre-Dame
BjFj-116, 22-26, rue Notre-Dame ouest
BjFj-118, Pigeon Hole
BjFj-119, maison Gervaise

BiFj-005, petit séminaire de Montréal, collège de Montréal

Mesure de protection : site archéologique à protéger

Thème : institutionnel / religieux

Le petit Séminaire de Montréal a été ouvert par les Sulpiciens en 1806, sur la rue Saint-Paul, à proximité de la rivière Saint-Pierre. À ce moment, il s'agit d'un des plus importants bâtiments sis à l'extérieur des limites de la ville fortifiée. Après le transfert des séminaristes au grand Séminaire, le bâtiment sert de baraquement militaire pour les troupes britanniques, les Sulpiciens recouvrent leur bien en 1867. Vers 1900, c'est l'usine de saucisses McGary qui utilise le bâtiment, avant qu'un incendie, puis une démolition, n'en effacent les dernières traces hors sol vers 1975. Les vestiges du site du petit Séminaire de Montréal sont toujours conservés *in situ* (Kirjan 1974).

BiFj-006, fort de la Montagne, Séminaire des Sulpiciens

Mesure de protection : site archéologique à protéger

Statut légal : monument historique classé et site historique classé

Thème : mission sulpicienne

Depuis la porte ouest des fortifications bastionnées, trois sentiers s'éloignent de la ville, l'un d'eux mène à la mission sulpicienne sise sur la montagne. Dès 1667, les messieurs de Saint-Sulpice aménagent le fort de la Montagne, au nord de l'actuelle rue Sherbrooke, à la hauteur des rues Atwater et Saint-Mathieu, où se trouve maintenant le Séminaire des messieurs de Saint-Sulpice. Le premier fort de bois est détruit par un incendie en 1694, ce qui entraîne son remplacement par un bâtiment de pierre entouré d'un mur avec quatre tours d'angle. Des recherches archéologiques ont été mises en œuvre à proximité et sur la propriété du Séminaire, elles ont confirmé l'intégrité du tissu archéologique du site (Bisson et Laroche 1975, Archéotec 1984, Ethnoscop 1986, 1987, 1990).

BiFj-030, Montreal Light, Heat and Power

Mesure de protection : site archéologique à protéger (partie)

Thème : activité industrielle

Le site BiFj-030 se situe entre les rues Queen, Ottawa, Wellington et Prince. Dans ce secteur de la ville, connu sous le nom de Griffintown, les premières concessions sont accordées à la fin des années 1810. Dès 1825, quelques bâtiments d'importance sont érigés dans ce quadrilatère, dont le moulin à clou du quincaillier Thomas B. Wragg. Il faut cependant attendre l'incendie de 1845 pour constater l'ampleur du bâti qui comprend alors une chapelle anglicane, les résidences de neuf familles, un moulin à café, un long bâtiment ayant front sur Wellington et, bien entendu, la clouterie Wragg. La reconstruction qui s'en suit génère un cadre bâti plutôt clairsemé. Le promoteur Duncan J. MacDonald y fait construire de nouvelles habitations. La démolition de ces bâtiments date du début du XX^e siècle et la Montreal Light, Heat and Power y érige son poste de distribution en 1902. Il s'agit du plus ancien poste de distribution en fonction sur l'île de Montréal (Ethnoscop 2002). Les recherches archéologiques sur le site BiFj-030 document principalement la vocation résidentielle dans un faubourg du XIX^e siècle. Les

vestiges mis au jour appartiennent principalement à des édifices à logement et à une maison sans doute habités par des ouvriers, des artisans ou des commis.

BiFj-032, maison Bagg

Mesure de protection : site archéologique à protéger

Statut légal : monument historique classé

Thème : activités résidentielle / d'entrepasage

La maison Bagg se situe à l'intersection des rues William et King, dans la portion de l'ancien fief Nazareth connue sous le nom de Griffintown ou faubourg Sainte-Anne. Construit entre 1819 et 1821, par Abner Bagg, marchand et investisseur américain arrivé à Montréal vers la fin des années 1810, le complexe Bagg regroupe un ensemble de trois bâtiments reliés, soit une résidence et deux entrepôts. En 1827, Bagg est acculé à la faillite et doit vendre la plupart de ses propriétés. Dès lors, la maison passe entre les mains de divers propriétaires et connaît de nouvelles vocations. De 1819 à 1844, le complexe Bagg est occupé par des négociants et les immeubles servent à des fins résidentielles et d'entrepasage. Puis, entre 1844 et 1868, la maison semble avoir été convertie en auberge et porte dorénavant le nom de Franklin House. Enfin, les données disponibles indiquent qu'après 1870, les bâtiments sont utilisés comme bureau et entrepôt, spécialement par des négociants impliqués dans l'alimentation.

L'inventaire archéologique réalisé sur le site BiFj-032 a généré un vaste corpus de données témoignant de l'occupation des lieux depuis la construction des bâtiments au début des années 1820. Dans le sous-sol du bâtiment, les recherches ont révélé la présence d'un ancien pavage de brique et de quelques segments des murs de refend qui supportaient le plancher et divisaient l'espace intérieur, tout en documentant le mode de construction de la maison. Par ailleurs, dans la cour intérieure, les recherches ont permis de mettre au jour de nombreux vestiges, soit les fondations de deux bâtiments, une citerne, un puisard, une fosse d'aisance maçonnée et des drains en bois, en fonte et en grès (Ethnoscop 1994). Une importante collection d'objets illustrant les modes de vie des résidents a également été recueillie.

BiFj-034, complexe des Soeurs de la Congrégation Notre-Dame

Mesure de protection : aucune protection requise pour l'emplacement du BiFj-034

Thème : activité résidentielle

Aux XVII^e et XVIII^e siècles, les berges de la rivière Saint-Pierre sont occupées par la commune Sainte-Anne, propriété des Sulpiciens. La Congrégation Notre-Dame achète le terrain au début du XVIII^e siècle et s'en départit en faveur de Thomas McCord, en 1793, à titre d'une rente foncière. L'expansion du territoire urbain suite au démantèlement des fortifications, entraîne après 1804, une densification du cadre bâti. Le terrain est alors divisé entre plusieurs propriétaires mais Thomas McCord intente des poursuites à son retour d'Irlande et récupère ses propriétés situées dans Griffintown. L'inventaire archéologique a démontré le fort potentiel documentaire du lieu pour l'ensemble du XIX^e siècle (Ethnoscop 1990, Arkéos 1996). La fouille archéologique (Ethnoscop 1997) s'est attardée principalement aux conditions socio-économiques des occupants du lot 1568. La bordure sud du terrain est caractérisée par la présence d'une série de bâtiments et de séquences stratigraphiques intactes entre ces différents bâtiments. De plus, on y a retrouvé les vestiges de résidences et de petits entrepôts de la compagnie *Terminal Warehousing*.

BiFj-037, cimetière Saint-Antoine, place du Canada et square Dorchester

Mesure de protection : site archéologique à protéger

Thème : cimetière / rite funéraire / sépulture

Contrainte à fermer ses cimetières *intra muros* en 1799, la Fabrique achète en décembre 1799, un terrain de quatre arpents appartenant à Pierre Guy sur le coteau Saint-Louis dans le faubourg Saint-Antoine. À ce noyau d'origine, se greffent trois autres petites parcelles entre 1799 et 1807. En 1807, les marguilliers y font ériger une bâtisse pour servir de chapelle et de résidence au gardien du cimetière. Le cimetière Saint-Antoine est prolongé vers le nord et double sa superficie en 1815 lors de l'acquisition formelle de quatre arpents de plus. Le dernier agrandissement du cimetière Saint-Antoine se fait en 1824 par l'achat du terrain de Paschal Persillier, d'un peu plus d'un arpent en superficie.

Se conformant à un règlement municipal, la Fabrique ferme le cimetière Saint-Antoine à la fin de 1854. Pendant dix-huit années, on procède à des exhumations au hasard de la volonté des propriétaires des lots et au fur et à mesure que la ville achète des lisières de terre pour élargir ou prolonger des rues dans le quartier. Dès 1857 et plus particulièrement à partir de 1869, la fabrique morcelle l'ancien terrain du cimetière Saint-Antoine, l'évêque de Montréal et les Sœurs de la Providence se trouvent parmi les acheteurs. En 1872, à la suite d'une campagne réclamant un arrêt des exhumations et la transformation du terrain en place publique, la ville exproprie tous les propriétaires et y aménage le square Dominion.

L'usage intensif du cimetière Saint-Antoine où près de 40 000 à 50,000 individus ont été inhumées entre 1799 et 1854, est confirmé par l'importance des découvertes archéologiques faites lors de l'inventaire réalisé par la Ville de Montréal, en 2000 et 2001 (Stewart 2003 et Ethnoscop 2002 et 2004). Il va sans dire que ce patrimoine religieux mérite toute l'attention et la protection nécessaires aux lieux d'inhumation. Une procédure a ainsi été initiée par la Ville de Montréal auprès du ministère de la Santé et de l'Archevêché de Montréal, en vertu de la Loi sur les inhumations et les exhumations, afin de convenir des conditions de protection des sépultures toujours conservées à la place du Canada et au Square Dorchester.

BiFj-051, site Decastro

Mesure de protection : aucune protection requise pour l'emplacement du BiFj-051

Thème : tonnellerie

L'occupation du quadrilatère, tout comme le reste du quartier Sainte-Anne, s'amorce au début du XIX^e siècle après le lotissement du fief Nazareth. Avant cette date, le lieu a été utilisé à des fins agricoles. Les premiers édifices sont construits entre 1804 et 1825, dans la foulée du démantèlement des fortifications, exception faite de l'imposant bâtiment de Thomas McCord datant du XVIII^e siècle. La vocation commerciale du quartier s'amplifie au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle mais les utilisations résidentielles, artisanales et commerciales perdurent jusqu'au XX^e siècle. L'inventaire archéologique réalisé en 1999, a mis au jour les vestiges d'un vaste bâtiment rectangulaire dont la date de construction est antérieure à 1825 (Ethnoscop 1997). Du côté est, en bordure de la rue King, trois structures de dimensions plus modestes que la précédente, érigées entre 1825 et 1846, ont été relevées, une partie de cet ensemble immobilier est utilisée par un tonnelier jusque vers 1879.

BiFj-056, grange des Pauvres

Mesure de protection : site archéologique à protéger (partie)

Thème : activité agricole/résidentielle

L'emplacement est circonscrit par les rues Wellington, Duke, Ottawa et Prince, il intègre la rue Duke, il est localisé dans le fief Nazareth et est destiné à l'exploitation agricole du milieu du XVII^e au premier quart du XIX^e siècle. Le terrain est la propriété des Hospitalières de l'Hôtel-Dieu qui l'utilisent pour prendre soin des déshérités, notamment en relation avec un bâtiment nommé Grange des Pauvres. L'incendie de 1845 rase le bâti de première génération. Suite au rehaussement du lieu, il est remplacé par une autre génération de bâtiments. C'est dans la seconde moitié du XIX^e siècle que s'installe la fabrique de boîtes Esplin et que plusieurs résidences sont construites. Le tracé des rues et des ruelles est également modifié. L'inventaire et les fouilles archéologiques se sont déroulés dans la partie ouest du site dépourvue d'un cadre bâti dense (Ethnoscop 2000). Les recherches ont permis de mettre au jour des traces d'activités agricoles des XVII^e, XVIII^e et début XIX^e siècles ainsi que les vestiges de la Grange des Pauvres. Les résultats des fouilles démontrent clairement que les travaux de réhaussement au XIX^e siècle, ont assuré la protection des traces associées aux premières utilisations du lieu.

BiFj-057, îlot compris entre les rues Ottawa, Duke, Wellington et Nazareth

Mesure de protection : site archéologique à protéger

Thème : activité résidentielle

Ce site aujourd'hui sous l'autoroute Bonaventure, est situé à l'origine dans l'ancien fief Nazareth concédé en 1654. Au XIX^e siècle, ce sont d'abord les activités artisanales et ouvrières qui prédominent dans Griffintown mais la construction et l'ouverture du canal de Lachine en 1825, permet au quartier de prendre un nouvel essor. La fonction industrielle prend de plus en plus d'importance, provoquant un besoin de main-d'œuvre qui cherche à se loger à proximité des usines. Les premiers bâtiments érigés dans l'aire du site BiFj-57 apparaissent vers 1825, le cadre bâti de première génération est relativement clairsemé. Les bâtiments de la seconde génération, suite à l'incendie de 1845, utilise la plus grande partie de l'espace disponible. L'inventaire archéologique réalisé en 1999 (Arkéos 2000), recoupe deux anciens lots cadastraux, les lots 1628 et 1618, illustrés sur la carte d'Adams (1825). Aucun témoin tangible d'utilisation ancienne n'a été répertorié mais il existe *in situ* des éléments représentatifs de la seconde génération de bâtiments à l'exemple d'un bâtiment d'arrière cour érigé au second quart du XIX^e siècle. De manière générale, les recherches ont confirmé que l'aménagement de l'autoroute Bonaventure n'a pas affecté de façon significative les vestiges et les sols archéologiques.

BiFj-059, site Cuthbert & Sons

Mesure de protection : aucune protection requise pour l'emplacement du BiFj-059

Thème : activité industrielle

Le site BiFj-059 se situe à l'extrémité sud de l'îlot formé par les rues King, Wellington et Queen. Dans cet espace jadis connu sous le nom de Griffintown, une première génération de bâtiments voit le jour pendant le premier quart du XIX^e siècle. Ces immeubles, sans doute des habitations de bois et de brique, sont accompagnés de quelques dépendances dans la partie centrale de l'îlot. En 1846, la configuration du cadre bâti illustrée sur le plan de Cane, suggère que l'ensemble initial est disparu et a laissé place à une seconde génération de bâtiments. Les nouveaux édifices, surtout des maisons, sont graduellement remplacés par des entrepôts, des commerces, la fonderie Cuthbert & Sons et la raffinerie St. Lawrence Sugar Refining Co. Les recherches

archéologiques menées sur le site ont permis la mise au jour de très nombreux vestiges architecturaux datant des dernières décennies du XIX^e siècle et de la première moitié du XX^e siècle. Les ouvrages liés aux différentes occupations industrielles sont prépondérants : des piliers, des murs de fondation et de refend, des bases d'équipement, un puisard, un dallage, des drains, un canal, des structures et aires de travail associées à la fonderie Cuthbert & Sons mais également à la raffinerie de sucre (Ethnoscop 2002).

BiFj-061, front ouest des fortifications bastionnées de Montréal

Mesure de protection : site archéologique à protéger

Thème : fortification bastionnée

Dès 1687, un premier système défensif, une palissade de pieux, est érigé autour de Ville-Marie. L'ouvrage comporte huit bastions irréguliers dont le bastion Saint-Michel, situé dans l'emprise actuelle de la rue McGill. Puis, entre 1717 et 1744, l'ingénieur Gaspard Chaussegros de Léry procède à l'érection d'une muraille de pierre afin de remplacer la palissade de bois devenue vétuste et insuffisante face à la menace croissante des colonies britanniques. Le front ouest de cette nouvelle enceinte, dont une partie significative a été découverte dans l'emprise de la rue McGill, est formé de trois bastions reliés par deux courtines. Cet ensemble est muni d'un fossé entre les murs d'escarpe et de contrescarpe, d'un glacis et d'un chemin couvert permettant l'accès aux meurtrières. Après la Conquête, la ville perd rapidement de son intérêt en tant que place forte et les fortifications sont démantelées entre 1804 et 1809. Profitant de l'espace ainsi libéré, les autorités municipales procèdent, en 1810, à l'ouverture de la rue McGill, dont le tracé demeure le même jusqu'à nos jours. Localisées aujourd'hui sur la rue McGill, entre les rues Place D'Youville nord et Saint-Jacques, les fortifications bastionnées ont fait l'objet d'un relevé archéologique en 2001. Les murs d'escarpe et de contrescarpe du bastion des Récollets et les murs d'escarpe des courtines situées entre les trois bastions du front ouest, sont en très bon état de conservation et ont été préservés *in situ* (Archéotec 2002, Arkéos 2002).

BiFj-065, jardins Thomas McCord

Mesure de protection : site archéologique à protéger

Statut légal : monument historique classé

Thème : occupation amérindienne/activité horticole

Le site est localisé dans l'ancien quartier Sainte-Anne. L'analyse du paysage ancien démontre que le site a pu être utilisé par des groupes amérindiens de la période préhistorique et de la période de contact. Au cours de la période historique, l'utilisation du lieu est essentiellement liée à la seconde habitation de Thomas McCord, datée entre 1819 et 1830. Les fouilles archéologiques effectuées sur le site en 2001, ont permis de confirmer la présence d'un niveau de jardin (Ethnoscop 2002). De même plusieurs aménagements associés à la propriété McCord ont été mis au jour : vestiges architecturaux d'une dépendance, d'un bâtiment secondaire au centre des jardins, d'un mur entre la propriété et les jardins, de sentiers et de fosses (plantation d'arbres, drainage, etc.).

BiFj-067, îlot compris entre les rues Duke, Wellington, Nazareth et Brennan

Mesure de protection : site archéologique à protéger (partie)

Thème : activité résidentielle

Le site correspond à un îlot urbain compris entre les rues Duke, Nazareth, Wellington et l'ancienne rue Brennan, son occupation débute au cours du premier quart du XIX^e siècle pour se terminer avec la construction de l'autoroute Bonaventure. Les fouilles

archéologiques réalisées en 2001 (Arkéos 2002), ont permis de dégager une grande variété d'indices d'une l'occupation résidentielle pour les lots cadastraux 1512, 1513, 1514 et 1528 : habitation principale, dépendance, plancher, fosses de latrine, tonneaux utilisés comme latrine, pieu, et éléments d'infrastructure urbaine dont aires de circulation, systèmes de canalisation, etc.

BiFj-070, jardins de Pierre You de la Découverte

Mesure de protection : site archéologique à protéger (partie)

Thème : activité horticole

Le site des jardins-vergers de Pierre You de La Découverte a été localisé sur un terrain à l'angle des rues Wellington et des Soeurs-Grises, lots cadastraux 1579 et 1580. Compris à l'origine dans les limites de la concession Sainte-Anne, cet emplacement sert de jardin-verger entre 1697-1738 et demeure la propriété des Sulpiciens et des soeurs de la Congrégation Notre-Dame jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Entre 1815 et 1825, Ann Platt y érige une résidence dans la partie nord, sur la rue Wellington. Celle-ci est transformée en auberge dès 1840. Au sud, un magasin est construit en 1830, par James Henry Lamb, il est occupé tour à tour par des marchands, par des représentants de l'industrie alimentaire et de l'industrie du transport jusqu'à la fin du XIX^e siècle. L'occupation industrielle et commerciale du site se poursuit jusqu'en 1960. Les traces des jardins-vergers, d'un muret et d'un puits datant du XVIII^e siècle ont été documentées lors de l'inventaire et des fouilles archéologiques réalisées en 2002 (Ethnoscop 2004).

BiFj-073, rue Saint-Antoine, espace entre les rues Mansfield et Sainte-Cécile

Mesure de protection : aucune protection requise pour l'emplacement du BiFj-073

Thème : activité résidentielle

Localisé sur le flanc sud de la rue Saint-Antoine, entre les rues Mansfield et Sainte-Cécile, le site BiFj-073 correspond à la portion nord des lots cadastraux 974 et 978 qui, en 1776, font partie d'une terre où est construite une maison de bois, une grange et une étable, appartenant à Charles Ménard dit Partenet. Au cours des années, ces lots passent entre les mains de divers propriétaires, pour la plupart des artisans ou des marchands. En 1905 et en 1911, la Ville de Montréal procède à l'expropriation de la partie nord de ces deux lots afin d'élargir l'emprise publique. Les relevés archéologiques du site BiFj-073 ont permis de mettre au jour les traces du cadre bâti ancien et de raffiner la cartographie pour une reconstitution de l'évolution spatiale du centre-ville de Montréal (Arkéos 1997).

BiFj-075, moulins à vent

Mesure de protection : site archéologique à protéger

Statut légal : lieu historique national du canal de Lachine

Thème : activité industrielle

Ce site particulier, délimité par les rues Brennan, Nazareth, de la Commune et l'autoroute Bonaventure, est compris historiquement dans les limites de l'ancien quartier ouvrier du Griffintown qui s'est urbanisé suite à l'ouverture du canal de Lachine en 1825. Avant cette date, le paysage n'est ponctué que par la seule présence de la ferme de l'Hôtel-Dieu, le long de la rue Wellington, et de quelques moulins à vent en bordure du fleuve. Incidemment, deux de ces moulins ont été découverts sur le site BiFj-75. Après 1825, ces espaces sont utilisés pour des activités de manutention et d'entreposage. Ainsi, le premier moulin à vent disparaît durant le second quart du XIX^e siècle tandis que le second moulin, localisé dans une zone où le cadre bâti demeure clairsemé tout au long des XIX^e et XX^e siècle, occupe le site jusqu'au troisième quart du XIX^e siècle. Sa

démolition survient entre 1872 et 1879. Le site archéologique BiFj-75 a fait l'objet d'un inventaire archéologique (Arkéos 2003) dans le but de localiser les vestiges des moulins à vent et d'en assurer la conservation *in situ*.

BjFj-001, site Dawson, site amérindien, périodes préhistorique et de contact

Mesure de protection : aucune protection requise pour l'emplacement du BjFj-001

Thème : occupation amérindienne

Sur l'île de Montréal, plusieurs sites archéologiques sont associés aux groupes amérindiens des périodes préhistorique et de contact. Ces sites ont été découverts particulièrement dans le Vieux-Montréal, sur les berges de l'île de Montréal et sur plusieurs des îles de l'archipel montréalais. Le site Dawson présente toutefois la caractéristique d'être localisé au sud de la rue Sherbrooke, entre les rues Mansfield et Metcalfe, donc au cœur de l'actuel centre-ville de Montréal. L'emplacement correspond à une terrasse sablonneuse où des artefacts et des écofacts d'origine amérindienne ont été mis au jour en 1860, au cours de travaux de terrassement. John William Dawson, géologue à l'Université McGill, est appelé sur les lieux, il y enregistre les traces qui ont été analysées depuis (Dawson 1860 et 1861). Le type de céramique en présence laisse supposer qu'il s'agit d'une bourgade iroquoise du Sylvicole supérieur. Quelques objets d'origine européenne sont également présents, ce qui implique que le site a pu être occupé au cours de la période de contact, vers 1535. Dawson décrit la présence de nombreux foyers ouverts, d'environ 10 à 12 habitations et de quelques sépultures. Aucun indice probant ne permet toutefois de conclure qu'il s'agit là des vestiges du village d'Hochelaga visité par Cartier en 1535 (Trigger & Pendergast 1972). Des recherches archéologiques réalisées dans les aires avoisinantes ont permis de constater la présence des niveaux stratigraphiques décrits par John William Dawson (Ethnoscop 1997).

BjFj-011, maison Maricourt

Mesure de protection : aucune protection requise pour l'emplacement du BjFj-011

Thème : activité résidentielle

Relevé de vestiges archéologiques associés à une occupation résidentielle, lors des travaux de construction du Palais des Congrès en 1979. (Ministère de la Culture et des Communications, Clouthier 1979).

BjFj-026, fabrique de pipes Bannerman

Mesure de protection : site archéologique à protéger

BjFj-027, Molson Malt House & Sugar Refinery

Mesure de protection : aucune protection requise pour l'emplacement du BjFj-027

Thème : activité industrielle

L'ancien faubourg Québec se développe à l'est de la porte Saint-Martin, à partir du XVIII^e siècle. Si les débuts de la séquence d'utilisation de ce faubourg sont en lien avec des activités agricoles et résidentielles, le premier quart du XIX^e est marqué par un processus d'industrialisation. Cette transformation se traduit par l'intégration d'usines et d'ateliers dans la trame urbaine, on y retrouve une brasserie, des fonderies, une tannerie, etc. La bordure nord de la rue Notre-Dame, entre la rue Dorion et l'avenue De Lorimier, est caractérisée historiquement par la présence de fabriques de pipes de terre cuite dont celle de Bannerman datant de la seconde moitié du XIX^e siècle (Ethnoscop 1987). La recherche archéologique sur ce site a permis d'enregistrer un dépôt de pipes de terre cuite identifiés à « Bannerman Montreal ».

La bordure sud de la rue Notre-Dame, entre la rue Dorion et l'avenue De Lorimier, est également caractérisée au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle, par la présence de la brasserie John H. R. Molson dont un bâtiment est identifié comme le *Malt House* et un autre, comme le *Sugar Refinery* (Ethnoscop 1987). L'intervention archéologique sur ce site a permis d'enregistrer les vestiges architecturaux de ces deux bâtiments.

BjFj-035, BjFj-036, BjFj-037, BjFj-038, BjFj-040, rue La Gauchetière, rue Cartier, rue Dorion

Mesure de protection : aucune protection requise pour les emplacements des BjFj-035, BjFj-036, BjFj-037, BjFj-038, BjFj-040

Thème : activité résidentielle

Situé dans la portion sud-ouest du quartier ouvrier anciennement connu sous le nom de faubourg Québec ou faubourg à M'lasse, le quartier Papineau connaît ses premiers développements d'importance pendant la première moitié du XIX^e siècle. Vers 1840, plusieurs manufactures occupent déjà ce secteur de la ville. Toutefois, l'incendie de 1852 détruit une grande partie du quartier qui renaît de ses cendres avec la venue de nouvelles manufactures et la croissance démographique que connaît Montréal dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. En 1890, la majeure partie de ce territoire est occupée et la trame urbaine actuelle est déjà bien en place (SANM 1988). Les recherches archéologiques entreprises dans le cadre des travaux de la Commission des services électriques de Montréal, ont permis la découverte de nombreux vestiges associés à ce cadre bâti ancien.

BjFj-046, place Sainte-Sophie

Mesure de protection : aucune protection requise pour l'emplacement du BjFj-046

Statut légal : arrondissement historique et naturel du mont Royal

Thème : activité résidentielle

Le site de la place Sainte-Sophie est localisé à l'angle nord-ouest des rues McGill College et Sherbrooke, dans le centre-ville de Montréal. Il faut attendre les années 1840 avant que cet espace fasse l'objet d'un lotissement. En 1859, on y érige la place Sainte-Sophie qui comprend alors une série de maisons de brique rouge de trois étages, puis des hangars et autres dépendances s'ajoutent dans les cours arrières au début des années 1880. Le début du XX^e siècle voit la vocation du secteur se modifier considérablement avec l'apparition d'édifices commerciaux et de bureaux.

En 1860, des vestiges archéologiques reliés à la présence des Iroquoiens du Saint-Laurent ont été mis au jour sur le site Dawson, à proximité. L'inventaire archéologique réalisé sur le site BjFj-046 (SANM 1989) n'a pas permis de mettre au jour dans cet espace, de nouvelles traces reliées aux Iroquoiens du Saint-Laurent. Les données recueillies, plus particulièrement les profils stratigraphiques, révèlent des similitudes entre les couches de sol observées sur ce terrain et les informations générées lors des découvertes sur le site Dawson.

BjFj-056 (BjFj-057 et BjFj-058), le faubourg Québec

Mesure de protection : site archéologique à protéger (partie)

Statut légal : arrondissement historique du Vieux-Montréal (partie est) et aire de protection d'un monument historique classé (îlot des Voltigeurs)

Thème : occupation amérindienne/activités résidentielle/militaire/artisanale/ commerciale /industrielle/ferroviaire

Avant même l'arrivée des explorateurs européens, l'emplacement du faubourg Québec est occupé par les groupes amérindiens de la période préhistorique. Ce lieu, situé à l'est

de Ville-Marie, amorce son développement historique à proximité de la porte est des fortifications bastionnées, nommée porte Saint-Martin ou Québec. Les fortifications et les premiers bâtiments prennent place dès le début du XVIII^e siècle tandis que le milieu de ce même siècle est caractérisé par les premiers lotissements et l'aménagement de voies de circulation. Le XIX^e siècle est aussi l'occasion de l'aménagement des casernes militaires qui sont ensuite utilisées pour loger des immigrants, et de l'implantation d'un hôpital militaire. On remarque également une diversification des utilisations tout au long de la période historique : activités militaires, résidentielles, commerciales, artisanales, industrielles, ferroviaires et autres.

Le projet d'aménagement du faubourg Québec a impliqué la mise en œuvre d'études historiques, archéologiques, environnementales préalablement et concurremment à la réalisation du projet immobilier afin de sauvegarder le riche patrimoine archéologique de ce quartier ancien. Prioritairement, le lieu a fait l'objet de diverses études préparatoires : une étude de potentiel archéologique (SANM 1989), d'une étude historique (SANM, 1989), une première phase d'inventaire archéologique (SANM 1990) et un programme d'inventaire archéologique plus extensif (Ville de Montréal, ministère de la Culture et des Communications du Québec et Arkéos 1992-1993). L'emplacement de faubourg Québec a été divisé en diverses entités spatiales, îlots et rues, qui ont fait l'objet de fouilles archéologiques, en séquence (Arkéos 1994, 1995, 1996, 1997, 1999, Ethnoscop 1996). De plus, le tunnel Beaudry (Arkéos 1996) et le pont de la rue Notre-Dame (Archéocène 1994) ont été enregistrés au cours d'interventions ciblées. Un programme de diffusion et d'analyses a été également planifié (Arkéos 1999). Les recherches archéologiques toujours en cours permettent de qualifier le site BjFj-056, d'ensemble archéologique riche et complexe, au sein d'une longue séquence d'utilisation intégrant même des vestiges amérindiens de la période préhistorique.

BjFj-062, maison de la Providence, place Émilie Gamelin

Mesure de protection : site archéologique à protéger

Thème : institutionnel

La terre comprenant l'îlot des rues Berri, Saint-Hubert, Sainte-Catherine et De Maisonneuve, aujourd'hui place Émilie Gamelin, a été concédée en 1655, on y découvre un cadre bâti après 1825. La construction de la maison de la Providence ou asile de la Providence s'amorce en 1842 et la partie centrale de l'édifice est terminée en 1844. Une chapelle sous laquelle se trouve un caveau pour l'inhumation des religieuses, est intégrée à cette portion du bâtiment, elle est épargnée lors de l'incendie de 1852. De 1843 à 1963, la maison de la Providence abrite diverses œuvres à vocation sociale. L'expropriation de la propriété en 1963, pour la construction du métro, entraîne la démolition du cadre bâti. Les sépultures sont supposées avoir été exhumées et transférées en d'autres lieux. L'aménagement de la place publique a impliqué la mise en œuvre d'un inventaire archéologique en 1990 (Ethnoscop 1992) afin de conserver *in situ* les vestiges de ce complexe institutionnel ancien. Les recherches ont pris place à l'emplacement du bâtiment principal, des bâtiments annexes, des tombeaux et des jardins.

BjFj-063, tunnel Beaudry, faubourg Québec

Mesure de protection : site archéologique à protéger

Thème : ouvrage de génie

Ce site correspond à un ouvrage de génie, le tunnel Beaudry, localisé à l'extrémité est de l'ancien quartier faubourg Québec. Cet ouvrage a fait l'objet d'une évaluation architecturale et historique en 1989 (SANM 1990). Construit entre 1893 et 1895, pour le

transport des marchandises entre le port de Montréal et la rue Craig, le tunnel Beaudry s'inscrit dans le développement des réseaux de transport ferroviaire et maritime mis en place à la deuxième moitié du XIX^e siècle, pour consolider un vaste marché intérieur. Le port de Montréal représente alors la porte d'entrée et la plaque tournante du commerce en Amérique du Nord britannique.

BjFj-067, marché Saint-Laurent, place de la Paix, faubourg Saint-Laurent

Mesure de protection : site archéologique à protéger

Thème : activités résidentielle/commerciale

La concession des arrière-fiefs Closse et Lagauchetière vers 1660, constitue la première mention du faubourg Saint-Laurent au cours de la période historique. Les terres situées sur la terrasse du boulevard René-Lévesque sont consacrées à des activités agricoles jusque vers la fin du XVIII^e siècle. À ce moment, le faubourg Saint-Laurent amorce son expansion vers le nord, d'abord en bordure du boulevard Saint-Laurent, puis sur les rues avoisinantes. Le processus s'accroît au cours du premier tiers du XIX^e siècle et donne lieu à un développement commercial. Le premier marché Saint-Laurent, une halle de bois, voit le jour en 1829. Le marché est réaménagé au fil des ans, avant d'être fermé vers 1960. La présence du marché entraîne plusieurs commerçants à s'établir à proximité, concentrant ainsi une population de petits artisans et de marchands en périphérie. La conflagration de 1852 détruit une grande partie du faubourg Saint-Laurent mais le secteur du marché demeure intact et continu d'être un pôle d'attraction pour les commerces locaux. La rue Place du Marché Sud est fermée et le marché est démoli au cours des années 1960, pour faire place à un stationnement. La place de la Paix a été aménagée dans la partie nord du site tandis qu'une construction a pris place dans la partie sud.

L'étude de potentiel archéologique du site du marché remonte à 1990 (SANM 1990). Cette étude a été suivie en 1992, d'un inventaire et d'une fouille archéologiques du marché Saint-Laurent et d'un complexe résidentiel ancien (Archéocène 1993, 1994). Des vestiges associés à différentes occupations ont alors été mis au jour : un complexe résidentiel de la fin du XVIII^e siècle dans l'axe de la rue Place du Marché Sud, comprenant une habitation de bois en bordure du boulevard Saint-Laurent, un puits de surface, un dallage, un bâtiment secondaire, des latrines et aire d'activités, le marché Saint-Laurent, la pharmacie Goulden et un autre bâtiment commercial de même que des éléments d'infrastructure urbaine.

BjFj-068, espace compris dans l'îlot formé par les rues Saint-Dominique et De La Gauchetière et les boulevards René-Lévesque et Saint-Laurent, faubourg Saint-Laurent

Mesure de protection : aucune protection requise pour l'emplacement du BjFj-068

Thème : activités résidentielle/commerciale

Le site est localisé du côté est du boulevard Saint-Laurent, en bordure sud du boulevard René-Lévesque. L'emplacement a d'abord fait l'objet d'une utilisation agricole, puis d'occupations résidentielles à partir de la fin du XVIII^e siècle. Le XIX^e siècle est marqué par des utilisations commerciales en bordure du boulevard Saint-Laurent, notamment à cause de la proximité du marché Saint-Laurent. Ce site a été expertisé en 1992, le potentiel archéologique du site en lien avec les activités résidentielles et commerciales a été démontré (Archéocène 1993).

BjFj-071, ancien emplacement du monument des Patriotes

Mesure de protection : site archéologique à protéger

Thème : activité industrielle

Désormais érigé en face de la prison du Pied-du-Courant, le monument élevé en l'honneur des patriotes de la Rébellion de 1837, a été jusqu'en 1993 localisé dans la rue Notre-Dame, à l'angle de la rue De Lorimier. Situé à l'extrémité est du faubourg Québec, ce quartier de la ville est appelé Pied-du-Courant, il est surtout connu suite à la construction de la première brasserie de Montréal en 1782. Le développement de ce secteur s'intensifie à partir de la deuxième moitié du XIX^e siècle, quelques années après l'ouverture d'un nouvel établissement pénitencier situé à l'intersection des rues De Lorimier et Notre-Dame. Des modifications sont apportées au bâtiment et au mur d'enceinte de la prison au cours des décennies suivantes, alors que la Ville de Montréal décide de percer la rue Craig et d'y installer une première ligne de tramway à traction animale. Celle-ci est remplacée vers 1892, par deux lignes à traction électrique. Les recherches menées sur le site BjFj-071 ont révélé la présence d'un ouvrage maçonné constitué de moellons de calcaire ébauchés, il correspond au mur d'un bâtiment construit entre 1890 et 1907. Cet édifice a appartenu vraisemblablement à la Montreal Street Railway qui gère à cette époque le tramway électrique (SACL 1993). Cette maçonnerie ancienne a servi de fondation au monument des Patriotes.

BjFj-076, îlot compris entre les rues Saint-Dominique, Sainte-Catherine, De Bullion et le boulevard René-Lévesque, faubourg Saint-Laurent

Mesure de protection : aucune protection requise pour l'emplacement du BjFj-076

Thème : activités résidentielle/commerciale/religieuse/industrielle

La concession des arrière-fiefs Closse et Lagauchetière vers 1660, constitue la première mention du faubourg Saint-Laurent au cours de la période historique. Les terres situées sur la terrasse du boulevard René-Lévesque sont consacrées à des activités agricoles jusque vers la fin du XVIII^e siècle. À ce moment, le faubourg Saint-Laurent amorce son expansion vers le nord, d'abord en bordure du boulevard Saint-Laurent, puis sur les rues avoisinantes. Le processus s'accroît au cours du premier tiers du XIX^e siècle mais le faubourg est lourdement endommagé au cours de l'incendie de 1852, détruisant la première génération de bâtiments. Cet incendie donne lieu à une spéculation foncière et à un réaménagement du quartier. Les habitations sont reconstruites en brique ou en pierre et les rues deviennent densément occupées par des maisons en rangée, des duplex et des triplex. Quelques commerces s'insèrent dans ce bâti de même que des boutiques artisanales et une église luthérienne localisée à l'angle des rues Charlotte et Saint-Dominique. Les activités industrielles se développent vers la fin du XIX^e et le début du XX^e siècle, particulièrement avec l'ouverture d'une boulangerie sur la rue Charlotte.

Une première phase d'inventaire archéologique du site a été effectuée en 1994, dans le quadrilatère des rues Saint-Dominique, De Bullion, Charlotte et du Marais. (Archéocène & Arkéos 1995). Ces recherches ont permis de mettre au jour les vestiges de l'église et du presbytère de même que ceux d'une résidence de bois et d'un puits, datés du début du XIX^e siècle. La présence de la boulangerie industrielle est également notée de même que celle d'une fosse recelant de nombreux os de boucherie, vraisemblablement en provenance du marché Saint-Laurent. Une deuxième phase d'inventaire, plus exhaustive que la première phase, et des fouilles archéologiques ont été mises de l'avant en 2001 (Arkéos & Archéocène à paraître).

BjFj-077, îlot compris entre les rues Sainte-Catherine, De Bullion et Hôtel-de-Ville et le boulevard René-Lévesque, faubourg Saint-Laurent

Mesure de protection : aucune protection requise pour l'emplacement du BjFj-077

Thème : activités résidentielle / industrielle

Un inventaire archéologique exhaustif a été réalisé en 2000, dans le quadrilatère des rues De Bullion, Hôtel-de-Ville, René-Lévesque et le tracé proposé de la rue Charlotte (Archéocène & Arkéos 2001). Les vestiges découverts datés d'avant 1850 sont résolument liés à des utilisations résidentielles du lieu : un sol d'occupation en terre battue, un puits mitoyen, des latrines et des empreintes de pieux et de piquets. La phase de reconstruction du quartier suite à l'incendie de 1852, est illustrée par la multiplication et la complexification du selon une nouvelle forme cadastrale. Les fondations en maçonnerie de pierre sont omniprésentes et joutées de dépendances. Ces dernières sont parfois complexes à l'exemple du hangar-écurie associé au complexe *Tyrconnel Terrace*.

BjFj-082, espace compris dans l'îlot formé par les rues Hôtel-de-Ville, Sainte-Élizabeth, de la Gauchetière et le boulevard René-Lévesque, faubourg Saint-Laurent

Mesure de protection : aucune protection requise pour l'emplacement du BjFj-082

Thème : activité résidentielle/latrines

Découverte fortuite d'une latrine en cours de travaux de réhabilitation des sols réalisés par le propriétaire du terrain (Ministère de la Culture et des Communications 1994).

BjFj-084, site militaire de l'île Sainte-Hélène

Mesure de protection : site archéologique à protéger

Thème : occupation amérindienne / baronnie / activité militaire

En 1665, l'île de Champlain constitue une partie du fief de Longueuil, propriété de la famille LeMoyné. L'aveu et dénombrement de 1723 permet d'y identifier différents bâtiments : un manoir, un pressoir à cidre, une bergerie et une étable-écurie auxquels s'ajoute, un peu plus tard, un moulin banal. Lors de la Conquête, les autorités françaises désirent utiliser l'emplacement à des fins militaires, ils érigent des ouvrages défensifs mineurs. Le gouverneur de Vaudreuil ordonne cependant la capitulation sans combattre. La guerre anglo-américaine de 1812-1814 fournit une nouvelle occasion d'utiliser l'île à des fins militaires car les autorités américaines veulent envahir la colonie britannique située au nord de leur territoire. Les autorités anglaises jugent la menace assez sérieuse pour qu'elles évaluent et renforcent leur système de défense. L'île Sainte-Hélène devient un maillon de cette chaîne défensive qui s'étend de Québec jusqu'aux Grands Lacs, l'île sert de centre de ravitaillement. Les îles Sainte-Hélène, Ronde et aux Fraises sont vendues au gouvernement en 1818. La conception et la construction du fort de l'île Sainte-Hélène s'effectuent entre 1819 et 1823. Le type de bâtiments traduit la fonction d'entreposage du fort : un arsenal, un corps de garde, une petite et une grande poudrière ainsi qu'une enceinte de pierre. Un blockhaus est ajouté en 1849. Le site est utilisé de façon intensive en certaines occasions, comme dans le cas de l'insurrection de 1837-1838, mais les changements géopolitiques lors de la création de la Confédération canadienne en 1867 entraîne l'abandon des installations vers 1870. Plusieurs des bâtiments sont toujours en place et un programme d'inventaire archéologique est en cours depuis l'année 2000 afin d'évaluer les nombreuses zones à potentiel archéologique pour les période préhistorique et historique (Ethnoscop 2001). Les traces d'une occupation de l'île par les Amérindiens ont été découvertes en l'année 2003 (Ethnoscop à paraître).

BjFj-097, carrière préhistorique, parc du mont Royal
Mesure de protection : site archéologique à protéger
Statut légal : arrondissement historique et naturel du mont Royal
Thème : occupation amérindienne/carrière/atelier de taille

En 1993, le Centre de Référence lithique du Québec a procédé à l'inspection visuelle du mont Royal et a localisé des affleurements de roche cornéenne sur le flanc nord-est de la montagne (Codère 1996). Une étude de potentiel archéologique et un inventaire archéologiques de la zone à proximité de cette découverte (Ethnoscop 1998), ont été effectués en 1997. Les recherches ont mis en évidence le fait que les groupes amérindiens de la préhistoire ont effectivement utilisé les carrières naturelles du mont Royal comme lieu d'approvisionnement et de transformation, pour la production d'outils lithiques. Le site évalué présente des indices d'extraction et de dégrossissage de la pierre, de même que des éclats de débitage et différents outils à des stades de finition divers. Un site d'extraction comme celui du mont Royal a pu être en usage sur de très longues périodes de temps, voire pendant toute la période préhistorique de Montréal. La cornéenne du mont Royal se retrouve sous forme d'outils et d'éclats, sur plusieurs sites du Québec méridional dont quelques-uns dans le Vieux-Montréal, fournissant ainsi des indices indirects de l'utilisation des carrières du mont Royal.

Le site du mont-Royal reste difficile à dater avec précision, mais la présence de poterie traitée au battoir cordé suggère que le lieu a été fréquenté au cours du Sylvicole, possiblement supérieur. Un site d'extraction comme celui du mont Royal a pu être en usage sur de très longues périodes, voire pendant toute la période préhistorique de Montréal. La cornéenne du mont Royal se retrouve sous forme d'outils et d'éclats sur plusieurs sites du Québec méridional, dont quelques-uns dans le Vieux-Montréal, fournissant ainsi des indices indirects de l'utilisation du lieu. Ainsi, ce matériau spécifique a pu être en usage depuis environ 5 000 ans.

BjFj-103, îlot compris entre les rues Saint-Élizabeth et Sainte-Catherine et le boulevard René-Lévesque, faubourg Saint-Laurent

Mesure de protection : aucune protection requise pour l'emplacement du BjFj-103
Thème : activité résidentielle

L'utilisation agricole du secteur nord-est du faubourg Saint-Laurent s'amorce au cours du XVIII^e siècle et la fin de ce siècle est caractérisée par une expansion des occupations résidentielles. Sur la rue Sainte-Élizabeth, les premières occupations prennent place à partir de la fin du XVIII^e siècle, essentiellement du côté ouest de la rue, mais la densité du bâti est faible. C'est plutôt au cours du XIX^e siècle que l'occupation résidentielle s'intensifie, les habitations sont accompagnées d'éléments secondaires aménagés en arrière-cour. Deux habitations sont érigées dans l'aire du site BjFj-103, entre 1844 et 1847. L'incendie de 1852 détruit le bâti et exige une reconstruction qui se traduit par l'érection de bâtiments en rangée parfois dotés de porte cochère. Un inventaire archéologique a été réalisé en 1999-2000, sur les lots cadastraux 362 à 364 (Arkéos & Archéocène 2000). Plusieurs vestiges architecturaux ont alors été enregistrés, en correspondance avec des occupations résidentielles : des fondations et une base d'appui en maçonnerie de pierre de la seconde moitié du XIX^e siècle ainsi que des fondations mixtes de la fin XIX^e siècle. Deux habitations distinctes ont donc été construites sur un même lot : l'une en bordure de la rue Sainte-Élizabeth et l'autre, au fond du lot. Certains vestiges secondaires ont également été répertoriés : une épaisse accumulation de cendre (1810-1835), une fosse de latrines et une fosse à déchets, toutes deux datées du troisième quart du XIX^e siècle.

BjFj-104, site du palais des Congrès de Montréal

Mesure de protection : aucune protection requise pour l'emplacement du BjFj-104

Thème : activités résidentielle/commerciale/industrielle

Le site du Palais des Congrès est situé historiquement au nord de l'ancienne ville fortifiée, dans le vaste quadrilatère formé par les rues Saint-Antoine, De Bleury, Viger et Saint-urbain. Utilisé à des fins agricoles jusqu'au dernier quart du XVIII^e siècle, ce secteur est intégré à la trame urbaine au tournant du siècle suivant alors que la ville connaît une explosion démographique engendrant le développement des faubourgs. De petites maisons de bois habitées par des artisans et des ouvriers dominent un paysage encore passablement clairsemé. Toutefois, à partir des années 1850, l'industrialisation de la ville entraîne une densification du bâti. Les nouveaux bâtiments sont désormais construits en pierre et en brique et de nombreux commerces s'y installent. La rue Craig, aujourd'hui Saint-Antoine, devient une artère commerciale d'importance. Au début du XX^e siècle, les entrepôts et les édifices commerciaux ont largement remplacé l'ancien cadre bâti et le quartier des affaires englobe dorénavant ce secteur. Puis, les années qui succèdent à la dépression et à la deuxième guerre mondiale voient la disparition progressive de ces bâtiments au profit d'infrastructures privées et publiques associées au transport. Ces dernières ont été à leur tour démolies lors de l'aménagement du métro de Montréal, de l'autoroute Ville-Marie et de la première phase de construction du palais des Congrès.

Scindé en trois îlots pour les fins de l'inventaire et de la fouille archéologiques (Arkéos 1999, 2001), le site visé par l'agrandissement du Palais des Congrès, a livré pas moins de 17 bâtiments distincts, pour la plupart des édifices à vocation commerciale ou industrielle, datant de la deuxième moitié du XIX^e siècle. En plus des nombreux vestiges de dépendances et d'ouvrages secondaires découverts, mentionnons, entre autres, la présence de huit fosses de latrine et de deux puits. L'importante collection d'objets ainsi mise au jour témoigne des modes de vie et des activités des occupants depuis les dernières décennies du Régime français.

BjFj-105, place Jean-Paul Riopel

Mesure de protection : aucune protection requise pour l'emplacement du BjFj-105

Thème : activité résidentielle

Sis directement à l'ouest du palais des Congrès, le site BjFj-105 est compris entre les rues Viger, De Bleury, Saint-Antoine et Hermine. Cet emplacement localisé à l'origine en rive droite du ruisseau Saint-Martin, au nord des fortifications bastionnées, reste peu propice à l'établissement humain avant la canalisation de ce cours d'eau. Concédé à Pierre Gadbois en 1648, il faut attendre le tournant du XIX^e siècle pour que le terrain soit loti par Pierre Forestier et Joseph-Maurice Lamothe. Des maisons de bois et de brique ont alors façade sur la rue Saint-Antoine, bien que la partie nord reste vacante. Vers le milieu du XIX^e siècle s'amorcent d'importants changements amenant une densification du bâti et l'apparition d'activités commerciales. L'élargissement de la rue De Bleury en 1892 entraîne l'expropriation d'une bande de terrain sur son flanc ouest. Un inventaire et une fouille archéologiques ont été réalisés sur le lot 736, situé dans la portion nord-ouest du terrain. Ces recherches ont permis d'évaluer la nature des dépôts archéologiques, de localiser les aménagements secondaires érigés dans les cours arrières : écuries et hangars, fosse de latrines, et d'en comprendre la séquence d'occupation et l'évolution spatiale (Archéotec 2000).

BjFj-108, îlot Anderson, faubourg Saint-Laurent
Mesure de protection : site archéologique à protéger
Thème : activités résidentielle / commerciale

Le faubourg Saint-Laurent amorce son développement au début du XVII^e siècle même s'il faut attendre la fin de ce siècle et le début du XIX^e siècle, pour obtenir un développement systématique de la périphérie de l'artère principale qu'est la rue Saint-Laurent. L'îlot de la rue Anderson commence à prendre forme vers 1801 avec l'ouverture de la rue Saint-George, aujourd'hui Jeanne-Mance, au sud de la rue Saint-Jean-Baptiste, aujourd'hui boulevard René-Lévesque. En 1825, il n'y a qu'une seule résidence érigée sur cet emplacement. Au milieu des années 1840, le développement immobilier se concentre aux abords des rues LaGauchetière et du boulevard Dorchester. Entre 1880 et 1890, les maisons de brique de 2 à 3 étages sont majoritaires, mais il reste quelques immeubles résidentiels de bois qui abritent fréquemment des immigrants britanniques.

Un inventaire et une fouille archéologiques se sont déroulées en 2001, dans la partie sud-est de l'îlot Anderson (Archéotec 2002). Ces activités ont permis de vérifier la topographie originale et de caractériser l'utilisation de l'espace. Les plans anciens permettent d'estimer qu'il n'y a eu qu'une seule génération de bâtiments dans cette partie de l'îlot Anderson. On y retrouve notamment l'épicerie Cunningham, ouverte en 1840. De plus, des bâtiments secondaires sont présents à l'arrière de ce commerce, de même que des résidences situées en façade sur la rue Jeanne-Mance. Les recherches archéologiques ont démontré la présence de vestiges architecturaux à cet endroit, reliés aux utilisations principales et secondaires. Certains des bâtiments secondaires devaient d'ailleurs être de dimension relativement imposante, si l'on en juge par la taille de certaines des fondations identifiées dans les cours arrières.

BjFj-109, le Gesù
Mesure de protection : site archéologique à protéger
Statut légal : monument historique reconnu
Thème : activités agricole/résidentielle/institutionnelle

Le site du Gesù est situé dans le quadrilatère des rues Saint-Alexandre, De Bleury, Saint-Edward et du boulevard René-Lévesque, un espace associé à l'ancien faubourg Saint-Laurent. Cette partie du faubourg fait partie des premières concessions octroyées au XVIII^e siècle, sur l'île de Montréal. L'endroit est utilisé pour l'exploitation agricole puis maraîchère, jusque vers le début du XIX^e siècle. Une phase résidentielle suit dans la partie nord du terrain avec le lotissement et la construction d'habitations, entre 1820 et 1880. La partie sud du terrain est développée à partir de 1846 avec la construction de bâtiments institutionnels : le collège Sainte-Marie et l'église du Gesù. Une étude de potentiel et un inventaire archéologiques ont été réalisés en 2001 pour l'espace attenant à l'église du Gesù (Ethnoscop 2003). Différents vestiges associés à des aménagements secondaires et des dépendances ont été répertoriés, les fondations en maçonnerie de pierre d'une habitation y ont également été découvertes, elles sont associées à la maison de Paul Filion, érigée en 1821. Malgré l'absence d'indice lié à la période préhistorique, la séquence stratigraphique du lieu a permis d'observer un niveau ancien qui correspond à la terrasse de la rue Sherbrooke, en référence au site préhistorique Dawson.

BjFj-111, hospice des Frères de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul

Mesure de protection : aucune protection requise pour l'emplacement du BjFj-111

Thème : activités agricole / institutionnelle

Le site est localisé dans le quadrilatère formé par les rues Berri et Ontario, l'avenue Savoie et le boulevard de Maisonneuve. Au-delà de l'utilisation de ce terrain à des fins agricoles pouvant remonter au Régime français, le développement urbain dans ce secteur de la ville s'amorce lentement à partir de la deuxième moitié du XIX^e siècle. En 1866, ce terrain appartenant à Côme-Séraphin Cherrier est cédé à la Corporation des Frères de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul pour y construire un hospice qui est réaménagé en école de réforme, puis en prison. Vers le milieu du siècle dernier, ce bâtiment est détruit à son tour pour laisser place à la construction du palais du Commerce en 1951. L'inventaire archéologique effectué sur le site BjFj-111, dans le cadre du projet de construction de la Grande bibliothèque du Québec, a documenté la nature des dépôts stratigraphiques associés aux activités agricoles anciennes et aux importants remblais ayant servi à combler le lit du ruisseau de la Côte à Baron au début des années 1860 (Archéotec 2002).

BjFj-113, villa Woodbine, place publique

Mesure de protection : aucune protection requise pour l'emplacement du BjFj-113

Thème : activité agricole/villégiature

Le site de la villa Woodbine s'étend entre l'avenue De Lorimier et les rues Disraeli, de Bordeaux et Huron. Sir John Johnson possède dans ce secteur une vaste ferme qui s'étend du chemin Sainte-Marie, aujourd'hui rue Notre-Dame, jusqu'à la limite nord de Montréal à l'époque, aujourd'hui boulevard Saint-Joseph, et ce, entre les rues Dorion et Parthenais. En 1842, les nouveaux propriétaires de la ferme, John S. Cartwright et James Belle Forsyth, lotissent la terre. Certaines rues dont Ontario et Huron, sont alors tracées. Le plan de Cane (1846) illustre sur ce site quatre bâtiments dont vraisemblablement deux résidences. L'endroit est connu au troisième quart du XIX^e siècle sous le nom de «Woodbine Villa». Cette appellation fait référence à la présence de chèvrefeuilles ou d'églantiers plutôt qu'au propriétaire. Il est courant à cette époque de nommer les villas d'après leur environnement, à l'exemple de la villa Mont des Lilas, ou par les sentiments que celle-ci inspire, la villa Mon Repos. En 1879, la propriété appartient à J. Worthington. La propriété est scindée peu de temps après et, en 1881, la partie nord devient la propriété de la succession Dow et la partie sud, celle de James H. Henderson. Les bâtiments construits au cours des années 1840 sont encore présents en 1890 selon le plan de Goad, alors que la Ville de Montréal a acquis depuis peu le terrain afin d'y installer le Département de la voirie. Les deux résidences et les dépendances sont démolies quelques années plus tard et de longs édifices, orientés est-ouest, sont érigés. Ils sont détruits à la fin des années 1920 afin d'aménager la rue de Bordeaux. Peu de temps après, sont construits un garage municipal et la résidence du contremaître, démolis en 2001, pour faire place à un espace public. Des recherches archéologiques ont été réalisées en 2001 et 2002, afin de documenter les vestiges de la villa comprenant les murs de fondation et les dallages de la résidence principale et de la résidence secondaire, les bases de foyer, un four et un fournil (Ethnoscop à paraître).

BjFj-114, prison des Patriotes, Pied du Courant
Mesure de protection : site archéologique à protéger
Statut légal : site historique classé
Thème : institutionnel

La prison des Patriotes est située entre le boulevard René-Lévesque et les rues Notre-Dame et De Lorimier. L'emplacement de la prison, à l'origine partie d'une terre concédée en 1659 à Jacques Testard de Laforest, demeure la propriété de ses descendants jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, alors qu'il passe aux mains de Sir John Johnson, surintendant des affaires indiennes. Puis en 1830, son fils, Archibald Kennedy Johnson, cède un terrain de 328 pieds sur six arpents aux commissaires chargés de l'érection d'une nouvelle prison. Les travaux de construction de la prison commencent en 1831 et se poursuivent jusqu'en 1840. Le pénitencier ouvre néanmoins ses portes en 1836 et accueille dès l'année suivante les rebelles de 1837 et les insurgés de 1838. Au milieu du XIX^e siècle, la prison du Pied-du-Courant apparaît comme un ensemble architectural composé de plusieurs bâtiments ceinturés par un mur de pierre. Des transformations majeures prennent place en 1852, en 1873 et au tournant du XX^e siècle. La prison est finalement désaffectée en 1912 et la Commission des liqueurs du Québec s'y installe en 1921. L'inventaire archéologique mené sur le site BjFj-114 a permis de mettre au jour plusieurs vestiges architecturaux, dont une citerne, tous associés à la prison des Patriotes (Ethnoscop 2003).

BjFj-117, funiculaire du mont Royal, parc du mont Royal
Mesure de protection : site archéologique à protéger
Statut légal : arrondissement historique et naturel du mont Royal
Thème : transport

L'idée d'aménager un parc sur le mont Royal germe vers 1840 afin de répondre aux besoins d'une population soumise aux résidus provenant des cheminées industrielles, il faut, en fait, près de 40 ans, avant que l'idée ne se concrétise. En 1875, trois promoteurs proposent à la Ville de Montréal de construire un funiculaire pour accéder au mont Royal, le but étant de faciliter l'accès au parc à un plus large public. Le funiculaire est construit en 1885, sur le versant est du mont Royal, il reste en fonction jusqu'en 1918. Le flanc est de la montagne est caractérisé par un abrupt pan rocheux, marqué d'un fort degré de pente. Des vestiges du funiculaire ont été enregistrés à cet endroit, dans le cadre d'un inventaire archéologique réalisé en 1992 (Ethnoscop 1993). On y a relevé plusieurs maçonneries de pierre dont celles associées au bâtiment qui abritait les moteurs. Certaines des maçonneries sont serties de barres d'ancrage verticales en métal, pour fixer des supports métalliques. Les vestiges sont facilement visibles en surface, à partir du sentier de la falaise, ils se prêtent très bien à une mise en valeur *in situ*.

BjFj-121, espace compris dans l'îlot formé par les rues Hôtel-de-Ville, De Bullion, De La Gauchetière et le boulevard René-Lévesque, faubourg Saint-Laurent
Mesure de protection : aucune protection requise pour l'emplacement du BjFj-121
Thème : activité résidentielle

Le site est localisé à l'intérieur du quadrilatère formé par le boulevard René-Lévesque, les rues De Bullion, De La Gauchetière et de l'Hôtel de Ville, ce terrain fait anciennement partie du fief La Gauchetière. Vers 1810, l'emplacement est concédé à des fins d'établissement. D'après la chaîne de titres, les premières constructions apparaissent au cours des années 1860. L'occupation est principalement de type résidentiel à logements multiples, mais comporte également quelques manufactures. Le site a fait l'objet en 2003, d'un inventaire et d'une fouille archéologiques (Ethnoscop à

paraître) qui ont mené à la découverte de deux maisons et d'une importante collection d'objets rappelant la vie domestique et familiale (présence d'enfants) rattachée à ces habitations.

d. Les cimetières anciens de Montréal

Cimetières catholiques

Cimetière du fort Ville-Marie : 1643-1654

Cimetière de la paroisse sur le terrain de l'Hôtel-Dieu : 1654 jusqu'à vers 1660

Cimetière près de la commune : vers 1656 à 1683

Cimetière sur les réserves des fortifications : 1683-1735

Cimetière primitif de la première église Notre-Dame : 1691-1796

Nouveau cimetière de la première église Notre-Dame : 1733-1796

Cimetière des pauvres : 1739-1750

Cimetière de la poudrière : 1749-vers 1785, 1797-1799

Cimetière des pauvres : 1750-vers 1785

Cimetière de la place d'Armes : 1785-1797

Cimetière Saint-Antoine : 1799-1854

Cimetière de l'Hôpital général : 1699-1849

Cimetière des irlandais, pointe Saint-Charles : 1847-1854

Cimetière du jardin de l'Hôtel-Dieu : 1654 et 1658

Cimetières protestants

Cimetière des remparts : vers 1765-1799

Cimetière du faubourg Saint-Laurent : 1799-1854

Cimetière militaire de la rue Papineau : 1815-1869

Cimetière civil de la rue Papineau : 1816-1854

Cimetière juif

Cimetière du faubourg Saint-Antoine : 1769-1854

e. Les biens culturels à statut

La notion de bien culturel intègre, d'une part, les sites archéologiques classés et les biens archéologiques classés et, d'autre part, les sites historiques classés et les monuments historiques classés ou reconnus, l'arrondissement historique du Vieux-Montréal, l'arrondissement historique et naturel du mont Royal, l'arrondissement naturel de Saraguay, les monuments cités et les sites du patrimoine. Ces biens ont fait l'objet d'un examen à partir de la documentation disponible afin d'en déterminer l'intérêt archéologique et, en conséquence, la nécessité d'évaluer plus avant le potentiel archéologique d'un lieu et d'assurer la protection du patrimoine archéologique. Seuls les grands ensembles à statut ont été cartographiés, les autres biens culturels où des mesures de protection sont requises, sont listés par arrondissement.

4. Bibliographie

Ouvrages généraux

BEAUREGARD, Ludger. « Géographie historique des côtes de l'île de Montréal », *Cahiers de géographie du Québec*, Vol. 28, nos 73-74, avril-septembre 1984, pp. 47-62.

COMMISSION DES BIENS CULTURELS. *Les chemins de la mémoire. Monuments et sites historiques du Québec*, Tome II, Québec, Les Publications du Québec, 1991, 565 p.

COMMUNAUTÉ URBAINE DE MONTRÉAL. *Répertoire d'architecture traditionnelle sur le territoire de la Communauté urbaine de Montréal*. 12 volumes.

LINTEAU, Paul-André. *Histoire de Montréal depuis la Confédération*, Montréal, Boréal, 1992, 608 p.

MARSAN, Jean-Claude. *Montréal en évolution : Historique de développement de l'architecture et de l'environnement urbain montréalais*, 3^e éd., Laval, Éditions du Méridien, 1994, 515 p.

ROBERT, Jean-Claude. *Atlas historique de Montréal*, Montréal, Art Global/Libre Expression, 1994, 167 p.

VILLE DE MONTRÉAL. *Le patrimoine de Montréal*, Montréal, Ville de Montréal et Ministère de la Culture et des Communications, 1998, 168 p.

VILLE DE MONTRÉAL. *Répertoire bibliographique sur le patrimoine archéologique de Montréal*, 2004

www2.ville.montreal.qc.ca/urb_demo/domaines/archeo/bib_recherche.htm

Bibliographie spécifique de l'arrondissement

« Dossier : Le boulevard Saint-Laurent. Mosaïque urbaine », *Continuité*, no 88, printemps 2001, p.22-56

ADAMS, Frank Dawson. *A History of Christ Church Cathedral. Montreal*, Montréal, Burton's Limited, 1941, 226 p.

ANCTIL, Pierre. *Saint-Laurent. La Main de Montréal*, Montréal, Septentrion, 2002, 108 p.

BEAUPRÉ ET MICHAUD, ARCHITECTES. *Patrimoine. Zones d'intérêt et moyen d'intervention*, 1988, 750 p.

BENOÎT, Michèle et Roger GRATTON. *Au Pied-du Courant. Le patrimoine de Montréal. Quartiers Sainte-Marie, Saint-Eusèbe, Papineau et Bourget*, Montréal, Ville de Montréal/ Ministère des Affaires culturelles, 1991, 24 p.

BENOÎT, Michèle et Roger GRATTON. *Le pouvoir de la montagne. Le patrimoine de Montréal. Quartiers du centre-ville Ouest*, Montréal, Montréal, Ville de Montréal/ Ministère des Affaires culturelles, 1991, 24 p.

BENOÎT, Michèle et Roger GRATTON. *Le Quartier latin. Le patrimoine de Montréal. Quartiers du centre-ville Est*, Montréal, Ville de Montréal/Ministère des Affaires culturelles, 1991, 24 p.

BIZIER, Hélène-Andrée. *L'Université de Montréal. La quête du savoir*, Montréal, Libre expression, 1993, 311 p.

BOSWORTH, Newton. *Hochelaga Depicta the Early History and Present State of the City and Island of Montreal*, Montréal, William Greig, 1839, réédité en 1901, 284 p.

CAMPBELL, Robert. *History of the St. Gabriel Street Church Montreal*, Montréal, W. Drysdale & Co., 1887, 807 p.

CHOKO, Marc H. *Les grandes places publiques de Montréal*, Montréal, Éditions du Méridien, 1987, 215 p.

D'IBERVILLE MOREAU, Luc. *Montréal perdu*, Montréal, Quinze, 1975, 184 p.

DAGENAIS, Michèle. *La démocratie à Montréal. De 1830 à nos jours*, Montréal, Ville de Montréal, 1992, 51 p.

DESGAGNÉS, Michel. *Les édifices parlementaires depuis 1792*, Québec, Assemblée nationale du Québec, 1979, 84 p.

DOCOMOMO Québec. « Inventaire du patrimoine moderne à Montréal », *ARQ*, no 91, juin 1996 p. 21

FERRETI, Lucia, *Entre voisin. La société paroissiale en milieu urbain Saint-Pierre- Apôtre de Montréal 1848-1930*, Montréal, Boréal, 1992, 262 p.

FOISY, Oswald, Peter Jacobs. *Les quatre saisons du Mont-Royal*, Montréal, Méridien, 2000. 140 p.

GORDON, Alan, Making Public Pasts. *The Contested Terrain of Montréal's Public Memories, 1891-1930*, Montréal & Kingston—London—Ithaca, McGill-Queen's University Press, 2001, 233 p.

GOULET, Denis, François HUDON et Othmar KEEL. *Histoire de l'Hôpital Notre-Dame de Montréal 1889-1980*, Montréal, vlb éditeur, 1993, 452 p.

GOURNAY, Isabelle et France VANLAETHEM (dir.) *Montréal métropole 1880-1930*, Montréal, CCA/Boréal, 1998, 224 p.

GRABOWSKI, Jan. *The Common Ground. Settled Natives and French in Montréal 1667-1760*, Montréal, (Thèse présentée à la Faculté des études supérieures en vue de l'obtention du grade de Philosopiae Doctor en histoire), juillet 1993, 445 p.

HANNA, David. « Creation of an Early Victorian Suburb », *Revue d'histoire urbaine*, Vol. IX, no 2, octobre, 1980, pp.38-64

KING, Joe. *Les Juifs de Montréal. Trois siècles de parcours exceptionnels*, Montréal, Carte Blanche, 2002, 304 p.

LABELLE, Ernest. *La canne au pommeau d'or*, Montréal, port de Montréal, 1988, 56 p.

LAMBERT, Phyllis et Alan STEWART. *Montréal, ville fortifiée au XVIII^e siècle*, Montréal, Centre Canadien d'Architecture/Canadian Centre for Architecture, 1993, 93 p.

LAPOINTE-ROY, Huguette. *Charité bien ordonnée. Le premier réseau de lutte contre la pauvreté à Montréal au 19^e siècle*, Montréal, Boréal, 1987, 330 p.

LAUZON, Gilles et Madeleine FORGET (dir.). *L'histoire du Vieux-Montréal à travers son patrimoine*, Québec, Les Publications du Québec, 2004, 293 p.

LAUZON, Gilles. *Du faubourg Sainte-Anne au quartier des Écluses. Faits saillants concernant l'évolution du secteur*, Montréal, Bureau de promotion et de mise en valeur du Vieux-Montréal. Société de développement de Montréal, février 1996, 23 p.

LECLERC, Suzanne et Christian EKEMBERG. *Montréal et l'art du monument/Montreal and Monument as an Art*, Montréal, Ville de Montréal/Ministère des Affaires culturelles, 1985, 126 p.

MACKAY, Donald. *The Square Mile, Merchant Princes of Montreal*, Vancouver-Toronto, Douglas & McIntyre, 1987, 223 p.

MAURAUULT, Olivier. *Saint-Jacques de Montréal. L'église-La paroisse*, Montréal, Au presbytère, 1923, 126 p.

MONGRAIN, Guy, *Le site initial de la fonderie Darling : un siècle de métallurgie à travers des témoins remarquables. Dossier historique*, Montréal, Société de développement de Montréal, avril 2000, 41 p.

MONTPETIT, Raymond. « La construction de l'église Notre-Dame de Montréal : quelques pistes pour une interprétation socio-historique », *dans Montréal au XIX^e siècle. Des gens, des idées, des arts, une ville*, Montréal, Leméac, 1990, pp.149-198

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL. *Les artistes dans la ville*. Montréal, Service des publications du Musée, 1992. 60 p.

PATRI-ARCH. *Connaissance du mont Royal : le bâti*. Montréal : Ville de Montréal, Service du développement économique et du développement urbain division patrimoine et toponymie, 2003. 5 vol.

RÉMILLARD, François et Brian MERRETT. *Demeures bourgeoises de Montréal. Le mille carré doré 1850-1930*, Montréal, Éditions du Méridien, 1987, 244 p.

STEWART, Alan, *Chronologie historique des fortifications de Montréal*, Montréal, Ville de Montréal/Ministère de la Culture et des Communications, mars 2000, 25 p

VILLE DE MONTRÉAL. *Plan de mise en valeur du Mont-Royal*. Montréal : Service de l'habitation et du développement urbain, Module de la planification urbaine Division des espaces libres et du réseau vert, 1992. 547 p.

VILLE DE MONTRÉAL. *Montréal et l'art du monument*. Ville Saint-Laurent, Gouvernement du Québec, 1985, 126 p.

YOUNG, Brian. *In it Corporate Capacity. The Seminary of Montreal as a Business Institution 1816-1876*, Kingston-Montreal, McGill-Queen's University Press, 1986, 295 p.

WEB

<http://www.vieux.montreal.qc.ca>

Photographies aériennes

ADAMS, John. *Map of the city and suburbs of Montreal*, 1825. Bibliothèque de l'université McGill, Département des livres rares et des collections spéciales.

Cartes

BELLIN, Jacques-Nicolas. *Carte de Lisle de Montreal et de ses environs*, 1744, Bibliothèque nationale du Québec à Montréal.
Cote : G 3452 M65 1744 B4

BOUCHETTE, Joseph. *Topographical map of the province of Lower Canada*, 1815. Londres, W. Faden.

CHAUSSEGROS DE LÉRY, Gaspard. *Plan de la ville de Montreal en Canada*, 10 août 1717. Archives nationales (France), Centre des Archives d'Outre-Mer, Dépôt des fortifications des colonies, Amérique Septentrionale, no 473

GOAD, Charles E. *Atlas of Montreal*, 1890, Volume I et 2, Bibliothèque nationale du Québec à Montréal
Cote : G 1144 M65G475 G6 1890 CAR #1 et #2

GOAD, Charles E. *Plan of the City of Montreal*, 1909, 1911, 1912, 1913, 1914, 1915, Volumes I à 12, Bibliothèque nationale du Québec à Montréal et Direction du développement urbain de la Ville de Montréal.

HOPKINS, H.W. *Atlas of the City and Island of Montreal*, 1879, Bibliothèque nationale du Québec à Montréal
Cote: G1144 M65G475 H6 1879 CAR

JOBIN, André. *Carte de l'île de Montréal*, 1834, Bibliothèque nationale du Québec à Montréal
Cote : G 3452 M65 1834 J63 CAR

JOURDAIN dit LABROSSE, Paul. *Plan de la ville et des faubourgs de Montréal*, 1767. Archives nationales du Canada, NMC-16687 [2 sections] H2/340 Montréal 1767.

LEVASSEUR DE NÉRÉ, Jacques. *Plan de la ville de Montréal*, 1704. Archives nationales (France), Centre des Archives d'Outre-mer, Dépôt des fortifications des colonies, Amérique Septentrionale, no 468A.

MELISH, John. *Plan of Montreal, with a Map of the Islands & adjoining Country*, 1815, Bibliothèque nationale du Québec à Montréal.
Cote: G 3454 M65 1815 M4

PINSONEAULT, A.-R. *Atlas of the Island of Montreal and Ile Bizard*, 1907, Bibliothèque nationale du Québec à Montréal

Cote: G 1144 M65G475 P5 1907 CAR

SERVICE DE GÉOMATIQUE DE LA VILLE DE MONTRÉAL. *Ortho photo noir et blanc*, 2000, Navigateur urbain.

SERVICE DE GÉOMATIQUE DE LA VILLE DE MONTRÉAL. *Ortho photo noir et blanc*, 2002, Navigateur urbain.

SITWELL, H.S. *Fortification Surveys Canada. Contoured plan of Montreal and its environs, Quebec*, 1868-1869, Archives nationales du Canada, Ottawa

Cote: V40/300/1867

UNDERWRITERS SURVEY BUREAU. *Insurance plan of the City of Montreal*, 1952, 1953, 1954, 1955, 1957, 1959, 1961, 1962, 1963, 1964, 1966, 1967, 1972, Volumes 1 à 10, 12 à 17, 19 à 21,

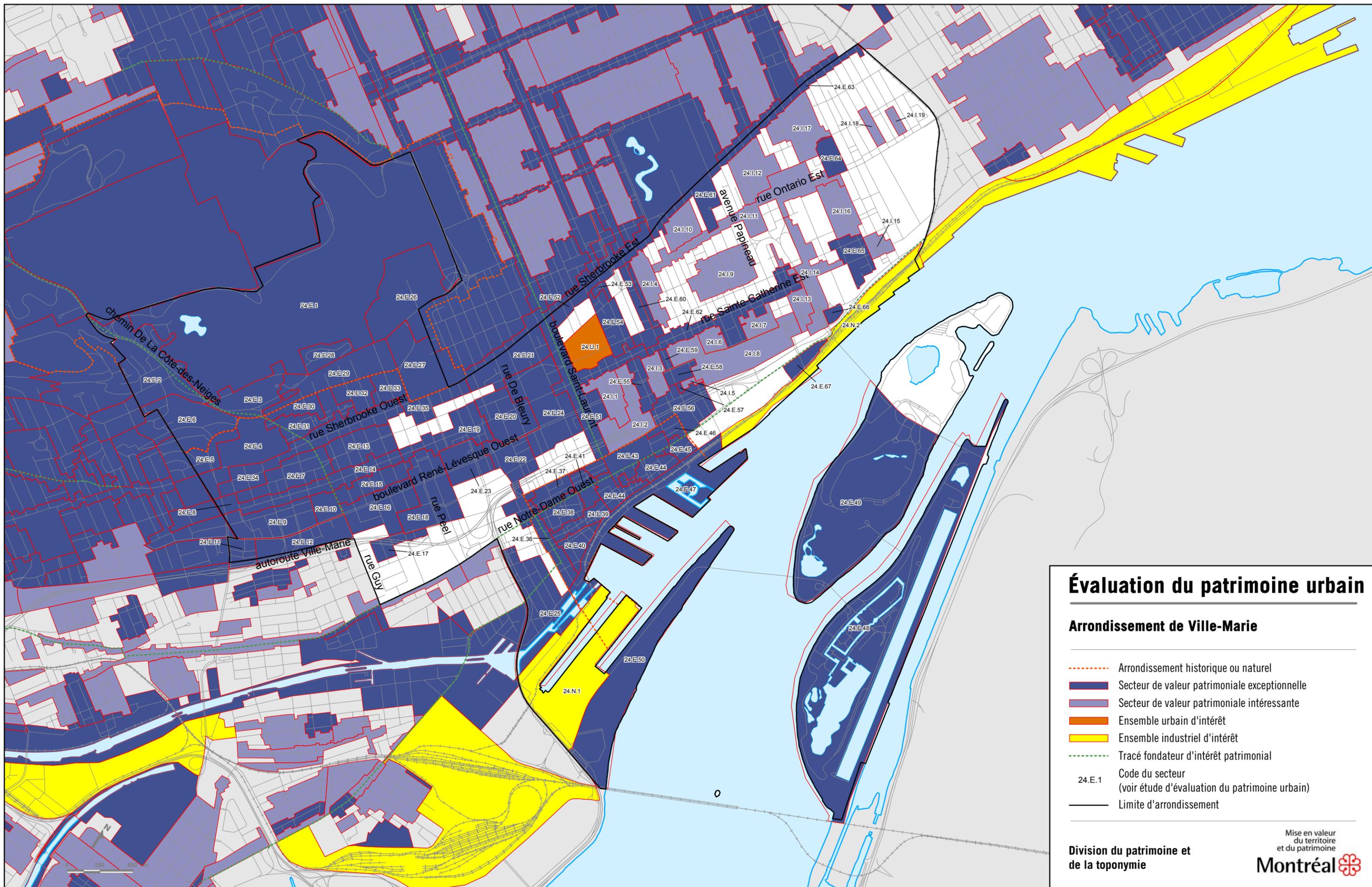
5. Annexes (voir cartes à la fin du document)

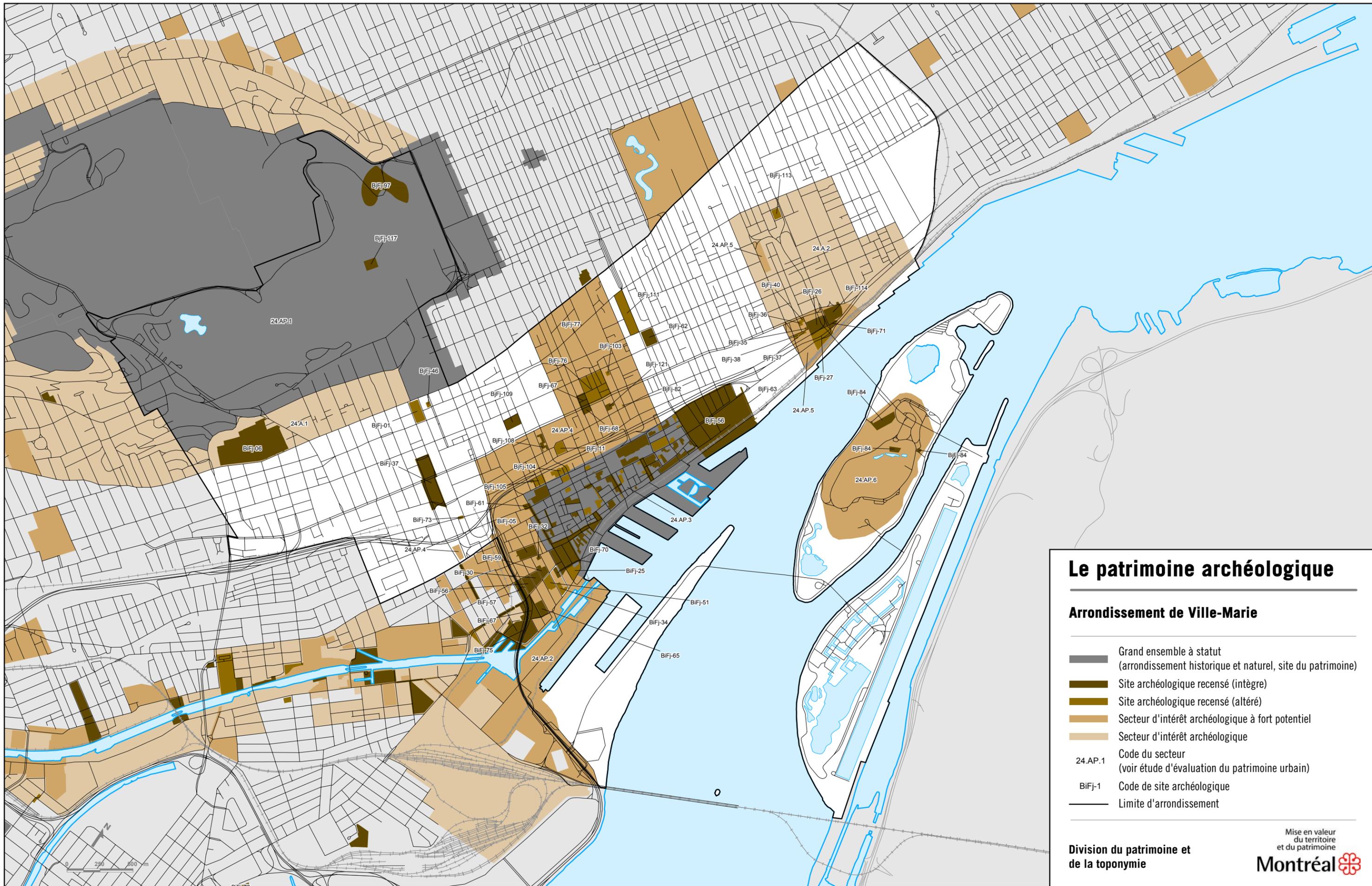
5.1 Carte de l'île de Montréal, André Jobin, 1834, BNQ

5.2 Carte synthèse : évaluation du patrimoine urbain

5.3 Carte synthèse du patrimoine archéologique

-
1. Ces critères sont issus du document de travail *Guide de gestion des études patrimoniales* préparé par la Division du patrimoine et de la toponymie de la Ville de Montréal en 2001 et révisé en 2003.
 2. Ces critères sont inspirés du *Guide d'évaluation des biens culturels et des districts historiques* de la Ville d'Ottawa, 1987.
 3. Conformément au document de travail *Citation et constitution de sites du patrimoine* préparé par la Division du patrimoine et de la toponymie de la Ville de Montréal en novembre 2003.
 4. Ces critères sont issus du document de travail *Guide de gestion des études patrimoniales* préparé par la Division du patrimoine et de la toponymie de la Ville de Montréal en 2001 et révisé en 2003.
 5. Ces critères sont issus du *Plan du réseau des Lieux historiques nationaux du Canada : La commémoration du patrimoine bâti canadien de l'ère moderne* préparé par Parcs Canada en 2001.
 6. Ces critères proviennent de *l'Évaluation du patrimoine industriel : critères généraux*, préparé par Archémi pour le compte de la Ville de Montréal en 2003.
 7. Ces critères sont inspirés du *Guide d'évaluation des biens culturels et des districts historiques* de la Ville d'Ottawa, 1987.





Le patrimoine archéologique

Arrondissement de Ville-Marie

- Grand ensemble à statut
(arrondissement historique et naturel, site du patrimoine)
- Site archéologique recensé (intègre)
- Site archéologique recensé (altéré)
- Secteur d'intérêt archéologique à fort potentiel
- Secteur d'intérêt archéologique
- 24.AP.1 Code du secteur
(voir étude d'évaluation du patrimoine urbain)
- BIFJ-1 Code de site archéologique
- Limite d'arrondissement